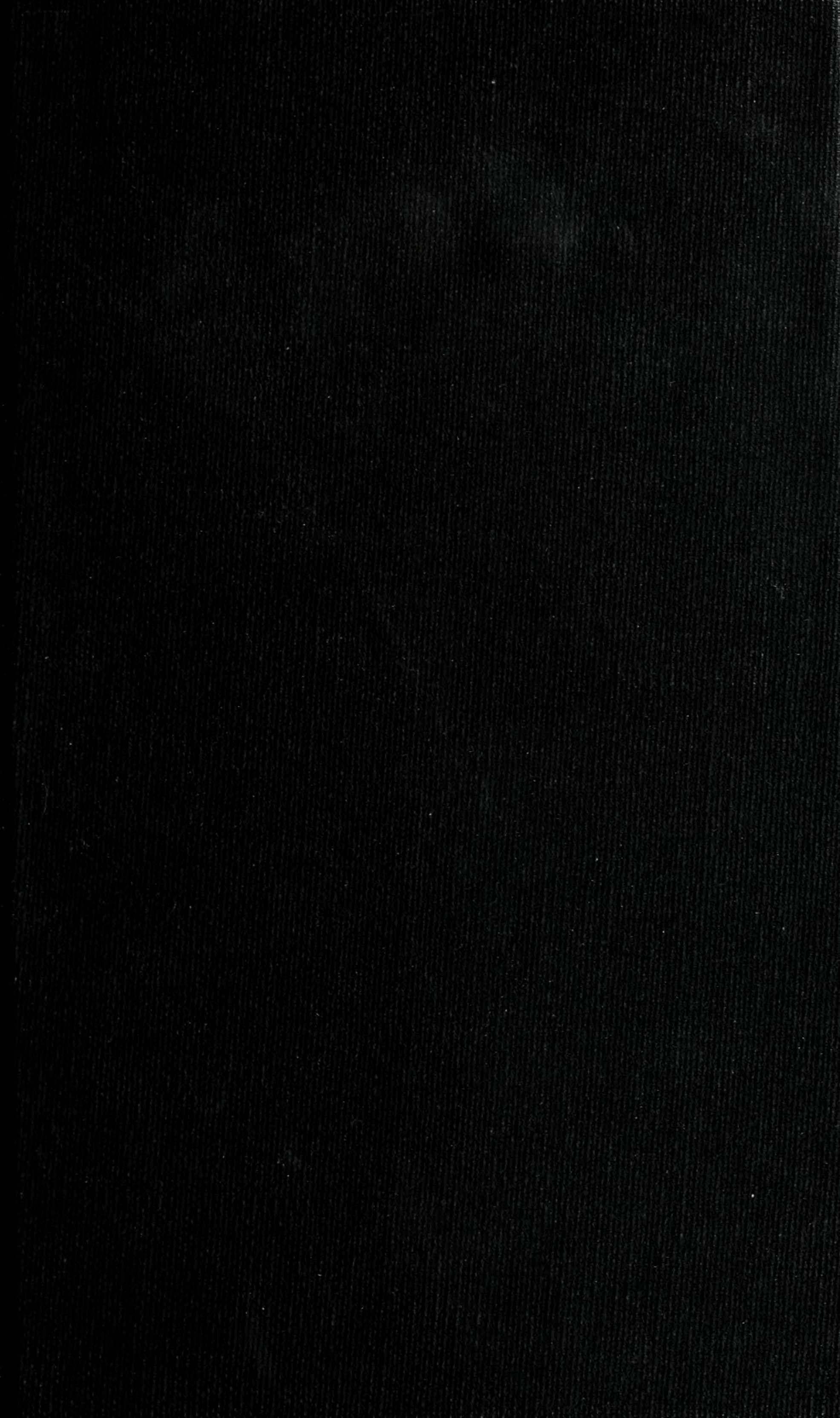
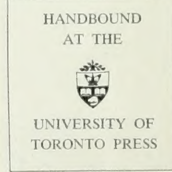




DE L'INFLUENCE
DE
L'ESPRIT MILITAIRE
SUR
L'ŒUVRE D'ALFRED DE VIGNY



A. de Vigny, en uniforme de mousquetaires rouges

(D'après un tableau conservé au *Musée Carnavalet*).

PAUL MARABAIL
CAPITAINE D'INFANTERIE COLONIALE

DE L'INFLUENCE DE L'ESPRIT MILITAIRE SUR L'ŒUVRE D'ALFRED DE VIGNY

Avec une préface
d'ÉMILE FAGUET
de l'Académie française

PARIS
LIBRAIRIE CROVILLE-MORANT
20, rue de la Sorbonne, 20
—
1905



« La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au Ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées ».

(*Grandeur et servitude militaires*).

« Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces, comme une bombe, au milieu du firmament ».

(*Journal d'un poète*).

« Ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration, c'est le dévouement ; après le poète, c'est le soldat ».

(*Grandeur et servitude militaires*).

« J'entre dans les compagnies rouges à grand frais. Un cheval me casse la jambe. Boîtant et à peine guéri, je pris la déroute de Louis XVIII jusqu'à Béthune, toujours à l'arrière-garde et en face des lanciers de Bonaparte. — En 1815, dans la garde royale, après un mois dans la ligne. J'attends neuf ans que l'ancienneté me fasse capitaine. — J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur.

(*Journal d'un poète*).

I

Monsieur Marabail qui sait ce que c'est qu'être un officier, qu'être un homme de lettres et qu'être un officier homme de lettres vient d'écrire sur Alfred de Vigny un petit livre bien intéressant.

Il s'est donné le divertissement, quelquefois un peu amer, de suivre en quelque sorte à la trace, dans les œuvres de Vigny, tous les sentiments et tous les ressentiments qu'avaient laissés dans son âme de poète les souvenirs de l'officier. De même que M. de Rémusat disait de Bossuet : « Bossuet, c'est un conseiller d'Etat » de même M. Marabail nous dit : « Alfred de Vigny, c'est un officier démissionnaire ».

Et il n'est que cela ? me direz-vous. Voilà où évidemment je me séparerai un peu de M. Marabail. M. Marabail croit un peu trop ou veut un peu trop croire que Vigny ne fut que cela. Il y a quelque parti pris dans sa méthode et un peu de paradoxe se mêle aussi à ce parti pris. Il arrive à M. Marabail de trouver soit des idées de militaire déçu, soit des idées de militaire relaps dans

des livres d'Alfred de Vigny où l'on serait assez tenté de ne trouver rien ni de militaire ni d'antimilitaire, et pour tout dire il est assez rare que je sois de l'avis de M. Marabail.

Son livre est de ceux que j'appelle *unilatéraux*. A force de ne voir qu'un côté des choses ou de ne s'intéresser qu'à celui-là, les auteurs des livres de ce genre étendent en quelque sorte ce côté à tout l'ensemble et enveloppent pour ainsi parler tout le personnage dans un coin de son manteau. M. Marabail enveloppe, bon gré mal gré, et garrotte de Vigny dans son uniforme.

Tel Taine, ayant trouvé que Bonaparte ne ressemblait pas mal à un condottiere du XIVe siècle, n'a plus voulu voir en lui que le condottiere. C'est vouloir ne voir qu'une personne en Dieu et une seule demeure dans la maison de mon père.

Il n'en est pas moins que les livres de cette sorte, quand ils sont faits par des hommes *d'imagination ingénieuse*, sont singulièrement suggestifs par ce qu'ils contiennent de vérité et aussi par ce qu'ils contiennent de paradoxes hardis ou singuliers. C'est aussi une manière de voir, et intéressante, que de restreindre volontairement le champ de vision, et si être Sainte-Beuve est une bonne chose, ce n'en est pas non

plus une mauvaise d'être précisément le contraire de Sainte-Beuve, j'entends comme méthode.

M. Marabail a écrit un livre qui pour en parler le moins favorablement, est très piquant. Il soulèvera des polémiques. Il sera discuté. Heureux le livre qui est discuté ! Il n'y a qu'une vraie infortune : c'est d'être indifférent.

Émile FAGUET.

ERRATA

Page 28. — Seizième ligne, *lire* : « nouveaux venus », *au lieu de* : « nouveau-venus ».

Page 37. — Douzième ligne, *lire* : « une supériorité quelconque chez » *au lieu de* : la supériorité quelconque de ».

Page 71. — Vingt-cinquième ligne, *lire* : « la sentinelle à qui l'on », *au lieu de* : « à laquelle ».

Page 97. — Première ligne, *lire* : « déchiré », *au lieu de* : « péchiré ».

Page 104. — Vingt-et-unième ligne, *lire* : « nouvelle, j'entends s'il arrive que la plainte ne soit pas », *au lieu de* : « dans la supposition où la plainte ne serait pas ».

Page 125. — Vingtième ligne, *lire* : « Vigny chante là », *au lieu de* « donne ici ».

Page 175. — Vingt-septième ligne, *lire* : « caresser », *au lieu de* : « carresser ».

Page 176. — Première ligne, *lire* : « a portée », *au lieu de* : « a porté ».

Page 187. — Troisième et quatrième lignes, *lire* « l'accomplissement de certaines tâches, la fréquentation de certains « *au lieu de* : « l'accomplissement de certains emplois, la fréquentation de divers ».

Page 188. — Deuxième et troisième lignes, *lire* : « les soins qu'il prendra de nous cacher son état, nous pourrons deviner », *au lieu de* : « les soins qu'il prendra à nous cacher son état, nous pourrons en déduire ».

Page 192. — Première ligne, *lire* : « s'il est, en effet, un métier qui ne possède pas », *au lieu de* : « s'il est certes un métier qui ne remplisse pas ».

Page 226. — Dix-septième ligne, *lire* : « qu'il en soit de même », *au lieu de* : « qu'il en est de même ».

Page 241. — Quatorzième ligne, *lire* : « n'ait été apporté » *au lieu de* : « n'a été apporté ».

Page 241. — Dix-septième ligne, *lire* : « est simple », *au lieu de* : « soit simple ».

Page 246. — Deuxième ligne, *lire* : « Ave Cæsar morituri », *au lieu de* : « Ave Cæsar qui morituri ».

Page 246. — Quatorzième ligne, *lire* : « à quels sentiments nouveaux », *au lieu de* : « à quelle illusion nouvelle ».

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE D'ALFRED DE VIGNY, SON ÉDUCATION MILITAIRE, SON CARACTÈRE

Parmi les écrivains du dix-neuvième siècle, Vigny occupe une place privilégiée. Le temps semble non seulement devoir garder son nom, mais le placer encore au premier rang. A l'exemple du poète antique, il aurait donc pu dire qu'il avait coulé ses œuvres dans un indestructible airain. A tout instant, il est l'objet de longues analyses qui nous le font mieux connaître. Les critiques les plus éminents lui consacrent de savantes études. Tour à tour le romancier, le poète, le philosophe et l'auteur dramatique qui sont en lui sont minutieusement dépeints et impartialement jugés. Il n'est pas jusqu'à l'homme dont on ne s'attache à dévoiler la vie privée et narrer les très rares faiblesses.

Il n'est pas téméraire de dire que toutes les écoles se réclament maintenant de lui. Bien que ne possédant pas la magnificence du verbe, l'éclat des images, la richesse des métaphores de Hugo, le lyrisme et la douceur de Lamartine, la grâce charmante et enjouée,

la vive imagination et l'esprit de Musset, il ne paraît être inférieur à aucun de ses illustres contemporains. Une originalité très grande est, en effet, son partage, et fait briller sa gloire du plus vif éclat dans cette pléiade moderne.

Notre but sera d'étudier les causes de ce caractère étrange, profond et grandiose que présentent les ouvrages de Vigny, et de rechercher, en relatant les divers incidents de son enfance et de sa carrière, l'origine de leur inspiration.

Il naquit à Loches en 1797. Son père était un ancien officier qui avait été blessé à la guerre de Sept ans, et que la Révolution ruina. Par sa mère, il descendait du marquis de Barandin, qui s'illustra comme chef d'escadre sous Louis XVI. Ses parents avaient eu trois autres fils : Léon, Adolphe et Emmanuel, qui étaient déjà morts quand il vint au monde. Dès que sa raison commencera à se former, on aura soin de lui dire que trois anges au ciel prient pour lui.

Aussi loin qu'on remonte dans la généalogie de ses aïeux paternels et maternels, on remarque qu'ils sont généralement soldats. Ils poussent leurs services militaires jusqu'au grade de capitaine où ils s'arrêtent pour se retirer chez eux :

> Simples et satisfaits si chacun de leur race
> Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse.

Sa famille vint dix-huit mois après sa naissance s'installer à Paris. Il y grandit à côté d'un père qui lui raconte chaque jour les épisodes glorieux aux-

quels il a pris part, et qui lui manifeste, selon son expression, une tendresse maternelle. Les hauts faits de Frédéric II frappent son imagination d'enfant, et il ne rêve déjà que de la gloire des combats.

(1) « J'aimai toujours à écouter, nous dit-il, et quand j'étais tout enfant je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes, et, sur ses genoux, je trouvai la guerre assise à côté de moi ; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et les blasons de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés suspendus, en Beauce, dans un vieux château. Je vis dans la noblesse une grande famille de soldats héréditaires, et je ne pensai plus qu'à m'élever à la taille d'un soldat. »

Dans sa dernière œuvre poétique, il se souviendra encore des premières impressions de sa jeunesse, et il dira de ses aïeux :

« Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ;
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-Bœuf avant de voir leur champ. »

Sa mère, au contraire, l'élève avec la grave sévérité d'un père, et dirige avec le plus grand soin son éducation. Femme en tous points supérieure, d'une rare distinction morale et d'une exquise beauté physique, elle veille à ce que son fils reçoive une solide instruc-

(1) *Grandeur et servitude militaires.*

tion. Toutefois, quand elle lui demande la profession qu'il désire embrasser plus tard, l'enfant répond sans hésiter : « *Je veux être lancier rouge* ».

C'est le moment où il entre au collège et, dès ce jour, il va faire connaissance avec la douleur.

La particule de son nom, les succès qu'il remporte tout d'abord dans ses études excitent l'hostilité de ses camarades qui sont jaloux « du petit garçon dont le « corps ressemble par sa délicatesse à celui d'une « petite fille. » Il préfère alors les punitions des maîtres aux mauvais traitements des élèves, et il emploie quelques années de seconde et de rhétorique à mal connaître le grec et le latin.

D'ailleurs, l'heure n'est guère propice aux études et aux longues méditations, et l'écolier s'adonne sans ardeur au travail. Napoléon a fait oublier, à ce moment, Frédéric II, car l'Aigle impériale a déjà volé sur presque toutes les capitales de l'Europe. Chaque jour vient apporter l'écho d'une nouvelle victoire ; l'air retentit sans cesse des cris de : « Vive l'Empereur ». Dans ces conditions, il ne pouvait être, il en convient lui-même, qu'un lycéen distrait.

(1) « La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour un enfant.

Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des

(1) *Grandeur et servitude militaires.*

têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum*. Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de houzard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de : « Vive l'Empereur! » interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues. Il me prit alors plus que jamais un amour vraiment désordonné de la gloire des armes. »

En se souvenant de cet enthousiasme juvénile, il va déclarer dans la suite qu'il y voit la cause première d'une des plus complètes déceptions de sa vie.

Il rentre alors sous le toit paternel ; il lui est possible d'y travailler avec acharnement au milieu d'une bibliothèque qu'il y trouve, et qui, suivant ses propres termes, « faisait son bonheur ». Il dévore tous les livres qu'il a sous la main, traduit Homère du grec en anglais, et le vieux précepteur qui est à ses côtés compare modestement sa traduction avec celle de Pope. Les mathématiques le passionnent à leur tour ; il se prépare à subir les examens de l'école polytechnique. Au milieu de ce labeur opiniâtre, il trouve encore le temps d'écrire des comédies, des fragments de roman et des récits de tragédie.

Il veut faire quelque chose de grand, il lui faut la gloire. Quelle est la carrière où il pourra la conquérir rapidement?

« Ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration », nous dit-il quelque part, « c'est le dévouement ; après

le poète, c'est le soldat ». A cette heure, il veut demander au métier militaire l'occasion de rendre son nom illustre. Il croit qu'à l'exemple de Desaix il lui sera peut-être réservé de transformer une défaite en victoire, et de mourir au milieu de son triomphe. Dans ses rêves aussi, il se voit vêtu, comme Murat, de vêtements somptueux, et en train de charger les ennemis terrifiés au milieu des nuages de poussière que soulèvent les pas des chevaux de ses escadrons resplendissants.

Or, à ce moment, l'Empereur vient d'être vaincu par l'Europe coalisée ; l'ennemi entre en vainqueur dans notre capitale. Celui qui avait créé tant de rois n'est plus aujourd'hui que le modeste souverain de l'île d'Elbe : il quitte mélancoliquement la France. Louis XVIII est rappelé sur le trône de ses pères ; toutes ses sympathies se portent aussitôt sur les fils de l'aristocratie déshéritée. Vigny a hâte de profiter de ces circonstances favorables ; il supplie ses parents de faire les démarches nécessaires pour le faire nommer officier. Elles sont couronnées de succès, et il obtient l'épaulette de sous-lieutenant de cavalerie.

Il a dix-sept ans à peine quand il revêt ce brillant uniforme des Lanciers rouges qu'il avait désiré porter depuis sa plus tendre enfance.

Telle est sa vie jusqu'au jour où il vient de recevoir l'épaulette. Au physique, il est à cette époque, d'après le témoignage de ses contemporains, un jeune homme élégant et distingué qui va séduire bien des cœurs. Il semble qu'il se soit dépeint lui-même dans

ce portrait du jeune officier russe dont il nous conte la mort dans la « Canne de jonc, de *Grandeur et servitude militaires* » : « Ses longs cheveux bouclés tom-« baient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux « que ceux d'une femme, et ses lèvres roses, épanouies « comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore « engraissées par le lait de sa nourrice, et ses grands « yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de forme « candide, féminine et caressante ». Complétons son portrait en disant, d'après Lamartine, que son nez était fin et mince, et que son menton solide était carrément dessiné. Sa figure était ovale et son teint possédait la fraîcheur et la blancheur rose de celui d'une vierge. Son front haut et large laissait deviner déjà le poète futur. Sa main était très belle et accusait son aristocratique origine Sa taille, enfin, n'était ni petite ni haute, mais admirablement proportionnée. L'ensemble de sa personne provoquait la sympathie et l'attention. — Etudions ce qu'il devait être au moral.

Nous avons vu qu'il y avait eu pour ainsi dire substitution de rôle dans la manière dont son père et sa mère l'avaient élevé. L'officier blessé, le chevalier de Saint-Louis dont tout enfant il embrasse la croix a fait preuve envers lui d'une tendresse maternelle. La noble femme qu'est sa mère s'est attachée, au contraire, à lui témoigner une paternelle et virile sollicitude. Il nous dit, à ce sujet, dans le *Journal d'un poète* :

« J'eus ainsi une famille complète et parfaite, seulement les termes de cette somme de qualités étaient renversés. »

Il semble, tout d'abord, que la cause de cette distinction suprême qui caractérise la personne et l'œuvre de Vigny provienne de ce mode d'éducation. Les évènements pourront lui être défavorables, l'adversité viendra frapper à sa porte que rien ne lui enlèvera son impassible sérénité. Le bel ange, pour parler comme Sainte-Beuve, pourra boire du vinaigre : il ne fera jamais de grimace. Dans toutes les circonstances de sa vie, il ne va plus se départir d'une élégance souveraine. Désormais, il fera preuve d'une virilité et d'une énergie qui seront tempérées par une douceur très grande, une politesse exquise qui dénoteront, à chaque instant, l'influence de sa mère.

Nous pouvons déjà nous figurer Vigny comme un jeune homme décidé, enthousiaste, épris de gloire, et se préparant à faire de grandes choses. Mais, par un étrange assemblage, il possède les manières les plus raffinées et les plus délicates. Les marquises du dix-huitième siècle affectaient de ne pas sentir les plus cuisants chagrins afin que leur miroir ne reflétât pas de rides. Vigny va avoir le même soin de sa beauté physique et morale. En demandant au ministre de la guerre, en 1814, d'admettre son fils dans les gendarmes de la *Maison Rouge*, sa mère écrivait : « Nous avons élevé cet enfant pour le roi ». Jamais jeune homme, en effet, ne reçut une éducation plus aristocratique et plus soignée, moins faite, peut-être, pour accepter sans murmure les banales tribulations qui sont le lot de toute carrière.

Mais il importe de dire que ses parents avaient eu

bien soin de lui faire remarquer la vanité de son titre de noblesse, et qu'il ne s'en glorifiera jamais, comme le prouve ce fragment de ses mémoires :

« Quelquefois, vers minuit, mon père, lorsque ses amis s'étaient retirés, me permettait de l'écouter faire quelques lectures. Il lisait admirablement bien. Les Mémoires du chevalier de Grammont et surtout ceux du duc de Saint-Simon qui étaient déjà connus, mais non aussi complets qu'ils furent depuis publiés par le général marquis de Saint-Simon, étaient, parmi les livres choisis par mon père, ceux dont il feuilletait les pages, et tirait des fragments. Je crois que les généalogies et toutes les petitesses de cour, d'étiquette, de présence, de tabourets de duchesse, de bourgeois, de princes, dont Saint-Simon surcharge ses Mémoires, ne contribuèrent pas peu à me donner, dès l'adolescence, un dégoût profond des généalogies. Je ne peux en écouter une page sans distraction, et la mienne surtout m'ennuyait à l'excès, hors quand mon père y mêlait des anecdotes qui me peignaient mes oncles et mon grand-père et Louis XV et le Grand Frédéric, et toutes les figures qu'il avait vues ; mais, dès qu'on reculait dans le passé, seulement jusqu'à Louis XIV, je ne voyais que des textes et des blasons, et je n'écoutais plus. Mon aimable père, qui ne m'en parlait guère que pour la forme et l'acquit de sa conscience, et ne me nommait nos ancêtres que pour qu'il ne fût pas dit qu'il ne m'en avait pas parlé, n'insistait que fort peu, d'autant plus qu'il m'avait fait lire Racine dès l'âge de sept ans, et que j'y avais accroché comme au vol deux vers qui me servaient de bouclier contre les généalogies ; et lorsqu'il commençait je savais lui plaire en l'interrompant par ces vers :

« Dis-lui de ses ancêtres
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été »

(Andromaque).

« Un soir, je m'en souviens, je demandai pour la première fois de ma vie ce que c'était que noblesse et mésalliance. Mon père, croisant l'une sur l'autre ses jambes et ses bas de soie, prit une prise de tabac dont il jeta les trois quarts sur son jabot et sa culotte de soie noire, et me dit : « Cela n'a guère plus de valeur à présent que cette poussière, mon ami ; ce sont de pompeuses bagatelles qu'il faut oublier comme de mauvaises pensées. Se chargera qui voudra plus tard de te les expliquer, mon enfant, tu as mieux que cela à apprendre ».

« Ma mère se leva de la bergère dans laquelle elle était plongée, et, attentive à regarder les dessins et les traits admirables de Flaxmans épars sur la table : « Je vais lui expliquer ces mystères-là moi » dit-elle avec son air charmant et le sourire fin de ses grands yeux noirs ; et me conduisant près du piano où elle s'assit, elle me chanta, en s'accompagnant, la chanson de M. de Coulanges qu'elle semblait avoir apprise directement de Mme de Sévigné :

« D'Adam nous sommes tous enfants,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parents
Ont mené la charrue,
Mais las de cultiver enfin
Sa terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dinée ».

« Puis elle éclata de rire en revenant à sa place « voilà, mon cher enfant, tout le récit des généalogies » me dit-elle, « tu n'as plus besoin de t'en occuper davantage ». Et elle m'embrassa sur le front pour me congédier. »

On voit donc par cet extrait que, s'il va se montrer parfois un peu hautain et dédaigneux, c'est à sa nature elle-même qu'il faudra imputer la cause de sa

ligne de conduite, et non à la vanité qu'il tire de son titre de noblesse.

Nous pouvons constater aussi que Vigny tient de son éducation des goûts militaires très prononcés, et qu'il ne comprend la vie qu'au milieu des camps et des fatigues de la guerre. Ces diverses lignées d'officiers qu'ont été ses aïeux paraissent avoir chargé son père de lui donner en partage leurs aspirations et leurs rêves d'autrefois. De sa mère, au contraire, il acquiert une indépendance d'esprit, de jugement et de pensées qui cherche à s'affranchir sans cesse de cette domination originelle. C'est cette lutte que vont se livrer toujours en lui ces deux influences que nous allons être appelé à longuement analyser.

En suivant les diverses étapes de sa vie d'enfance, nous avons vu encore qu'il a beaucoup souffert ; au collège, il est obligé de se contraindre, de supporter les moqueries de ses camarades, la rigueur faite d'indifférence de ses maîtres. On sait combien les peines qu'on endure pendant la première jeunesse sont cruelles et l'impression ineffaçable qu'elles laissent généralement. Pour sa part, Vigny ne les oubliera jamais :

(1) « Je suis né avec une mémoire telle que je n'ai rien oublié de ce que j'ai vu, et de ce qui m'a été dit depuis que je suis au monde. J'emportai donc pour toujours le souvenir des temps que je n'avais pas vus, et l'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait d'une méfiance et d'une misanthropie précoces ».

(1) *Fragments de Mémoires.*

Nous notons ici qu'il possède une sensibilité très grande, et que les premiers chagrins de l'existence l'ont déjà désabusé.

Il a, en outre, de grandes aptitudes pour les arts, et la musique surtout le passionne. Il joue, avec un talent véritable, d'un instrument qui va lui inspirer un de ses poèmes, que nous étudierons plus loin : la flûte.

Il est enfin doué d'une vive imagination qu'il laisse flotter, tour à tour, sur les sujets les plus divers. Son instruction générale est des plus fortes et des plus variées, bien qu'elle ait été faite d'une manière très irrégulière.

En résumé, il nous est ainsi possible de nous représenter le jeune officier au moment où il va porter cette épaulette qui a été l'objet de tant de rêves. D'une distinction physique très grande, il a tout le raffinement des fils des premières familles, sans avoir cependant aucune morgue, et son éducation est des plus soignées. Au moral, on le juge très sensible, plein de rêves, d'imagination et de goûts artistiques. Il n'a oublié aucun de ses chagrins d'enfant, il se souvient toujours des récits de son père, des grandes victoires de Frédéric II et de Napoléon. De sa mère, il tient un esprit indépendant qui va sans cesse chercher à réagir contre les autres impressions reçues. L'âme mûrie par des chagrins dont, avec son tempérament spécial, il s'est exagéré l'importance, presque désillusionné sur beaucoup de points, il croit, du moins, que le métier militaire lui réserve les plus nobles émotions, et il vient lui demander gloire, fortune et avancement.

Nous allons étudier l'armée de la Restauration, et voir, en observant sa composition, son recrutement et son rôle, si elle pouvait ménager au jeune sous-lieutenant la réalisation des grands espoirs qu'il attendait d'elle.

CHAPITRE II

L'ARMÉE SOUS LA RESTAURATION

A peine monté sur le trône de ses pères, Louis XVIII accorde toutes les faveurs aux représentants de l'ancienne noblesse. Il crée les gendarmes de la Maison-Rouge, les Gardes du Corps et les mousquetaires où il admet, en leur donnant rang d'officier et les appointements de sous-lieutenant, les fils de l'aristocratie déshéritée. Nous avons vu que le jeune Vigny avait obtenu une de ces places.

Bientôt l'armée regrette le départ de l'Empereur, et elle commence à manifester son ressentiment et son dépit. Le roi, « qui n'a rien appris et rien oublié », édicte chaque jour, en effet, des ordonnances qui blessent profondément le cœur des vieux soldats de l'Empire, et qui les éloignent de la cause royale. Aujourd'hui, c'est la proscription de ce drapeau tricolore qui leur a inspiré tant d'actes d'obscur et héroïque dévouement, et qu'ils ont planté glorieusement sur toutes les capitales de l'Europe. Demain, le traître de Baylen, Dupont, le général qui a subi une des plus honteuses capitulations que l'histoire ait enregistrées,

reçoit le ministère de la Guerre. On honore, enfin, la mémoire des conspirateurs qui tentèrent jadis par tous les moyens, même par l'assassinat ou la trahison, d'arrêter la fortune de Bonaparte ; Cadoudal, Pichegru et Moreau reçoivent ainsi une réhabilitation posthume.

« Si vous voulez paraître à la Cour avec distinction, « put écrire Carnot, gardez-vous de dire que vous êtes « un de ces vingt-cinq millions de citoyens qui ont « défendu leur patrie avec quelque courage contre « l'invasion des ennemis, car on vous répondra que « ces prétendus citoyens sont autant de révoltés, que « ces prétendus ennemis furent toujours des amis. « Dites que vous avez eu le bonheur d'être Chouan. « ou Vendéen, ou transfuge, ou Cosaque, ou Anglais, « ou enfin qu'étant resté en France vous n'avez sol- « licité des places auprès des gouvernements éphé- « mères qui ont précédé la Restauration qu'afin de les « mieux trahir, et de les faire plus tôt succomber. »

Sous prétexte de réaliser des économies, une réduction d'effectif est décidée. Beaucoup d'officiers sont mis à la retraite d'office, et quatorze mille d'entre eux, qui excèdent le complet réglementaire, sont placés en non activité avec le traitement de demi-solde.

Le mécontentement est dans tous les rangs ; la venue d'un autre souverain est le souhait ardent que chacun forme. Malgré une surveillance sévère de la police, qui voit dans chaque officier de l'armée impériale un conspirateur, des complots s'organisent en tout lieu. On ne sait cependant à quel prétendant plus

digne on pourra donner le trône. Le principal but à atteindre est de renverser d'abord Louis XVIII, et on regarde, comme chose d'importance secondaire, le choix de son successeur. Beaucoup pensent, tout bas, ce que dit, tout haut, le général Chouart dans son expressif et militaire langage : « Moi, tout ça m'est égal, pourvu que le gros cochon s'en aille ».

Or, au même moment, Napoléon quitte l'île d'Elbe, et débarque à Fréjus. Une proclamation qu'il adresse à son armée, et dans laquelle il rappelle les mauvais traitements qui viennent d'être infligés à ses anciens compagnons de gloire, soulève tour à tour les régiments qui se rallient sous son drapeau. Bientôt, l'Aigle vole de clocher en clocher jusqu'à celui de Notre-Dame, et, abandonné par les siens, le roi s'enfuit à Gand.

Mais l'Europe se coalise une nouvelle fois contre la France. La défaite décisive de Waterloo vient anéantir les espérances de Napoléon qui quitte, cette fois pour jamais, son empire.

Louis XVIII revient, le cœur ulcéré de vengeance. Il est persuadé que le retour de l'Empereur n'a été que le résultat d'une vaste conspiration militaire, et il a hâte de témoigner à l'armée son ressentiment : il ne se rend pas compte qu'il a été la logique conséquence des diverses mesures impopulaires prises.

Voilà l'erreur initiale que commit le gouvernement de la Restauration : elle devait lui aliéner pour longtemps les sympathies de l'armée en suscitant jusqu'en 1823 des complots sans nombre.

L'armée impériale n'avait jamais épousé, en effet, la cause de Napoléon à un point de vue dynastique. Elle acclamait en lui le général incomparable qui la conduisait sans cesse à la victoire ; elle saluait en sa personne le chef glorieux qui avait vaincu et renversé les plus anciennes monarchies de l'Europe. Tous ces vieux soldats croyaient de bonne foi qu'ils étaient toujours les fils de la Révolution, et qu'il leur appartenait de propager par le monde les idées nouvelles. Avec beaucoup d'habileté, l'Empereur savait entretenir ces illusions, et, dans les circonstances les plus solennelles, il ne manquait jamais de rappeler ses humbles et démocratiques origines. Le grenadier qui mourait en acclamant son maître, comme le gladiateur succombait dans le cirque en saluant César, était toujours convaincu qu'il faisait le sacrifice de sa vie pour la cause sublime de la liberté.

Huit jours après être remonté sur le trône, Louis XVIII, dans une ordonnance contresignée par son ministre de la Guerre, Gouvion Saint-Cyr, prononce la dissolution de l'armée impériale. L'armée nouvelle doit comprendre 86 légions d'infanterie dites départementales, 47 régiments de cavalerie, 12 d'artillerie et 3 du génie.

Macdonald est chargé de procéder au licenciement de l'ancienne armée.

Des procès sont intentés contre les principaux officiers qui ont embrassé la cause de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, et Ney et Labédoyère, en particulier, paient de leur vie, durant cette époque de la

Terreur blanche, leur dévouement à l'Empereur. D'autres sont punis de bannissement ou de prison. Clarke, qui remplace Gouvion Saint-Cyr au ministère de la Guerre, veut épurer l'armée. En premier lieu, il en ferme l'accès à tous ceux qui ont servi pendant les Cent-Jours. Il institue ensuite des commissions qui sont chargées d'examiner la conduite qu'ont tenue les officiers des divers grades pendant le règne de l'Usurpateur : vingt et une catégories sont dressées, et l'officier y occupe la place qui semble réservée à son degré de fidélité au nouveau gouvernement.

« L'armée avait été coupable, dit Marmont à ce « sujet, mais toute l'armée avait participé à la faute. « On voulut faire des catégories, établir mille nuances « entre ceux qui avaient servi plus ou moins Napoléon, « et on ne vit pas les conséquences injustes, funestes « et absurdes qui devaient en résulter ».

Les émigrés, les Vendéens et les volontaires royalistes du Midi revendiquent, à leur tour, le droit exclusif de composer les cadres de l'armée : une deuxième commission se réunit pour examiner leurs titres.

Mais Gouvion Saint-Cyr redevient Ministre, et il procède à la réorganisation de l'armée nouvelle. Il commence par s'occuper des légions départementales dont il avait fait décider la création lors de son premier passage au pouvoir.

La légion départementale comprend trois bataillons d'infanterie avec trois cadres de compagnies de dépôt, une compagnie d'éclaireurs à cheval, une batterie

d'artillerie. Les trois armes sont donc représentées dans cette formation qui constitue ainsi un organisme complet.

Pour être précis, ajoutons que chaque légion doit avoir un effectif réglementaire de 103 officiers et 1.584 sous-officiers et soldats. Notre infanterie possède désormais 145.000 hommes auxquels il convient d'adjoindre 4 régiments suisses.

De son côté, la cavalerie compte, après sa réorganisation, 46 régiments à six escadrons.

L'artillerie, enfin, avec 2 régiments de la garde se compose de 8 régiments à pied, 4 à cheval, 1 bataillon de pontonniers, 12 compagnies d'ouvriers et 8 escadrons du train, tandis que le génie a, pour sa part, 3 régiments.

Gouvion Saint-Cyr fait adopter encore une loi qui fixe le recrutement de l'armée et les règles de l'avancement.

L'Empire avait eu recours à la conscription, et on sait que, par suite des nécessités de la guerre, il n'avait pas hésité en 1814, pendant la célèbre campagne de France, à faire d'enfants des soldats : les fameux « Marie-Louise ». Pour prévenir le retour des abus passés, il est décidé que l'enrôlement volontaire sera la principale source de recrutement. Seul, un contingent annuel de 40.000 hommes sera fourni par le tirage au sort entre tous les jeunes gens de l'âge de vingt ans. Le remplacement est admis, et la durée du service est portée à six ans.

Quant à l'avancement, il est décidé qu'il faut réunir,

pour obtenir les divers grades, les conditions suivantes ; pour le grade de sous-officier, 20 ans d'âge et 2 ans de service actif ; pour celui d'officier, il faut avoir accompli 2 ans de service comme sous-officier ou avoir passé 2 ans dans une école et y avoir subi des examens de sortie. Les deux tiers des sous-lieutenances sont destinées aux élèves des écoles ; les deux tiers des grades de lieutenant et de capitaine sont réservés à l'ancienneté. Quant aux grades supérieurs, ils restent, sans condition, à la nomination du roi.

Le ministre aurait voulu également instituer une réserve formée de légionnaires vétérans, de sous-officiers et de soldats rentrés dans leurs foyers. Les militaires qui l'auraient composée auraient été astreints à accomplir, en cas de guerre, un service territorial d'une durée de six ans. Mais il se heurta aux défiances du roi et de son entourage, et il ne put l'organiser. Il prononça, à ce sujet, un discours dont il convient de citer un fragment, car il peint, d'une manière éloquente, l'esprit dont l'armée d'alors était animée :

« Des craintes mal déguisées, bien qu'exprimées « avec une sorte d'embarras, ont porté quelques ora- « teurs à repousser l'institution des légionnaires « vétérans, non à cause de l'institution en elle-même, « mais à cause des hommes qui seraient appelés les « premiers à y prendre place. La franchise est ici un « devoir, car la question que nous agitons au sujet « de l'armée est une question nationale.

« Il s'agit de savoir s'il existe parmi nous deux

« armées, deux nations, dont l'une sera frappée d'ana-
« thème, et regardée comme indigne de servir le roi
« et la France. Et pour me renfermer dans ce qui me
« regarde directement, il s'agit de savoir si nous
« appellerons encore à la défense de la patrie les
« soldats qui ont fait sa gloire ou si nous les décla-
« rerons à jamais dangereux pour son repos.

« Ce dernier arrêt serait injuste, car ces soldats
« étaient admirables au jour du combat. Une ardeur
« infatigable les animait, une patience héroïque les
« soutenait ; jamais ils n'ont cessé de croire qu'ils
« sacrifiaient leur vie à l'honneur de la France ; et,
« quand ils ont quitté leurs drapeaux, ils avaient
« encore à lui offrir d'immenses trésors de force et
« de bravoure. Faut-il que la France renonce à les
« leur demander ? Faut-il que, dans ses adversités,
« elle cesse de s'enorgueillir de ces hommes que
« l'Europe n'a pas cessé d'admirer ? Non, messieurs,
« je ne puis le croire. Notre salut ne réside pas dans
« l'oubli de tant de services, dans la méfiance de
« tant de courage, dans l'abandon d'un boulevard si
« sûr. Nos soldats ont beaucoup expié, car ils ont
« beaucoup souffert. Qui donc s'obstinerait à les
« repousser encore ? »

Gouvion Saint-Cyr fut plus heureux pour la fondation des écoles régimentaires, destinées à l'instruction des troupes et à la préparation des sous-officiers, et pour la création de l'Ecole d'Etat-Major.

Tel est l'état d'esprit de l'armée, jusqu'en l'année 1817, date à laquelle Latour-Maubourg vient rem-

placer Gouvion Saint-Cyr au ministère de la Guerre.

Le nouveau ministre marque son entrée au pouvoir par la suppression des légions départementales auxquelles il substitue les régiments. Désormais, l'infanterie comporte 80 régiments, dont 60 de ligne et 20 d'infanterie légère. Le régiment se compose de trois bataillons. Quant à la compagnie, son effectif est fixé à 80 hommes. L'armée compte ainsi 157.000 fantassins.

Revenant ensuite au système de l'épuration de Clarke, il remanie les cadres, et met de nouveaux officiers à la demi-solde pour faire obtenir de l'avancement à ses créatures.

A la tribune, le général Foy se fait le défenseur éloquent de ses camarades malheureux, et il dit : « Ces « injustices ont fait une profonde impression dans « l'armée. Aussi, vous y chercheriez en vain cet atta- « chement au drapeau et cet enthousiasme pour la « France et le roi qui, dans une armée française, sont « les liens les plus saints de la discipline. On est « obligé de s'y cacher pour parler de la gloire natio- « nale. La désertion à l'étranger, qui avait disparu de « nos armées depuis la Révolution, a recommencé « avec plus d'activité qu'autrefois. On ne trouve plus « d'étoffe pour faire des sous-officiers parce que les « anciens soldats ne veulent plus se rengager. Les « officiers ont l'âme découragée. Mécontents du pré- « sent, incertains de l'avenir, fatigués d'être organisés « et désorganisés sans cesse, ils ne voient dans leur « métier qu'un moyen d'existence insuffisant et pré-

« caire. Ils tremblent devant les dénonciations, les « provocations, et les espions, eux qui ne tremblaient « jamais sous les baïonnettes de l'ennemi.

« Abordons franchement la question. On veut une « armée ou on n'en veut pas. Si le gouvernement veut « en avoir une, qu'il croie à lui-même ; qu'il accorde « confiance aux soldats, et il les trouvera fidèles et « dévoués. Mais si l'armée ne lui inspire que « méfiance, si elle doit être rétrécie dans son avenir, « contrariée dans ses développements, débarrassons « le Trésor d'une charge inutile, et contentons-nous « d'avoir une garde pour le Trône et des gendarmes « pour la tranquillité publique. »

A ce moment, l'armée est donc véritablement l'apanage des descendants de l'aristocratie et des fidèles de la cause royale. Eux seuls arrivent aux plus hauts grades, tandis que les officiers des armées impériales qui n'ont pas été rejetés de ses rangs végètent dans les situations subalternes. Suivant les expressions de Gouvion Saint-Cyr, il y a encore dans le pays deux nations et deux armées qui ne sont pas réconciliées. La délation est partout ; chacun voit dans son camarade un traître prêt à le trahir, et la méfiance dicte désormais tous les actes.

Les vieux soldats, toujours imbus, comme nous l'avons fait remarquer, des principes de la Révolution, voient avec stupeur l'influence prédominante des aumôniers. Dorénavant, tout militaire doit suivre les exercices du culte, écouter les sermons, faire preuve d'une piété exemplaire. Pour bien servir son roi, il

faut aimer son Dieu : on contrôle sévèrement les pratiques religieuses de tous. Des missionnaires vont porter dans toutes les garnisons la bonne parole ; les casernes ne retentissent plus que du bruit des cantiques. Dans un endroit éloigné, on apprend que les soldats se livrent à l'impiété. Un apôtre spécial leur est envoyé, et, au bout de quelques heures, tous sentent luire, enfin, les rayons divins de la grâce. Pour employer les expressions du journal *Le Drapeau blanc* qui relate ces édifiantes conversions : « les soldats « sont sortis de l'église muets de ravissement, eni« vrés de délices inconnues, étonnés à force de féli« cités ».

Toutefois, la réaction libérale qui se manifeste dans le pays compte aussi des représentants dans les rangs de l'armée. Beaucoup de jeunes gens, qui ne sont cependant pas hostiles par leur origine ou leurs idées au gouvernement royal, censurent amèrement ses actes impolitiques, et viennent grossir le nombre des mécontents.

Tous les officiers à la demi-solde, qui ont à peine de quoi subvenir à leur existence, entretiennent également les haines. Ils affectent, d'ailleurs, de porter le même costume civil qui se compose d'un chapeau dit « Bolivar » aux larges ailes, d'une longue redingote bleue, pincée à la taille et dont la boutonnière est généralement ornée du ruban rouge, d'une cravate noire, et d'un pantalon à la houzarde tombant sur la botte garnie d'éperon : c'est la moustache qui dénote surtout les anciens braves. Ils ont plusieurs cafés spé-

ciaux à Paris ou en province, dans lesquels ils se réunissent et où ils peuvent échanger leurs vues. En dépit de la surveillance de la police, ils forment entre eux une sorte de ligue contre les Bourbons détestés.

C'est ainsi que chaque année du règne de Louis XVIII va être à peu près marquée par un complot qui dénotera l'impopularité du roi, et les faibles liens qui l'attachent à l'armée chargée de le défendre.

En 1816, éclate le complot des anciens adjudants du génie Monnier et Thomas qui, grâce à une brillante plaidoirie de leur avocat, échappent à une condamnation. Quelques jours après, se dévoile le complot des « Patriotes » dont les trois membres principaux paient de leur vie leur généreuse tentative. L'année 1818 voit le complot dit du « Bord de l'Eau » : 1820, celui de Paris. En 1822, le colonel Pailhès tente de soulever les troupes à Colmar, et le colonel Caron est condamné à mort, à Belfort, pour un acte de même nature. Le général Berton organise, ensuite, les complots de Saumur.

A la même époque, les quatre sergents de la Rochelle, coupables « d'avoir essayé d'agir sur la « troupe et de l'entraîner à la défection », meurent sur l'échafaud en criant : « Vive la Liberté ». L'année 1823 marque enfin, les deux derniers complots dits de « La Bidassoa » et de « La Corogne », et consécutifs à la guerre d'Espagne.

Une occasion vient d'être donnée, en effet, au vieux monarque d'illustrer la cocarde blanche, et de mettre à l'épreuve la fidélité de son armée. Le roi d'Espagne,

Ferdinand VII, lutte contre ses sujets révoltés ; il a été obligé de quitter sa capitale. C'est en vertu des principes de droit divin qu'on va se préparer à combattre, et que le gouvernement décide l'envoi d'une armée de 100.000 hommes sous les ordres du duc d'Angoulême. Au nom des membres de l'opposition, le général Foy intervient, éloquemment encore, pour faire ressortir l'illégalité de cette guerre : « Vieux sol-« dat », s'écrie-t-il, « je ne peux me défendre de faire « des vœux pour l'honneur de nos armes, mais, citoyen, « je pleurerai sur une guerre de parti, sur une guerre « où sont forcés de mentir à leur destinée mes anciens « campagnons d'armes, et cette noble et jeune géné-« ration qui, nourrie dans l'amour de la liberté, était « si digne de combattre un jour les véritables ennemis « de la France ». En dépit de ces protestations, notre armée franchit les Pyrénées, et se rend au secours du souverain espagnol.

Jamais expédition ne fut moins glorieuse ; après avoir accompli une véritable marche militaire, signalée seulement par la prise du Trocadéro, nos troupes repassèrent la frontière.

Cette campagne eut, du moins, pour le gouvernement royal, une très grande importance, car, à partir de ce jour, l'armée parut se réconcilier avec lui. Depuis cette date, en effet, aucune conspiration ne se fomente dans ses rangs, et la bonne entente semble rétablie pour jamais.

Pendant l'année 1824, est votée une nouvelle loi militaire qui élève le contingent à 60.000 hommes, et

fixe la durée du service à huit ans. Charles X remplace sur le Trône son frère Louis XVIII ; il continue sa politique en l'accentuant dans un sens plus rétrograde encore. Son ministre de la Guerre, Clermont-Tonnerre, à l'exemple de Clarke et de Latour-Maubourg, poursuit le système de l'épuration.

Nous venons d'exposer ainsi les principaux incidents et les modifications profondes qui se produisent jusque vers l'année 1827, qui est celle où Vigny donnera sa démission de capitaine.

On voit donc l'état d'esprit déplorable dont est animée l'armée de la Restauration. Le soldat de l'Empire, qui a promené le drapeau tricolore sur toutes les parties de l'Europe, est mis en demi-solde ou considéré comme un suspect. Il se venge d'abord en complotant contre son maître ; il raille ensuite les nouveau-venus qui ont droit maintenant à toutes les faveurs, et qui n'ont rien accompli cependant pour les mériter. La discipline, qui est faite d'une confiance et d'une estime réciproques, ne pouvait s'exercer ici d'une manière normale. Tel, en effet, obtient un avancement parce que sa famille a été dévouée en tout temps au roi ou parce qu'il se fait remarquer par une piété exemplaire. Le supérieur est ainsi dans cette armée généralement très médiocre, puisqu'il doit tout ses grades à la faveur, et que ses études ne l'avaient pas préparé d'ordinaire au rôle qu'il est appelé à remplir. De plus, il est prêt à toutes les complaisances, à toutes les compromissions, aux parjures peut-être, pour obtenir la décoration ou un avancement plus rapide.

Aucune amitié et nulle estime ne règnent entre camarades. Les officiers sortent d'écoles différentes ou ont une origine, une éducation, un âge trop dissemblables pour que des liens fraternels puissent les unir. On voit des lieutenants de quarante-cinq ans qui comptent les plus glorieuses campagnes, et qui ont à leur actif de nombreuses actions d'éclat ; à côté d'eux, se trouvent de jeunes officiers imberbes, de vingt ans à peine, qui, en guise d'exploits guerriers, se sont bornés à escorter, jusqu'à Gand, le roi fugitif. La police exerce sur tous les membres de l'armée une surveillance constante ; on n'ose pas se livrer à la moindre confidence, au plus petit abandon, dans la crainte de trouver un traître près de soi. L'officier de l'Empire maintenu dans les rangs croit voir un muet reproche dans le regard que lui lance son camarade à la demi-solde qui passe dans la rue, vêtu d'une tenue civile ; l'officier de l'aristocratie y lit, à son tour, la moquerie la plus vive et la plus cruelle. Chacun se rend compte qu'il se trouve dans une situation fausse, qu'il ne remplit pas véritablement la tâche qui devrait lui être assignée. Les perpétuelles enquêtes, les comparutions nombreuses devant des commissions spéciales enlèvent encore au métier militaire toute grandeur.

En outre, l'armée subit des remaniements incessants ; tout le monde vit dans le souci du lendemain. Sous prétexte de réaliser des économies, on opère des réductions d'effectif importantes ; de nombreux officiers voient à chaque instant leur carrière brisée. Pour

tous, d'ailleurs, l'avancement se ralentit d'une manière très sensible, et les membres de l'armée éprouvent un sentiment de lassitude et d'ennui que la guerre d'Espagne vient un moment dissiper.

Les aumôniers, enfin, prennent une influence de plus en plus grande ; ils disposent bientôt moralement de tous les corps de troupe. Chaque soldat est tenu d'assister à la messe, d'accomplir toutes les pratiques extérieures du culte ; il devient enfant de chœur. Mais ces conversions sont peu sincères, et l'hypocrisie la plus complète règne dans tous les rangs.

Voilà l'armée dans laquelle Vigny vient de faire son entrée. Il ne tardera pas à y remarquer la médiocrité des chefs, la sécheresse de cœur des camarades, les lourdes charges qui sont le propre du métier militaire pendant le temps de paix, et il va cruellement y souffrir. Le jeune homme, déjà désabusé, qui veut demander à sa situation nouvelle l'enthousiasme et le moyen de faire de grandes choses est à la veille de subir ici la plus amère désillusion, et de monter le plus dur des calvaires.

CHAPITRE III

LA CARRIÈRE MILITAIRE D'ALFRED DE VIGNY SES DÉCEPTIONS, SA DÉMISSION.

Si nous en croyons la lettre qu'il écrivit en 1831 à son ami Brizeux, son entrée dans la carrière militaire fut pour Vigny l'objet d'une déception immédiate :

« J'allais me jeter dans l'artillerie avant l'âge de la conscription. Vint 1814 ; me voilà mousquetaire à seize ans. Ce n'est que cela ! me dis-je après avoir mis mes épaulettes. Ce n'est que cela ! »

Au lieu de cette chevauchée épique qu'il avait entrevue, en effet, dans ses rêves, il lui échoit d'accomplir un monotone service de garnison. Tout d'abord, cependant, il ne peut que s'applaudir de son sort. Admis dans la compagnie des Gendarmes rouges, appartenant par le fait même à la maison du roi et à cette partie de l'armée à laquelle vont toutes les faveurs, il peut se croire à la veille de réaliser ses rêves d'ambition.

Mais, le 31 décembre 1814, les escadrons de la Maison-Rouge sont supprimés ; c'est avec un serrement de cœur que Vigny doit faire l'abandon de son bel

uniforme. Jusqu'ici, en outre, il a fait partie d'un corps privilégié où il a trouvé des camarades possédant la même origine, le même âge et la même éducation que lui. La mesure qui vient d'être prise, en le faisant entrer comme sous-lieutenant dans la Légion de Seine-et-Loise, va le conduire dans un autre milieu.

Pendant ce temps, le gouvernement royal perd bientôt, par suite de mesures inhabiles, toutes les sympathies de la nation, et le mécontentement est surtout grand dans les rangs de l'armée. L'écho en parvient jusqu'à l'île d'Elbe où Napoléon exerce sa modeste souveraineté. Dès lors, l'Empereur déchu n'hésite pas à tenter de reprendre sa couronne, et, à peine débarqué à Fréjus, le prestige dont il continue à jouir sur ses vieux soldats les rallie à sa cause. Louis XVIII est obligé de descendre de ce trône où il était monté depuis onze mois à peine.

A celui qui avait cru trouver dans le métier militaire l'occasion de conquérir des lauriers sans nombre, de forcer à la tête de soldats victorieux les portes des capitales de l'Europe, est réservé le triste honneur d'accompagner Louis XVIII et d'escorter ses bagages sur la route de Gand. L'officier blessé, qui avait narré tant de fois à son fils les divers épisodes de la guerre de Sept ans, ne l'avait jamais entretenu d'une odyssée aussi lamentable. Aussi, la déception est cruelle pour le sous-lieutenant qui vient à peine de se rétablir d'une chute de cheval dans laquelle il s'était cassé la jambe : il commence donc à se demander si les épreuves qui ont déjà été le lot de son enfance ne vont

pas être ménagées encore à sa jeunesse. Toutefois, fidèle à la cause royale, il partage le sort de la Cour exilée, l'accompagne jusqu'à Béthune, et, pendant toute la période des Cent-Jours, il est interné à Anvers.

Mais la défaite de Waterloo, avec l'invasion qui en est la suite, provoque la déchéance de l'Empereur. Napoléon est maintenant le prisonnier des Anglais, et il est exilé pour toujours dans une île lointaine.

Vigny voit revenir le roi sans pouvoir se défendre, cependant, d'un sentiment de tristesse, car ce n'est pas à la suite d'une glorieuse victoire ou par le vœu de ses sujets que Louis XVIII reprend possession de son trône. Les armées étrangères qui foulent encore le sol de la France imposent, en effet, l'impopulaire monarque aux vaincus.

De la Légion de Seine-et-Oise, le sous-lieutenant passe quelques mois après dans la Garde Royale, au 5e régiment d'infanterie. Sa jeunesse reprend, à ce moment le dessus, et il se montre plein de gaieté et d'espoir, comme nous le montre ce récit qu'il nous fait dans le *Journal d'un poète* :

« Je ne comprenais pas non plus que le château de Vigny (*sur la route de Rouen*) ne m'appartînt pas. Rien pourtant n'était plus simple et plus juste.

« Le cardinal d'Amboise l'avait acheté, en 1554, des Saint-Pol *(mes parents)*, famille où cette terre avait passé par alliance. Le connétable Anne de Montmorency tint cette terre de la Maison d'Amboise par acquisition. Le chancelier de l'Hôpital s'y retira, et y mourut en 1568. Ce fut ce château

3

dont il fit ouvrir toutes les portes aux assassins. Je m'y arrêtai une fois dans ma vie, étant officier de la Garde Royale. Le village de Bordeaux de Vigny est sur la route et au bord de l'eau, en effet, comme le dit son nom. Le château est dans un fond et flanqué de quatre grandes tours. Je me souviens que les officiers de mon bataillon, charmés, disaient-ils, d'être chez moi, voulurent être reçus par moi à Vigny, et je leur donnai un assez mauvais déjeuner dans la mauvaise auberge du pauvre village ; assez pauvre moi-même auprès de ce que devaient être, autrefois, les seigneurs du manoir que je regardais de loin. J'avais dix-neuf ans, lors de ce déjeuner de sous-lieutenants, j'étais rose et blond, marchand à pied sur la grande route à la tête de mes vieux soldats, et si fier de mon épaulette, que je ne l'aurais pas changée contre les tours dont je n'avais plus que le nom, pas plus que je n'eusse changé mon repas militaire contre les festins de nos pères dont la fumée a noirci les vieilles cheminées. »

En même temps qu'il se consacre aux devoirs de sa charge et qu'il apprend ses règlements, il se sent obsédé par le démon de la poésie. Il a un besoin de créer, de donner libre cours à son imagination. Son père meurt en 1821.

Il est alors lieutenant de la Garde Royale à Versailles et il y compose une tragédie intitulée : *Julien l'Apostat*. Il la montre, nous dit-il, à M. de Beauchamp qui avait fait quelques livres d'histoire :

« Après avoir entendu la préface et le premier acte, il me serra la main et me dit : « Souvenez-vous de ceci : à dater « d'aujourd'hui vous avez conquis votre indépendance ».

Vigny va bien se garder d'oublier ce conseil, car il commence à trouver fastidieuse la vie militaire. Nous

avons vu les camarades qu'il lui est donné d'y trouver : les uns sont des jeunes gens de son âge, nobles comme lui ; les autres, sont des officiers des armées impériales dont certains ont dépassé depuis longtemps la quarantaine. Néanmoins, toutes ses préférences vont à ces derniers, comme il va le déclarer plus tard dans *Grandeur et servitude militaires* :

« Je n'ai jamais aimé l'espèce des jeunes officiers, même lorsque j'en faisais partie. Un secret instinct de la vérité m'avertissait qu'en toute chose la théorie n'est rien auprès de la pratique, et le grave et silencieux sourire des vieux capitaines me tenait en garde contre cette pauvre science qui s'apprend en quelques jours de lecture. Dans les régiments où j'ai servi, j'aimais à écouter ces vieux officiers dont le dos voûté avait encore l'attitude d'un dos de soldat chargé d'un sac plein d'habits et d'une giberne pleine de cartouches. Ils me faisaient de vieilles histoires d'Egypte, d'Italie et de Russie qui m'en apprenaient plus sur la guerre que l'ordonnance de 1789, les règlements de service, et les interminables instructions, à commencer par celles du Grand Frédéric à ses généraux. Je trouvais, au contraire, quelque chose de fastidieux dans la fatuité confiante et désœuvrée et ignorante des jeunes officiers de cette époque, fumeurs et joueurs éternels, attentifs seulement à la rigueur de leur tenue, savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard. Leur conversation n'avait rien de plus caractéristique que celle de tous les jeunes gens ordinaires du grand monde ; seulement les banalités y étaient un peu plus grossières ».

Il se borne donc à fréquenter ses vieux camarades, comme il nous le raconte quelques lignes plus loin :

« Nous marchions souvent le soir dans les champs ou dans les bois qui environnaient les garnisons, ou sur le bord de la

mer, et la vue générale de la nature ou le moindre accident de terrain, leur donnait des souvenirs inépuisables. C'était une bataille navale, une retraite célèbre, une embuscade fatale, un combat d'infanterie, un siège et partout des regrets d'un temps de dangers, de respect pour la mémoire de tel grand général, une reconnaissance naïve pour tel nom obscur qu'ils croyaient illustre, et, au milieu de tout cela, une touchante simplicité de cœur qui remplissait le mien d'une sorte de vénération pour ce mâle caractère, forgé dans de continuelles adversités et dans les doutes d'une position fausse et mauvaise. »

Il nous est ainsi possible de nous l'imaginer vivant d'une façon très retirée, n'ayant avec ses camarades habituels que des relations de service. Tandis qu'ils vont au café ou s'adonnent aux plaisirs ordinaires de leur âge, Vigny s'enferme chez lui, et médite déjà les œuvres qui vont le conduire à l'immortalité. Il n'est pas téméraire de supposer que ses amis militaires doivent parfois juger sévèrement sa conduite, lui adresser de cruels reproches. Pour unique excuse, il est obligé d'avouer qu'il se livre à la poésie, et, bien qu'il se défende de l'avoir fait, il est contraint de temps en temps de leur montrer ses essais divers. Or, nous savons, avec Horace, ce qu'est la race des poètes : *genus irritabile vatum*. Comme le dit, en outre, un proverbe « nul n'est prophète en son pays », et c'est surtout le cas de le dire pour les choses de l'armée. Jamais censeurs plus sévères ne se trouvent, en effet, que dans les camarades de régiment. Entre hommes appelés à l'honneur de porter l'épaulette existe une surveillance constante de tous

les actes, un contrôle même de tous les faits. Il semble que chacun craigne que son voisin ne vienne à compromettre la dignité du corps des officiers, et il exerce ainsi instinctivement une sorte de police. Nous devons reconnaître, en outre, que le métier militaire réserve d'assez nombreux loisirs que beaucoup croient ne devoir mieux employer qu'à s'occuper du prochain. Donc, un camarade est, sans contredit, celui qui juge le plus sévèrement notre conduite, et qui est le plus avare de ses félicitations. Par un sentiment bien humain, d'ailleurs, il tient à ne pas trop reconnaître la supériorité quelconque de son meilleur ami, de peur que, s'il la proclame, il ne lui fasse obtenir un avancement plus rapide et plus brillant que le sien. Mais s'il faut redouter l'opinion d'un compagnon d'armes dans les choses qui sont de sa compétence, que peut-on en attendre quand rien dans son instruction ne le prédispose à jouer le rôle d'un Aristarque ? Aussi, en montrant ses poésies à ses meilleurs amis militaires, il est probable que Vigny a dû s'entendre dire : « Ce n'est pas trop mal » ou encore : « Combien de temps as-tu mis pour faire çà ? » Les plus aimables ont sans doute ajouté : « Tu ferais bien mieux de venir avec nous. »

Nous pouvons déjà en conjecturer qu'il a beaucoup souffert de cette absence de camaraderie, et qu'il a eu à connaître la dureté de cœur et d'esprit de ses camarades de régiment. On en trouve du reste la trace dans cette page du *Journal d'un poète* :

« J'étais malade en 1819, je crachais le sang. Mais comme,

à force de jeunesse et de courage, je me tenais debout, marchais et sortais, il fallut continuer le service jusqu'à la mort. Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie dans un régiment. Après son enterrement, on dit : « Il paraît qu'il était gravement malade ». S'il est au lit, on dit : « Il fait semblant ». S'il est malade de la poitrine et sort pour prendre l'air, on dit : « C'est se moquer de ses camarades et leur faire faire son service ». Cette dureté se gagne. — On se moque de vous si vous avez pitié d'un soldat. Là, vous avez horreur d'un homme qui se brûle la cervelle, on croit que cette résolution ressemble à la révolte contre l'autorité : on devient impassible et dur. — Je pris ce parti contre moi-même et je dis : « J'irai jusqu'à la fin. » Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant du sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais. Je me laissais dévorer par le vautour intérieur ».

Voilà donc les relations que Vigny a avec ses camarades, et l'impression qu'il en garde. Examinons maintenant les rapports qu'il devait avoir avec ses chefs.

Il nous dit encore à ce sujet dans le *Journal d'un poète* :

« La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native. Elle m'a été donnée par la vie. Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres, et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret du cœur. Le monde ne vit plus, pour jamais, que les idées ».

Comprenant que la carrière militaire ne pourra pas donner à son activité ce vaste champ d'action qu'il attendait d'elle, Vigny suit de plus en plus le conseil

de M. de Beauchamp : il consacre tous ses loisirs à des travaux littéraires. Bien plus, en accomplissant pendant le jour les devoirs de son grade, il songe, à toute heure, aux poèmes qui germent dans sa tête. Il est alors, il nous le déclare lui-même, dans un état de somnambulisme, et il est facile d'en déduire la manière plus que distraite dont il devait remplir ses fonctions. Nous sommes, en effet, à la veille de l'époque où il va donner *Moïse*, et peindre, en vers inoubliables, cette sublime figure de conducteur de peuple. Or, il fait avec sa compagnie une marche militaire ou un exercice de service en campagne, et le pays traversé est particulièrement pittoresque et prédispose aux rêveries poétiques. Déjà, les alexandrins les plus purs se présentent à son esprit ; il regrette de ne pas se trouver dans sa chambre pour les transcrire. Mais, ses soldats, mettant à profit sa distraction, se désintéressent de l'exercice, manœuvrent sans ordre, parlent à haute voix. Tout à coup, le capitaine s'écrie sur un ton de reproche : « Monsieur de Vigny, vos hommes marchent très mal ».

A son tour, le chef de bataillon, qui a entendu l'observation du capitaine, fait appeler le lieutenant, quelque temps après, et comme il sait, puisqu'il est chargé de connaître sa conduite privée, que son inférieur cultive la poésie, il lui dit, pour sa part, sur un ton sévère : « Vous feriez bien mieux, Monsieur, « d'apprendre vos règlements et de surveiller vos « soldats ».

On comprend, dès lors, ce que devait penser du

métier militaire et de ses supérieurs un poète qui était rappelé ainsi d'une manière brutale, mais réglementaire, à la réalité. Trop brusquement il lui fallait laisser s'envoler ses plus doux rêves, pour s'acquitter à leur place de la tâche la plus ingrate. C'est pourquoi il confondait dans le même mépris la carrière qui ménageait de semblables émotions et les chefs qui les provoquaient.

Avec ses inférieurs, au contraire, Vigny affecte d'être d'une affabilité excessive. Que doivent-ils penser du jeune officier qui les commande, et qui semble toujours vivre dans un monde imaginaire? Ils n'ignorent pas qu'ils ont pour chef un poète qui vit à l'écart de ses camarades. Quelquefois, d'ailleurs, Vigny fait des confidences à l'un d'eux ou il le prie de mettre dans son sac le livre qu'il porte à la main. A la dérobée, on regarde le titre du roman que lit le lieutenant, et on constate avec stupeur que c'est la Bible. Il est vrai que, par un hasard providentiel, le porteur du livre sacré n'est autre que le sinologue Pauthier qui est homme à comprendre qu'on lise de l'hébreu.

Se sentant méconnu dans l'élément militaire, Vigny fréquente de plus en plus la société civile qu'il lui est donné de connaître dans ses nombreuses garnisons. A Versailles, il rend de nombreuses visites, et c'est au cours de l'une d'elles qu'il fait la connaissance de M. de Beauchamp. De Vincennes, où il réside maintenant, il va souvent à Paris où il est admis dans le Cénacle. Il y rencontre Delphine Gay dont il admire la beauté, et qui est, à son tour, séduite par le beau

chérubin qui commence à devenir un poète célèbre. Son épaulette d'or et son auréole poétique lui ouvrent la porte de tous les salons où il se mêle à l'élite intellectuelle de son temps et où il lit *Eloa*. On vient de voir le jugement qu'il portait à l'égard de ses camarades et de ses chefs ; on peut se rendre compte, par conséquent, du plaisir qu'il devait goûter à se sentir dans un monde fait, enfin, pour le comprendre et pour bien l'apprécier. Il y trouve, d'ailleurs, l'accueil le plus bienveillant, et chacun tient à lui promettre le plus bel avenir.

Revenant ensuite à ses occupations militaires, il y apporte l'état d'esprit qu'il retrace dans le *Journal d'un poète* :

« Ma tête, pour concevoir et retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination, et j'ai un tel besoin de créer, qu'il me faut dire en allant pas à pas : Si telle science ou telle théorie pratique n'existait pas, comment la formerais-je ? Alors, le but, puis l'ensemble, puis les détails m'apparaissent, et je vois et je retiens pour toujours.

« Et comment faire autrement pour tomber d'*Eloa* à la théorie d'infanterie? ».

De Vincennes, il va à Strasbourg où il ne reste que quelque temps; il tient après garnison à Bordeaux où il est introduit par Edouard Delprat dans le milieu littéraire et mondain. Il fréquente le salon d'Edouard Géraud et il s'y rencontre avec Mme Desbordes-Valmore. Marceline est précisément l'amie de Delphine Gay dont elle reçoit les confidences d'amour pour l'officier-poète : elle se prépare à faire tout son possible pour les rapprocher.

Durant son séjour dans cette ville, Vigny lit, dans les maisons où il est reçu, son poème de *Dolorida,* et sa réputation littéraire s'accroît sans cesse.

C'est à Bordeaux, qu'il apprend sa nomination de capitaine, et qu'il doit faire partie de l'expédition d'Espagne. Il tient d'abord à régler ses affaires littéraires ; il écrit, entre autres choses, à Victor Hugo :

« Mon cher ami, si les boulets ne respectent pas le poète, je vous prie de faire imprimer *Satan* (Eloa) à part et tel qu'il est sans correction. J'emporte un album et je ferai *Roland* au milieu de ses décorations naturelles. Je m'en réjouis. Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur ».

Il mande en même temps à son ami de Saint-Valry :

« Aujourd'hui, le lendemain du jour de ma naissance, vient de m'arriver ce nom de capitaine auquel semblent seulement commencer les grandes choses de la guerre et ce grade qui, le premier, donne un peu de liberté et quelque puissance. Avec lui, m'arrive la nouvelle que j'irai en Espagne quand le régiment sera complet. Ainsi, je mérite vraiment toutes vos félicitations puisque je me vois certain de faire cette guerre de Du Guesclin, et d'appliquer aux actions les pensées que j'aurais pu porter dans des méditations solitaires et inutiles ».

Toutefois, il a beaucoup souffert dans son amour-propre, car il vient d'obtenir ce grade à l'ancienneté.

Mais il est écrit que la carrière des armes ne réservera à Vigny que des déceptions. A peine arrivé aux Pyrénées, en effet, sa brigade reçoit l'ordre de faire halte, pour former réserve en deçà de la frontière. Désormais, il tient garnison à Pau avec son régiment.

Il obtient sur ces entrefaites, un congé pour Paris, et il y revoit Delphine Gay. Mais sa mère goûte très peu son projet de mariage, et en dissuade son fils.

Il rejoint donc son régiment à Pau ; son idylle n'a pas de lendemain. A ce moment, sa réputation d'écrivain est devenue considérable : *Eloa* a fait connaître partout son nom Or, celui qui est dès maintenant regardé comme un grand poète par le monde des lettres vient, nous l'avons vu, de recevoir à l'ancienneté les galons de capitaine : aussi se tient-il de plus en plus à l'écart de ceux qui le méconnaissent.

Dans sa nouvelle résidence, il fréquente la haute société. On sait que l'ancienne capitale du Béarn, par suite de la clémence de ses hivers, de ses panoramas splendides, est le rendez-vous important d'une nombreuse colonie étrangère où l'élément anglais domine. A cette époque, précisément, Vigny s'adonne à l'étude de la littérature anglaise : il lit Shakspeare, Milton, Moore et Byron. Il advient qu'au cours d'une de ses visites mondaines, il est présenté à une demoiselle Lydia de Bunbury dont le père avait été jadis un des principaux fonctionnaires de la Guyane et des Indes. Frappé de la beauté majestueuse de la jeune fille, il en devient éperdûment épris : il réussit à vaincre les résistances de la famille de sa fiancée, et, le 3 février 1825, il l'épouse à Pau devant un pasteur de l'église réformée.

Ce mariage avec une Anglaise l'éloigne encore davantage de ses chefs et de ses camarades. Il est allé choisir sa femme, en effet, dans un milieu étranger et

inconnu de l'élément militaire. Par le fait même, il se crée ainsi une nouvelle originalité, une situation spéciale qui n'est pas faite pour lui ramener des sympathies déjà par trop mises à l'épreuve par son indépendance d'allures.

Après avoir accompli son voyage de noces à Londres, il revient avec sa femme à Pau. Il s'y livre de plus en plus à la littérature ; il compose alors, en particulier, *Le Cor* en 1825 et *Cinq-Mars* en 1826.

En 1827, son talent littéraire est déjà considéré comme hors de pair ; son nom est parvenu à la célébrité. Tour à tour *Eloa*, *Le Déluge*, *Moïse*, *le Cor* ont été regardés comme des poèmes parfaits et d'une correction classique. *Cinq-Mars* a eu un succès de vogue extraordinaire, et les éditions de ce roman se succèdent sans arrêt. Mais plus sa gloire d'écrivain est éclatante et moins sa situation est digne d'envie. Il est toujours l'obscur capitaine à qui ne semble réservé aucun avenir brillant. C'est, d'ailleurs, à cette époque qu'il souffre, à vrai dire, les peines les plus cruelles de la vie militaire, et qu'il se sent disposé à la quitter pour jamais. Une boutade d'un de ses camarades, Gaspard de Pons, nous fixe sur la considération dont il devait être l'objet : « En voilà un « qui n'a pas l'air de trois choses qu'il est pourtant : « un militaire, un poète et un homme d'esprit ». Vigny résumera plus tard lui-même cette période de sa vie quand il dira :

« J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur. »

Tant que sa réputation est restée confinée dans les milieux littéraires, dans les salons mondains, il a été regardé par ses camarades et ses chefs comme un de ces amateurs de poésie que chaque garnison possède généralement. Ils ont donc feint de ne pas entendre parler des succès qu'il remporte. Mais, maintenant, les critiques les plus sévères lui consacrent des notes élogieuses, et ils lui reconnaissent le don d'un génie prêt à enfanter de grandes choses. Il n'est plus possible, désormais, d'ignorer sa renommée. Or, pour réussir dans le métier militaire, il ne faut porter ombrage à personne, et il convient de ne s'entourer d'aucune auréole, fût-elle poétique. Si l'on se fait remarquer par des talents militaires hors de pair ou des services exceptionnels, l'avancement qui en est d'ordinaire la récompense immédiate impose, du moins, silence aux jaloux et aux envieux. Mais nul grade nouveau n'était dans la circonstance octroyé à Vigny : il était donc permis de lui manifester toujours une froideur blessante en affectant, malgré toute évidence, d'ignorer la gloire qui s'attachait, désormais, à son nom. C'est cette indifférence qui lui était témoignée dans le métier militaire, et cet enthousiasme très vif qui saluait sa venue dans les salons littéraires et mondains, qui a fait déborder pour lui la coupe d'amertume.

Au printemps de 1827, il donne, en conséquence, sa démission.

Telle est la vie d'officier de Vigny. Il nous est ainsi possible de dresser la genèse de ses déceptions jus-

qu'au moment où il va faire l'abandon de ses épaulettes d'or.

Sur les genoux de son père blessé, il apprend à aimer la guerre, à se représenter toute noblesse comme une perpétuelle famille de soldats, à ne comprendre la vie qu'au milieu de camps. De sa mère, au contraire, il tient un esprit d'indépendance bien accusé. Il conserve de ses chagrins d'enfant un souvenir très vif, et il est presque désabusé quand il vient revêtir enfin, son uniforme de sous-lieutenant. C'est du métier militaire qu'il attend son salut désormais.

Or, l'armée traverse à cette heure une crise terrible. Tout d'abord, Louis XVIII, par des mesures maladroites, s'attire la haine des vieux soldats de l'armée impériale, et Napoléon, mettant à profit le mécontentement général, débarque à Fréjus et reconquiert son trône. Il échoit au jeune officier, qui était avide d'accomplir de grandes actions, d'escorter les bagages du vieux roi fugitif.

Mais la défaite de Waterloo entraîne la déchéance de l'Empereur ; Louis XVIII ne rentre en possession de sa couronne qu'à l'aide des armées étrangères qui foulent le sol de la Patrie. Vigny voit ses illusions tomber une à une.

L'armée subit ensuite des remaniements sans nombre ; chacun y vit dans un état de contrainte et d'ennui. Elle se compose de deux fractions séparées : aux anciens soldats des armées impériales sont réservées les comparutions continuelles devant des commissions chargées de se prononcer sur leur degré de

fidélité ; aux nouveaux venus, qui ont simplement pour eux un titre de noblesse, sont destinées toutes les faveurs. Des complots sans nombre éclatent dans les rangs, et la délation et l'hypocrisie y règnent en maîtresses : il n'y a aucune estime réciproque, aucun lien de fraternité.

C'est dans ce milieu que Vigny est appelé à vivre. Chez les camarades de son âge il voit des fats en la compagnie desquels il ne saurait se plaire. Il se garde bien d'être le compagnon de leurs jeux habituels, et il reste chez lui, demandant, à des travaux littéraires, l'oubli de ses tribulations. Les autres officiers, qu'il lui est donné de connaître, ont fait la plupart des campagnes de l'Empire ; il écoute avec respect leurs récits et leurs conseils. Ses préférences vont à eux ; il recherche le plus possible leur société, mais la différence d'âge et d'éducation est trop grande. Vigny n'a, en somme, avec eux que des rapports accidentels et intermittents. En un mot, il ne trouve dans le métier militaire ni camarades ni amis.

Il est froid et réservé avec ses chefs, et, comme il vit toujours dans un état de rêve, il doit s'attirer quelques réflexions désobligeantes sur sa manière de servir. Il en est profondément mortifié. Le grade de capitaine lui est donné à l'ancienneté, et, au moment où il croit que, par suite de la guerre d'Espagne, il va pouvoir, enfin, accomplir des actions d'éclat, il fait partie d'une brigade de réserve qui ne franchit pas les Pyrénées.

Plus ses désillusions se succèdent, plus il se sou-

vient des conseils de M. de Beauchamp et s'attache à conquérir son indépendance. Des salons littéraires, sa renommée de poète et d'écrivain s'étend dans le pays, et certaines de ses œuvres obtiennent un véritable succès de librairie. Autant il est méconnu dans le monde militaire, lui qui passe capitaine à l'ancienneté, autant il y trouve des censeurs sévères et mal intentionnés, autant, au contraire, il est accueilli avec faveur dans les milieux civils où on lui donne l'assurance qu'il peut avoir foi dans son génie et dans une brillante destinée. Il n'a donc que rancune pour ceux qui ne savent pas lui rendre justice.

Par son mariage avec une étrangère, il se crée encore une originalité, une place spéciale qui l'éloigne de plus en plus de l'élément militaire, qu'il a, d'ailleurs, si peu fréquenté. Comme *Moïse*, *Eloa, Le Déluge*, *Le Cor*, *Cinq-Mars*, sont venus mettre le comble à sa gloire d'écrivain, il estime que sa situation est désormais trop inférieure pour ses mérites ; il conquiert son indépendance en donnant sa démission. D'ailleurs, sa santé est toujours chancelante, et un autre genre de vie lui est nécessaire.

Nous voyons donc que Vigny a cruellement souffert pendant ses longues années de service et que leur souvenir va rester ineffaçable dans son cœur.

Mais, bien qu'il n'ait jamais eu l'air d'être militaire, comme le dit un de ses camarades, et qu'il ait accompli ce métier dans un état de somnambulisme parce que la vie de garnison n'a pas ménagé un champ assez vaste à son activité, il le quitte du moins, profondé-

ment imprégné de l'esprit des règlements. Aujourd'hui, il sait maîtriser sa pensée, modérer ses élans et ses passions, se connaître véritablement lui-même : il est devenu impassible à force de souffrances. Sans doute, en quittant l'armée, il fera comme l'écolier qui sort de sa pension : il lancera, tout d'abord, son cri de révolte au souvenir des procédés dont il a eu à souffrir. Mais, peu à peu, un apaisement se fera en son âme : cette discipline dont le joug lui semblait si dur, autrefois, va être maintenant le bien suprême auquel il va faire appel, et nous verrons ainsi que les épreuves qu'il a subies lui inspireront ces œuvres saines, originales, philosophiques et profondes qui sont, à cette heure, un des titres de gloire de la littérature française.

CHAPITRE IV

SA VIE DEPUIS L'ÉPOQUE OU IL QUITTE L'ARMÉE. SA MORT

Rendu à la vie civile et ayant recouvré son indépendance, Vigny semble garder le plus mauvais souvenir, des treize années qu'il a passées dans la carrière militaire. Quelques mois plus tard il écrit, en effet, au poète Brizeux :

« Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites. L'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité me donna, dès le premier jour, une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux. Cette froideur parut à tous les ministères possibles une opposition permanente, et ma distraction naturelle et l'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie passèrent quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait. Cette bonne distraction était pourtant, comme elle l'est encore, ma plus chère ressource contre l'ennui, contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services. Avec une indifférence cruelle, le gouvernement à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit

passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus. J'étais donc bien déplacé dans l'armée. Je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes poèmes dans la tête, ils marchaient avec moi par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau ; et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front ».

Cette lettre confirme donc en tous points la manière dont nous nous sommes représenté son existence d'officier, et Vigny semble même s'y glorifier de ne pas s'être donné tout entier à sa tâche. Nous verrons qu'il vient de porter sur lui-même un jugement téméraire, car l'uniforme militaire a été pour lui une tunique de Nessus dont il ne pourra jamais se dévêtir. Il va se produire bientôt, en effet, un revirement singulier dans son esprit : ce métier dont il a si vertement stigmatisé les misères est à la veille de lui inspirer les principes qui dicteront, désormais, sa ligne de conduite et ses écrits.

L'époque où Vigny rend ses épaulettes coïncide presque avec celle où commence le Romantisme. Autour de Victor Hugo se forme un cénacle d'écrivains et d'artistes. On y remarque, tour à tour, Sainte-Beuve, Emile et Antony Deschamps, Alfred de Musset, Balzac, Armand Bertin, Louis Boulanger, Achille et Eugène Deveria, Eugène Delacroix et David d'Angers. Il souffle dans l'air un vent de renouveau ; chacun aspire à renverser les vieilles règles qui ne sauraient être appliquées dans ce monde moderne. Vigny y

prend sa place avec bonheur. Puisque le dévouement n'a pu lui donner la gloire avec le métier militaire, il va la demander à l'inspiration.

Il produit une forte impression, sur ses compagnons en romantisme, par ses manières discrètes et distinguées. Sainte-Beuve l'exprime dans le vers célèbre :

« Et Vigny plus secret,
« Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait ».

L'auteur des *Trois mousquetaires* dira également dans ses Mémoires :

« Alfred de Vigny était un singulier homme, poli, affable, doux dans ses relations, mais affectant l'immatérialité la plus complète ; cette immatérialité, au reste, allait parfaitement à son charmant visage aux traits fins et spirituels, encadré dans de longs cheveux blonds bouclés, comme un de ces chérubins dont il semblait le frère. De Vigny ne touchait jamais à la terre que par nécessité. Quand il reployait ses ailes et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité. Ce qui nous émerveillait surtout, Hugo et moi, c'est que de Vigny ne paraissait pas soumis le moins du monde à ces grossiers besoins de notre nature que quelques-uns d'entre nous (et Hugo et moi étions de ceux-là) satisfaisaient non seulement sans honte, mais encore avec une certaine sensualité. Personne de nous n'avait jamais surpris de Vigny à table ».

Mettant à profit de nombreux séjours en Angleterre, sa connaissance approfondie de la langue anglaise, il s'attache à bien comprendre et à traduire Shakspeare. Le 24 octobre 1829, il fait représenter au Théâtre français, une traduction en vers d'*Othello*, qui est

accueillie avec enthousiasme par la jeune école dont il fait partie, tout en étant assez discutée dans l'opinion.

La même année, il fait connaissance avec une actrice qui devait jouer ses principales pièces, et lui inspirer la plupart de ses chefs-d'œuvre. Marie Dorval vient de se présenter à lui dans un drame de dernier ordre intitulé l'*Incendiaire* ; elle lui inspire immédiatement un sentiment très vif, fait à la fois d'admiration et de respect. Restée veuve, en effet, avec trois petites filles qu'il lui fallait élever, elle avait su se révéler déjà tragédienne admirable. Tout d'abord, Vigny use avec elle d'égards auxquels elle n'était peut-être pas habituée : cette liaison est purement mystique, et elle est pour la grande actrice une régénération. On sent dans les premiers rapports qu'il a avec elle un souvenir de cette timidité, de cette fascination qu'inspire toute femme à un soldat ; il faut qu'elle lui dise un jour en riant : « Quand les parents de Monsieur le « Comte viendront-ils demander ma main ? » pour que leur union soit complète.

Malgré l'infidélité dont il se rend coupable, il se montre dans son intérieur mari prévenant et empressé. Il a surtout pour sa mère des soins et des égards touchants.

Nous sommes en 1830, et la Révolution vient d'éclater. L'ancien officier se demande le parti qu'il doit prendre.

(1) « Depuis ce matin on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens ; les soldats d'un courage de garde impériale. Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre. Quel est mon devoir ? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je ? capitaine réformé. J'ai quitté le service depuis cinq ans. La Cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient ; elle les trouvait séditieux. Louis XIII était peint de manière à me faire dire souvent : Vous qui êtes libéral. J'ai reçu des Bourbons un grade par ancienneté, au 5e de la Garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. Le tocsin. J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. La confusion viendra donc par le feu. Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier.

« J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous les officiers, j'irai. Et sa cause est mauvaise, il est en enfance ainsi que toute sa famille, en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort ? Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous ? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi qu'est-ce donc ? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi ! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra.

« La nuit est presque achevée. Encore le canon ».

Parlant aussi de son rôle durant ces jours troublés, il nous dit ailleurs :

(1) *Journal d'un poète.*

(1) « J'ai organisé la deuxième compagnie du quatrième bataillon de la première légion de la Garde nationale, en nommant sur-le-champ mon sergent-major et le chargeant de la comptabilité ; j'ai moi-même parcouru, inscrit et commandé trois rues ».

Il ajoute au sujet d'une revue passée quelques jours plus tard :

(2) « Revue de la Garde nationale au Champ de Mars. Jai commandé assez militairement le quatrième bataillon de la première légion. Le roi Louis-Philippe Ier, après avoir passé devant le front du bataillon, a arrêté son cheval, m'a ôté son chapeau et m'a dit : Monsieur de Vigny, je suis bien aise de vous voir et de vous voir là. Votre bataillon est très beau, dites-le à tous ces messieurs, de ma part, puisque je ne peux pas le faire moi-même ».

On voit donc par ces extraits que Vigny est toujours animé de l'esprit militaire, et qu'il goûte même un certain plaisir à reprendre les fonctions si prématurément abandonnées.

Le calme revenu, il se remet à ses travaux littéraires et, en 1831, il fait paraître *La Maréchale d'Ancre*. Cette pièce obtient un demi-succès, malgré des beautés de premier ordre. En 1833, il donne la petite comédie de *Quitte pour la peur* ; il a cette fois pour interprète son actrice préférée pour laquelle il a écrit spécialement, d'ailleurs, le rôle de son héroïne.

Il se livre alors à des démarches pour entrer dans la diplomatie et dans la vie politique, mais elles sont

(1) *Journal d'un poète.*
(2) *Journal d'un poète.*

infructueuses : son désenchantement s'accroît de jour en jour.

Stello paraît peu de temps après en consacrant de plus en plus sa gloire d'écrivain.

Sur ces entrefaites, sa mère est frappée d'une attaque d'apoplexie, et il la soigne avec un dévouement filial exemplaire. Il écrit, à ce moment, ces lignes qu'il est précieux de retenir :

« La vie de famille attendrit l'homme. Un mameluck est acheté à l'âge de douze ans en Circassie. Il est élevé en soldat, en centaure. Il a des esclaves égyptiennes qui jamais ne lui donnent d'enfants en Egypte ; il n'a ni père, ni fils ; il a des compagnons d'armes qu'il ne pleure pas quand ils tombent.

« Il est l'homme le plus énergique de la terre. Quelquefois, j'envie cet homme, et je regrette mes quatorze ans d'armée ».

Cependant, malgré ses succès littéraires, il n'est connu jusqu'à cette heure que par la partie intellectuelle de la nation ; il n'a pas encore obtenu de triomphe vraiment populaire et incontesté. Le drame de *Chatterton* vient le lui apporter en 1835 ; désormais son nom est universellement célèbre. A la même époque, il termine son roman de *Grandeur et servitude militaires* qu'il publiera seulement deux ans plus tard.

Mais le succès de *Chatterton* va causer à son auteur beaucoup d'ennuis, et lui susciter de sourdes haines. Au régiment déjà, il a eu à souffrir du fait de son talent poétique ; il a surtout quitté l'armée parce qu'il s'y sentait méconnu et incompris. Dans le monde

des lettres, il est regardé maintenant comme l'émule des plus grands écrivains ; pourtant les mêmes déboires lui sont réservés. Aujourd'hui, c'est son amitié avec Victor Hugo qui sombre dans la rivalité survenue à la suite de leurs succès réciproques sur la scène : demain, c'est avec Sainte-Beuve qu'il cesse toute relation. Dans les divers cénacles, il sent la froideur dont il est l'objet, et il s'en affecte profondément.

A la même époque a lieu aussi sa rupture avec Mme Dorval ; il souffre alors d'une indicible peine. L'actrice au talent hors de pair qui personnifie avec tant de grandeur tragique la Kitty Bell de *Chatterton* vient de lui être infidèle. Il ne peut croire à son malheur, et il faut que des amis lui ouvrent enfin les yeux. Elle avait été sa muse, la personnification de cette idée qu'il célébrait en ces termes :

« O ma muse ! ma muse ! je suis séparé de toi, séparé par les vivants qui ont des corps et qui font du bruit. Toi, tu n'as pas de corps ; tu es une âme, une belle âme, une déesse ».

Quand il est obligé de se rendre à l'évidence sa douleur est si grande qu'il croit sentir « la terre lui manquer sous les pieds ». Sa vie devient, dès lors, un martyre ; il note ainsi ses souffrances dans le *Journal d'un poète* :

« O mystérieuse ressemblance des mots ! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du christ. Passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque ».

Il n'oubliera plus, à partir d'aujourd'hui, le coup

qui l'a frappé et qui va lui inspirer ses plus admirables vers.

Mais il convient de dire ici que cet amour ne fut pas seulement éthéré, comme l'indique par trop clairement une lettre du poète qui a été retrouvée naguère. Certains regrettent qu'une indiscrétion ait fait connaître ces lignes qu'il écrivit sans doute : « comme on se fait percer les veines quand le sang afflue à la tête ». Jusqu'ici, en effet, Vigny était regardé comme une sorte de saint laïque qui ne semblait pas avoir été sujet aux humaines faiblesses. Pour notre part, au contraire, il ne nous paraît pas nuisible à sa gloire que ces lignes compromettantes aient vu le jour, car elles dénotent que, sous des dehors tranquilles, il était tout flamme et plein de passions. On peut ainsi en déduire que, en même temps que sa carrière militaire lui apprit à maîtriser sa pensée et à se replier sur lui-même, elle lui donna encore une force morale qui fut sa plus sûre sauvegarde au milieu des incidents de sa vie glorieuse et assez agitée. Vigny ne fut donc pas un cœur de marbre, un pur amant des idées : il fut homme, et c'est aux principes appris durant sa vie d'officier qu'il doit d'avoir pu dompter son âme et son corps.

Au même moment, sa mère devient plus gravement malade ; il la soigne avec un dévouement sans égal. Cette nouvelle épreuve qui lui est envoyée est, du moins, pour lui, un précieux dérivatif que le destin veut bien lui ménager pour apaiser son autre douleur. Frappée d'apoplexie, depuis 1833, Mme de

Vigny ne quitte plus le lit auprès duquel se tient son enfant. Il a pour elle toutes les prévenances, tous les égards. Pour qu'on puisse se rendre compte de la peine que va lui causer la mort de cette mère adorée, il nous faut citer quelques extraits du *Journal d'un Poète* où il nous fait part des différentes phases de la maladie :

« Nuit d'angoisses,

« Je la passe debout près du lit de ma mère. Au jour, son visage était effrayant. Dans la journée ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour ; elle est charmée de me voir près d'elle, je lui fais plus de bien que les médecins, dit-elle. J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant . . . .

. . . . »

« Nuit affreuse. Saignée.

« Quand son sang coule, mon sang souffre ; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement. Cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie, cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère, c'est un supplice comparable à la roue.

. . . .

« Jour de ma naissance,

« Je l'ai passé à écouter et regarder ma mère dans son lit de douleur. Il y a trente-six ans, elle y était pour me donner le jour ; qui sait si elle n'y est pas pour quitter la vie.

. . . . »

« Ma pauvre mère, était douloureusement mieux ce soir. Elle était calme. Elle était gaie, ne souffrait pas et s'amusait du mariage de Mary Bunbury. Elle m'a dit : « Quoique je ne

« sois pas là tout entière, écris lui que je prends beaucoup
« depart à son bonheur . . . .
. . . .

« Même état,

« Ma mère m'a dit : « Je serais bien égoïste de ne pas te
« laisser prendre mes livres, moi qui ne pourrai plus lire.

« Il vaudrait mieux pour moi être morte que rester ainsi ».
— « Pauvre mère, elle me tue avec ces mots-là ».

Et enfin quand elle rend le dernier soupir, il donne libre cours à sa désolation ; il nous laisse aussitôt entrevoir le changement définitif qui va s'opérer en lui.

« Après avoir prié sur le cercueil de ma pauvre mère. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie ? Mon Dieu ! M'avez-vous éprouvé à dessein ? Aviez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme un spectacle pour me rendre à vous plus entièrement ? Avez-vous donc permis que la mort attendît mon retour ? Son âme, sa belle âme, avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre ? »

Après avoir prié, il commence à sentir l'apaisement se faire en son cœur, et il écrit :

« D'où vient, hélas ! qu'après cette profonde ardeur de mes prières, plus paisible que je ne l'étais, je reviens dans ma maison déserte avec plus de force pour contenir mes larmes ? Mais d'où vient aussi que mon cœur toujours serré me porte à la chercher sans cesse autour de moi, et que je me dis avec une terreur sans bornes : « Je ne l'ai plus, je ne l'ai plus ! » Sommes-nous donc si faibles que nos plus saintes prières ne puissent nous rien ôter des tendresses du sang et des nœuds de famille ? Quand vous les rompez pour toujours, pourquoi

ne nous pas donner la force de croire qu'ils seront retrouvés et de le croire sans hésiter ? . . . .

Monsieur de Saint-Chamans, chevalier de Malte, vieil ami de ma famille et de ma mère, est venu me voir, et j'ai longtemps parlé avec lui hier, tout le soir.

« Une sorte de fierté me donne des forces et me fait relever la tête. Dans ces quatre années d'épreuves qui viennent de se passer, ma vie était entravée de difficultés sans nombre, et tout se réunissait contre moi pour me faire résoudre à me séparer de ma mère. Il me fut souvent conseillé de l'envoyer dans une maison de santé, je refusai ; je la logeai chez moi. Ce qu'il m'a fallu de combinaisons pour consoler les femmes qui la servaient, et que sa maladie lui faisait maltraiter, pour empêcher que les dépenses qu'elle causait ne fussent senties et ne vinssent nuire au bien-être de la famille, était d'une telle difficulté, exigeait tant d'efforts de patience, que je me suis vu plusieurs fois sur le point d'y succomber. Quatre fois j'en ai été malade, et la fièvre m'a pris après trop d'efforts pour retenir les émotions douloureuses que cette vie me causait.

« J'aurais mieux aimé me faire soldat que d'emprunter le moindre argent à mes plus proches parents ; et presque tout ce que mon donné mes travaux : *Chatterton*, *Servitude et Grandeur militaire*, mes *Œuvres complètes* a servi à payer les dettes que des dépenses toujours au delà de mon revenu réuni au sien m'avaient fait contracter.

« Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire. Bénis soient donc les malheurs d'autrefois, qui ôtèrent à mon père et à mon grand-père leurs grands châteaux de la Beauce, puisqu'ils m'ont fait connaître cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère, en secret et sans qu'elle le sache ».

Tous ces extraits, nous permettent ainsi de donner

une idée exacte de la grandeur de l'épreuve qui vient de le frapper. Une véritable crise se produit, à ce moment, en lui. A la suite de fatigues excessives, d'émotions trop fortes, il n'est pas rare de voir le corps être affligé d'une maladie très grave de laquelle on sort transfiguré et rajeuni. Tant qu'on est en danger de mort on voit les choses sous un aspect plus grave, plus serein ; on se promet, en recouvrant la santé, de mener désormais une existence meilleure. Pline le Jeune consacre une de ses lettres à l'étude de cet état d'esprit en conseillant d'avoir les mêmes idées durant la santé que pendant la maladie. Chez Vigny, l'âme seule est atteinte, mais il veut trouver maintenant un remède à son infortune. Tout d'abord, il revient au Dieu de son enfance, auquel il adresse des prières ardentes. Est-ce la religion qui va guider, dorénavant, ses actes, lui donner la force nécessaire pour supporter ses malheurs ? Va-t-il continuer, au contraire, à jeter des cris de révolte, à devenir un misanthrope cruel ?

Sa douleur un peu apaisée, il s'éloigne de plus en plus de ce Dieu qu'il a un instant invoqué, et il ne fait entendre aucune malédiction. Il se souvient, en effet, qu'il a été soldat ; il va suivre, à partir de ce jour, ces principes qu'il affectait autrefois de méconnaître. La dureté de cœur des camarades, la médiocrité des chefs, les monotones incidents de la vie de garnison lui ont fait quitter l'armée, mais il a appris à y souffrir sans se plaindre. Comme la vie littéraire lui a ménagé les mêmes déceptions, qu'il y a connu

sous d'autres formes les fausses amitiés et les haines secrètes, il n'hésite pas à faire appel pour tout supporter aux sentiments qui l'ont jadis animé. Aussi, il ne veut plus exalter ceux qui bravent l'autorité ; il conseille à l'homme de garder, en toutes circonstances, un froid silence. Il écoute alors, en un mot, la voix de la discipline : il se soumet sans parler. Sa résignation même est tellement complète qu'il va se dire avant d'entreprendre une œuvre quelconque : « à quoi bon », et qu'il laissera se tarir, par le fait même, la source de son inspiration.

C'est ainsi que, depuis cette époque, il se borne à faire paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, à de rares intervalles, certains des poèmes qui composent le recueil posthume des *Destinées*.

Son beau-père meurt, en 1839, en le déshéritant.

Il se livre ensuite à des démarches pour faire partie de l'Académie française ; après plusieurs échecs, il est élu le 8 mai 1845. Le jour de sa réception, dans cette circonstance qui est pour lui le couronnement de sa carrière littéraire et qui consacre son immortalité, il se souvient du métier qu'il a exercé jadis. L'épée d'académicien est à son côté et lui rappelle qu'il en a porté une autre naguère. Il arrive donc pour la séance solennelle, vêtu de l'habit traditionnel, mais ayant gardé la cravate noire, « par reste d'habitude militaire », déclare-t-il. Dans la galerie de la bibliothèque de l'Institut, il rencontre le musicien Spontini qui est également en grand costume et recouvert de tous ses ordres et cordons. Il va alors vers

lui, les bras ouverts, l'air rayonnant et lui dit : « Spontini, *caro amico*, décidément l'uniforme est dans la nature ».

Appelé à prendre la parole pour prononcer le discours d'usage, il le termine en disant :

« Nous vivons dans la mort » a dit le prophète, et elle est comme l'atmosphère naturelle de l'homme. Mais si, comme j'en ai la foi profonde, l'espèce humaine est en marche pour des destinées de jour en jour meilleures et plus sereines, que la chute de chaque homme n'arrête pas un moment la grande armée. L'un tombe, un autre se lève à sa place, et, une fois arrivé sur l'un de ces points élevés d'où l'on parle avec plus d'autorité, notre devoir est de penser, dès ce jour même, à ceux qui viendront après nous : pareils à nos glorieux soldats qui d'une main plantent leur drapeau sur la brèche et tendent l'autre main à celui qui, après eux, marche au premier rang. »

On voit donc que, dans une des circonstances les plus solennelles de sa vie, il n'a pas oublié ses antécédents militaires, et qu'il a tenu à dire des mots d'éloges à l'adresse de ses camarades d'autrefois.

En 1848, il va s'installer avec sa femme en Touraine, mais il n'y reste que quelque temps ; il se fixe après en son domaine de Maine-Giraud, dans la Charente.

Il cherche, à ce moment, à se présenter aux suffrages des électeurs et à briguer une place de député. Dans ce but, il se contente d'adresser une profession de foi, sans se résigner à faire aucune campagne. Il subit, inutile de le dire, un échec retentissant.

Sa vie continue à s'écouler triste et monotone ; il est obligé encore de se faire le garde-malade de sa femme devenue impotente. Lui-même est atteint d'un cancer à l'estomac ; il endure les plus cruelles souffrances. On peut donc s'imaginer la désolation qui règne dans ce foyer.

En 1863, sa femme rend le dernier soupir ; il la suit neuf mois après dans la tombe. Cloué depuis deux ans sur un fauteuil, par la maladie, il s'y enveloppe dans un manteau romantique à la mode de 1830, et il s'y drape avec sa grâce noble, mêlée d'une certaine raideur militaire, « Comme un général blessé dans son manteau de guerre ». Il termine, enfin, son long martyre en disant aux personnes qui venaient le visiter : « Mes amis, mes amis, ne me laissez pas mourir ! ».

Par ce dernier cri qu'il jette en mourant, on voit une nouvelle fois qu'il était, par nature, sensible, tendre, passionné, et que c'est au métier militaire qu'il doit cette force morale avec laquelle il a supporté les continuelles épreuves de son existence. Il semble ainsi que la Providence ait voulu que ses derniers mots fussent un aveu de faiblesse pour faire ressortir davantage la grandeur des efforts qu'il avait dû accomplir pour se maîtriser dans sa vie.

Telle est, en résumé, l'existence de Vigny. A peine a-t-il quitté le métier militaire, qu'il se croit libéré de lourdes chaînes, et qu'il jette un peu l'anathème contre tous ceux dont il a eu à souffrir. Il se lance, alors, avec ardeur dans la carrière des lettres ; mais, malgré les succès qu'il y obtient, il n'oublie pas, à

la moindre circonstance, sa profession passée. D'ailleurs, il trouve bien vite dans son monde nouveau, les mêmes jalousies, les mêmes haines, de semblables misères. Tour à tour, il est obligé de s'éloigner de ses amis les plus chers, et il reste presque seul.

La femme qui est l'incarnation de ses rêves, l'interprète acclamée de ses pièces, lui est infidèle ; il éprouve, ici, une douleur sans nom. Sa vie lui est, désormais, à charge ; il la traîne comme un boulet.

Deux ans plus tard, sa mère, qu'il aime comme une idole et pour laquelle il est toujours un tout petit enfant, vient à mourir. Sous le coup de la souffrance, une révolution s'opère en lui. D'abord, il demande à Dieu l'oubli de ses maux ; il lui adresse des prières ardentes. Mais, bientôt, il a honte de sa faiblesse ; il ne veut plus pousser de cri de désespoir ou de pitié. Il fait appel aux principes qu'il a appris du temps qu'il était officier : il prend, maintenant, pour appui l'unique discipline. Dès lors, il ne va plus publier que quelques rares œuvres qui porteront l'ineffaçable empreinte de l'influence de l'esprit militaire.

Plus il avance en âge, plus sa tournure, son maintien, rappellent le soldat de jadis. Le jour de sa réception à l'Académie, il est rempli de joie d'avoir une épée au côté, de porter un uniforme, et il finit son discours en adressant des éloges à cette armée à laquelle il a appartenu. Souffrant d'un cancer à l'estomac, il endure son mal sans faire entendre de plainte; les derniers jours de sa vie, il évoque l'aspect d'un

vieux général blessé qui veut mourir debout. En expirant, il jette un cri de faiblesse qui est la providentielle preuve qu'il avait su vaincre sa nature ardente et passionnée pour devenir d'une impassibilité complète, et qu'il était redevable à la carrière militaire de cette transformation.

Avant de clore ce chapitre, consacré à l'histoire d'une existence si éprouvée et supportée si noblement, il convient de se demander l'origine de ces animosités, de ces haines, de ces jalousies, que de Vigny a un peu suscitées partout. Son caractère était, cependant, égal ; il était, d'ailleurs, d'une politesse trop grande pour se créer de ce fait des inimitiés. Il n'était pas non plus entiché de son titre de noblesse, et il n'avait aucune morgue, comme nous l'avons déjà remarqué : son âme était encore sincère, droite et loyale. Ne faudrait-il donc pas découvrir la source de tous ses ennuis dans la trop aristocratique éducation qu'il avait reçue, dans la distinction trop parfaite de ses manières et de sa personne physique, et voir ainsi la cause de son martyre dans cette pensée du *Journal d'un poète* :

« L'élégante simplicité, la réserve des manières polies du grand monde, causent non seulement une aversion profonde aux hommes grossiers de toutes les opinions, mais une haine qui va jusqu'à la soif du sang ».

CHAPITRE V

DE L'ESPRIT MILITAIRE EN GÉNÉRAL

« Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse »
(*La Mort du Loup*)

L'homme, en s'adonnant à une tâche déterminée, en accomplissant toujours les mêmes travaux, finit par adopter une manière de concevoir et de penser qui le distingue du reste de ses semblables. Le monde extérieur se trouve bien souvent limité, pour lui, aux seules questions qui l'intéressent. Ordinairement, en effet, le métier qu'il remplit ne lui laisse pas le temps de faire les études voulues pour qu'il puisse porter sur les choses étrangères un jugement personnel et équitable. La plupart du temps, et à son insu d'ailleurs, il envisage les événements divers au point de vue spécial qui est le propre de son mode d'existence quotidienne. Notre esprit, n'est-il pas, en somme, une sorte de table rase, comme dit Condillac, sur laquelle viennent se fixer les impressions reçues ? Or, quand elles sont toujours à peu près du même genre et d'une égale acuité, elles laissent à la longue sur

lui une définitive empreinte : c'est le cas de faire ressortir la justesse du proverbe : « L'habitude est une seconde nature ».

Si l'individu a choisi par goût la carrière dans laquelle il se trouve, il est encore prédisposé davantage à subir l'influence du milieu où il est appelé à vivre, surtout quand le port d'un costume spécial y est d'usage. En revêtant son uniforme, il peut se dire, en effet, qu'il est le représentant d'une corporation, et qu'il perd, dans une certaine mesure, son individualité. Une faute commise par lui pourrait non seulement lui attirer les pires désagréments, mais rejaillir encore sur ceux qui portent le même costume dont il aurait compromis le prestige. Le métier qu'il exerce est alors un de ceux qui exigent une vocation pour être embrassés, et qui, par l'idée de dévouement et d'abnégation qu'ils supposent, captivent à la fois l'âme et le corps. C'est ainsi que le prêtre et le soldat ont une tournure d'esprit particulière qui leur donne, au milieu de toute la nation, une place bien marquée.

Pour sa part, l'esprit militaire est complètement différent de celui qui anime les autres professions ; il coûte davantage à acquérir. Il est fait, d'abord, des connaissances théoriques et pratiques qui doivent être le lot de tout soldat, et qui donnent au corps et à l'âme un cachet distinct. Il comprend aussi les déboires, les froissements d'amour-propre, les fatigues de toute nature que la carrière des armes réserve toujours dans des proportions diverses. Il se compose, en

outre, de ces devoirs mondains ou de simple politesse que tout inférieur doit rendre à ses chefs dans des circonstances indéterminées.

En devenant soldat, l'homme doit s'attacher, en premier lieu, à faire abstraction de sa propre personnalité. Le plus important de ses devoirs est d'acquérir la discipline, et cette qualité a un domaine si vaste qu'il n'est jamais bien sûr de la posséder. L'armée ne subsiste, ne peut fonctionner, que par ce renoncement à soi-même qu'elle exige, à chaque instant, de ses membres. Comme l'ont toujours proclamé les divers règlements en usage, il faut que le supérieur obtienne de ses subordonnés « une obéissance entière et une soumission de tous les instants ». Jadis, les peines physiques les plus sévères, les châtiments corporels les plus durs, étaient réservés à ceux qui venaient d'enfreindre ces principes : aujourd'hui encore, des punitions d'une gravité extrême peuvent être infligées à tout délinquant. Pour chaque militaire, sans exception, se dresse l'image d'un conseil de guerre qui lui apportera, le cas échéant, une condamnation et le déshonneur. Aussi, il n'y a pas de membre de l'armée qui ne vive dans un état constant de vigilance, d'inquiétude même, tant les devoirs qu'elle impose sont terribles. Depuis la sentinelle, à laquelle on a confié la garde d'un local ou qui est placée aux avant-postes, jusqu'au général en chef qui est responsable en temps de guerre de la conduite des troupes, de la santé de ses hommes et des résultats obtenus, tout le monde vit dans une sorte de surexcitation que donne

la crainte d'avoir à rendre des comptes sévères.

Avec le sentiment de la responsabilité qui est pour lui le stimulant le plus énergique, le soldat se livre tout entier à sa tâche. Tout conspire, d'ailleurs, pour lui faire rendre tout ce qu'il peut donner. Outre la fierté de faire son devoir, le légitime souci de n'encourir aucun reproche et de ne pas subir de punition, il se mêle, à tout instant, une idée d'amour-propre, une appréhension d'être regardé comme inférieur à son rôle.

Bien qu'il soit animé des meilleures intentions, il arrive, cependant, qu'il ne contente pas ses chefs en certaine circonstance, et qu'on lui inflige une réprimande ou une peine disciplinaire quelconque. Il peut survenir aussi que, pour un manquement qui lui semble très peu grave, il soit sévèrement traité. Fort du droit que lui donnent les règlements, il se permet alors d'adresser une réclamation à ses chefs dans laquelle il expose de vive voix ou par écrit le déni de justice dont il a à se plaindre. Mais, à ce moment, il comprend la pesanteur de la chaîne à laquelle il est rivé, car il se heurte à des difficultés et à des épreuves sans nombre. Tout d'abord, il froisse profondément le supérieur qui l'a puni, et qu'il suspecte ainsi de partialité ou de manque de mesure. En second lieu, il attire sur lui l'attention de ses divers chefs qu'il peut mettre dans le cas de désavouer un des leurs.

Il se rend compte, à cet instant, qu'il règne une sorte de pouvoir occulte, impénétrable, dans la hiérarchie, et que tout gradé est rigoureusement jaloux de main-

tenir intacte chez son inférieur la parcelle d'autorité qui lui est dévolue. Toutefois, il pourra advenir qu'on lui donne raison, mais il obtiendra gain de cause dans des conditions telles qu'il comprendra l'inutilité et l'imprudence de sa démarche ; on lui fera sentir, encore, qu'il s'est révélé, à compter de ce jour, d'un caractère frondeur et indépendant. Qu'une autre occasion d'élever la voix se présente, on aura soin de ne pas se souvenir de la première réclamation formulée, et on examinera le bien fondé des griefs nouveaux avec une sévérité spéciale. En outre, le supérieur conserve toujours le droit de noter son subordonné, de décider s'il est digne d'obtenir un avancement ou une faveur quelconque ; comme il est homme, il est à craindre qu'il ne se rappelle, à ces occasions, les ennuis qui lui ont été causés. De guerre lasse, voyant l'autorité formidable qui est le partage de ses chefs, l'inférieur comprend qu'il est de son intérêt de subir la peine sans faire entendre la moindre protestation. Il réprime donc le mouvement de révolte qui soulève parfois son cœur, et il murmure ces mots qu'il répétera souvent dans le cours de sa carrière et qui résumeront, d'une manière éloquente, son état d'âme et sa faiblesse : « à quoi bon ».

Aussi, à partir de ce jour, il commence à faire connaissance avec un sentiment qui lui était inconnu : la résignation. Désormais, il souffre sans se plaindre. Cette lutte, qui se livre en lui et dont il sort vainqueur, dénote qu'il est maintenant imbu d'une partie de cet esprit militaire dont il doit être pénétré.

Il est ambitieux, et il cherche à obtenir certain grade. Pour mériter cet avancement qu'il sollicite, il s'attache à faire son service avec toute la correction et tout le zèle désirables. Il lui a même été donné d'accomplir, au cours d'une campagne, des actions d'éclat ou de se livrer à des travaux de son art qui ont appelé l'attention sur lui. Néanmoins, on ne lui ménage pas ces faveurs qu'il se croyait en droit d'attendre. Pour que sa déception soit même plus complète, elles sont réservées à des camarades qui n'avaient pas les mêmes titres que lui pour se les voir décerner. Maintenant, ils sont ses supérieurs, et il est contraint d'user à leur égard de ces minutieuses formules de politesse que prescrivent les règlements : son amour-propre est donc cruellement froissé, et il souffre amèrement du coup qui le frappe. Mais il ne doit pas laisser voir son dépit, sous peine de paraître ridicule aux yeux de ses égaux et de ses chefs. Il n'a, d'ailleurs, aucune protestation à formuler, puisqu'il est soumis à l'appréciation personnelle de ses supérieurs, et qu'il aurait très mauvaise grâce à venir exalter ses propres mérites. De nouveau, il doit dévorer sa peine en silence, et se dire : « à quoi bon ».

Quelquefois, cependant, il voudrait secouer cet esclavage moral qui lui est imposé en demandant, à des relations qu'il cherche à entretenir avec l'élément civil, l'oubli momentané de ses maux. Mais, là encore, il n'échappe pas à cette contrainte constante, à cette surveillance de toutes les heures qui est son partage

Beaucoup de ses chefs sont mariés, en effet, et ils regardent comme une des plus agréables prérogatives de leur grade de recevoir la visite de leur subordonné. Sans doute, le règlement lui laisse toute latitude à ce sujet ; il ne lui prescrit que de rares visites en des occasions bien déterminées. Il lui est donc imposé, ici, une sorte d'obligation morale, et il est tenu d'avoir de fréquents rapports mondains pendant lesquels il doit faire preuve d'une politesse très empressée et d'une gaieté du meilleur aloi. S'il se refuse à accomplir ces devoirs nouveaux, s'il voit des personnes étrangères à l'armée, il est à craindre qu'on n'impute à un mauvais caractère, à un tempérament frondeur, ce besoin de se tenir à l'écart ou de se créer ces insolites relations.

Il convient aussi qu'il s'adonne exclusivement à des études ou à des travaux militaires ; on ne comprend pas qu'il tourne son activité vers des occupations différentes. Vouloir se livrer à des délassements poétiques ou autres, et chercher à acquérir par ce moyen une notoriété n'ayant aucun rapport avec sa situation actuelle, est taxé de mauvais goût. Dans ce souci d'atteindre sans cesse un grade plus élevé qui hante chacun, au milieu de cette compétition permanente, il faut que tout le monde reste dans une demi-obscurité. Le meilleur militaire est, en somme, celui qui ne fait pas parler de lui, et qui possède les qualités exprimées dans l'adage antique : *mens sana in corpore sano*.

Sans doute, il règne dans les divers grades une

bonne et franche camaraderie. Elle s'y exerce, à la vérité, entre des hommes qui ont reçu une éducation à peu près semblable, et qui sont animés des mêmes sentiments. La fierté de porter l'uniforme, et le vif désir d'en conserver le prestige, font cependant qu'on est inflexible à l'égard du voisin, et qu'on est prêt à devenir pour lui, à la moindre occasion, un censeur sévère. De plus, on sait que chaque camarade peut être un rival lorsqu'il s'agit d'obtenir un avancement ou une faveur, et on n'est pas toujours disposé à rendre justice à ses mérites. Dans cette carrière, si noble pourtant et si glorieuse à tant de titres, on a encore de grandes tendances à vivre surtout sur le passé, et à regarder, comme définitifs, les succès remportés dans les écoles militaires. Il en résulte que, soit dans les rapports les plus amicaux ou dans les circonstances les plus banales, chacun prend, suivant le cas, à l'égard de l'autre un ton de supériorité dont il croit devoir faire usage en raison d'un numéro de classement, de l'école dont il sort ou de l'arme à laquelle il appartient.

En temps de paix, la fraternité militaire présente ainsi un caractère de rudesse et de sévérité qui étonne au premier abord. Elle est, en effet, très différente de celle qui se remarque dans les autres professions où le plus charmant abandon accompagne ordinairement l'amitié. Ici, au contraire, on s'attache à ne pas dépasser les limites de la plus parfaite courtoisie, même dans les relations que l'on entretient avec les camarades les plus sympathiques. D'ailleurs, il y a

toujours entre militaires de chaque garnison des différences très grandes d'âge ou d'ancienneté de grade, et on peut avoir pour supérieur, demain, celui qui est aujourd'hui l'égal. On ne se livre, en conséquence, jamais d'une manière complète, et on reste avec la plupart de ces amis passagers sur une sage réserve. C'est l'ensemble de tous ces sentiments, de ces considérations diverses, qui donne à l'esprit militaire quelque chose de hautain, de résigné, de bilieux, d'irritable et de prudent à la fois.

On voit donc les épreuves dont il se compose et la grandeur du sacrifice qu'il exige pour être obtenu. Il en coûte beaucoup, au début, de se soumettre sans murmurer, de faire abstraction de soi-même, d'obéir aveuglément aux ordres que l'on reçoit. Les déboires dont on est affligé, les déceptions qui se succèdent, l'impossibilité presque absolue de se faire entendre, font pousser d'abord des cris de révolte qui font bientôt place à des sentiments d'abnégation et de résignation. Certes, il y a un grand mérite à donner sa vie pour son pays au sein de la mêlée, à vendre chèrement son existence pour la cause que l'on défend. Mais, n'est-ce pas un spectacle aussi digne d'admiration que celui que donne cet homme qui sent disparaître chaque jour son individualité, et qui est heureux d'en faire l'abandon ? La mort, sur un champ de bataille, est rendue facile, en définitive, par l'exaltation générale qui se produit en ce moment- Le sacrifice de soi-même est fait, au contraire, dans l'autre cas à tête reposée, et l'on peut en suivre et en analyser toutes

les phases. Avec Napoléon, il convient ainsi de répéter : « Il y a pour un soldat autant de mérite à sup-
« porter les misères de l'état de paix qu'à affronter
« les périls d'une campagne ».

Dès que l'esprit militaire est acquis, et trois ou quatre ans de service suffisent, il se produit alors un changement radical dans la manière de penser et de concevoir. Désormais, on ne porte plus sur une affaire quelconque, sur une question d'ordre divers, un jugement personnel, on émet l'avis de la collectivité. Les sujets les plus futiles, les plus particuliers, ou les plus banaux, sont envisagés à un point de vue tout spécial. A force de faire abstraction de soi-même, de vivre dans un monde fermé, on finit par faire preuve, en maintes circonstances, d'une naïveté véritable. A beaucoup d'égards, la caserne est un vaste lycée où tout soldat est traité en enfant. Il en résulte que, malgré l'âge, en dépit des épreuves, on conserve une tournure d'esprit qui rappelle celle du temps de la première jeunesse. D'ailleurs, on donne aux exercices physiques une importance plus grande que dans les autres carrières, et il n'existe pas ici l'équilibre nécessaire entre les fatigues imposées à l'âme et au corps.

En outre, le métier militaire assure l'existence matérielle. Sans doute, la solde est peu élevée et on ne peut jamais espérer, même dans les plus hauts grades, avec les charges sans nombre qu'occasionnent les soucis de la représentation et de la tenue, de jouir d'une certaine aisance. Toutefois, on sait qu'on est à l'abri de la misère et qu'on est, en somme, délivré du

cauchemar de penser sans cesse à ce qu'on deviendra le lendemain. La perspective de toucher une retraite augmente encore cette quiétude ; on n'a plus qu'à se laisser vivre, sans avoir éternellement à lutter. On est toujours un écolier à qui une tâche bien définie est tracée, et qui a le droit de se désintéresser du reste.

C'est pour ce motif que les conversations entre militaires présentent presque toujours le même caractètère de banalité, relevé si vertement, autrefois, par Schopenhauer. L'amer philosophe prenait ses repas dans un restaurant où il avait pour voisins de table de nombreux officiers. Avant de manger, il ne manquait jamais de mettre une pièce d'or devant lui, bien en évidence. Comme on lui demandait, une fois, l'usage auquel il la destinait, il répondit qu'il la donnerait à un pauvre le jour où les officiers voisins ne parleraient plus de service, de femmes et de chevaux. On prétend qu'il n'eut jamais l'occasion de faire la largesse promise. Aujourd'hui encore, on peut faire la même remarque, et tout bon militaire a constamment à l'esprit des souvenirs de son enfance, du temps où il préparait les diverses écoles, de sa vie d'élève-officier. Il narre, à tout propos, les épisodes de sa vie passée en se servant des mêmes termes d'argot qu'il employait jadis. Depuis qu'il porte l'épaulette, on peut dire de lui qu'il n'a rien oublié. Ce n'est donc pas sans raison que le spirituel Ed. About place ces premiers mots dans la bouche d'un officier qu'il suppose, en un de ses romans, rappelé à la vie après

un long séjour dans la tombe : « Garçon ? l'Annuaire ».

Avec les femmes aussi, il se conduit bien souvent en enfant. Beaucoup d'écrivains ont déjà fait remarquer la sorte de fascination qu'elles lui inspirent, et la timidité juvénile dont, en dépit de ses airs d'assurance, il fait preuve ordinairement à leur égard. C'est ainsi que nous avons vu la Dorval dire à Vigny après une cour par trop assidue : « Quand les parents de « Monsieur le Comte viendront-ils demander ma « main ? ».

L'habitude du commandement, le souci de la représentation, le désir de faire honneur à son uniforme, lui font prendre, en toutes circonstances, un air grave et réservé. Il en arrive à la longue à traiter, avec la même conviction, les choses les plus futiles ou les plus sérieuses.

Les caractères les plus indépendants eux-mêmes, ceux qui s'adonnent à des travaux intellectuels et sortent de cette moyenne que nous venons de décrire, subissent une influence considérable de l'esprit militaire. Mais, chez eux, cette impression produit les plus salutaires effets. Leur pensée, qui voulait être libre, et qui courait ainsi le risque de perdre de sa force en ne se traçant aucune loi, est désormais réglementée : elle prend, dès lors, conscience d'elle-même, et sait ce qu'elle peut donner. Donc, en imposant à leurs propres facultés intellectuelles cette contrainte constante qu'ils subissent eux-mêmes d'autre part, ils les assouplissent et les disciplinent. S'ils sont hommes de génie,

ils sont prêts maintenant à faire de grandes choses, et à marquer leur place dans les genres divers auxquels ils vont s'adonner. S'ils restent simplement officiers, ils sont aptes à obtenir les plus hauts grades, puisqu'ils possèdent désormais une connaissance approfondie des moyens physiques et moraux des hommes qu'ils sont appelés à commander.

Tel est l'esprit militaire. Il est composé, on le voit, des connaissances spéciales exigées de ceux qui embrassent cette carrière. Il est fait aussi de la manière de vivre particulière qui est imposée à chacun, des souffrances qu'on endure, des déboires qui sont le lot habituel. En même temps que tout soldat doit être prêt sans cesse à faire le sacrifice de sa vie, il est astreint encore à faire l'abandon, beaucoup plus méritoire, de son individualité. Là, les caractères soumis et indépendants reçoivent une ineffaçable empreinte. Les premiers, animés des sentiments les plus nobles, consentent de gaieté de cœur à l'abdication qui leur est demandée : pour l'honneur, pour le bien du pays, ils se confinent dans leur tâche ingrate, et ils arrivent bientôt à porter sur toutes choses un jugement fait d'avance. Leur personnalité disparaît, et ils ne sont plus maintenant, dans leurs actes ou dans leurs paroles, que les représentants fidèles d'une collectivité à laquelle ils sont fiers d'appartenir. Les seconds, au contraire, voudraient pouvoir garder dans le métier militaire leur indépendance intellectuelle. Avec Epictète, ils seraient disposés à dire : « Tyran, tu peux te « rendre maître de mon corps, mais tu n'auras jamais

« mon âme ». Peu à peu, ces mouvements de révolte, qui soulèvent leur cœur, disparaissent, et ces principes, qui leur ont été donnés et dont l'application leur semblait inutile, les guident désormais dans cette vie nouvelle qu'ils entreprennent. Les uns et les autres ont ainsi le sublime mérite de se rendre compte de cette déchéance qui leur est demandée. Ils voient, chaque jour, se forger la chaîne à laquelle ils seront à jamais rivés. Cette discipline leur enseigne, du moins, à mener une existence privée irréprochable, car la honte d'un seul rejaillirait sur l'arme entière : elle donne à leur vie un but de sacrifice et de dévouement. Elle leur apprend encore à commander à leur pensée comme à leur corps. Suivant la nature des tempéraments sur lesquels elle s'exerce, elle les prédispose, en un mot, aux plus hautes actions ou aux œuvres intellectuelles les plus profondes et les plus sereines.

L'esprit militaire est donc fait, en somme, des plus nobles sentiments ; par l'abnégation, la force morale qu'il suppose, il fait voir l'humanité sous son aspect le plus consolant et le plus flatteur : il la régénère, la sanctifie et explique ses mystérieuses destinées. S'il venait à disparaître de nos cœurs, on pourrait rayer, en même temps, les pages les plus sublimes de l'histoire des peuples. Oui, comme l'a dit Vigny :

« Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes, ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cent milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces, comme une bombe, au milieu du firmament. »

CHAPITRE VI

DE L'INFLUENCE DE L'ESPRIT MILITAIRE SUR SES PRINCIPAUX POÈMES :

Moïse, Éloa, Le Cor, La colère de Samson, La Maison du Berger, La Mort du Loup, Le Mont des Oliviers, Les Destinées, La Sauvage, La Bouteille à la mer, Wanda, La Flûte, L'Esprit pur.

Beaucoup de critiques estiment que la gloire de Vigny est dans ses vers : il va nous appartenir de déterminer, ici, ce dont elle est redevable à l'esprit militaire dans cette partie de son œuvre.

I. — *Moïse*

Les diverses éditions de ses poésies s'ouvrent généralement par le poème de *Moïse*. En même temps que nul morceau ne saurait donner une idée plus précise de l'impeccable correction littéraire du poète, de l'originalité de sa pensée, aucun ne montre, d'une manière plus saisissante, l'influence de l'esprit militaire.

A l'époque où il l'écrit, Vigny compte vingt-cinq ans à peine. Comme nous l'avons vu, il n'est pas alors

découragé ; il s'estime même parfois heureux de porter l'épaulette. Mais il sait, déjà, le pouvoir sans borne qui est dévolu à ses chefs et la grandeur de la responsabilité qui en accompagne l'exercice.

Or, il lit la Bible, en ce moment, et il va nous entretenir d'un général d'armée, d'un conducteur de peuple : Moïse. Va-t-il nous le représenter comme un de ces hommes providentiels qui, ne se sentant pas à leur place sur terre, sont pris bientôt de lassitude et d'ennui ? Arrivé au faîte de la puissance humaine, il lancera le cri de détresse qui montrera, d'une manière sublime, l'impossibilité pour toute créature d'atteindre ici-bas la réalisation de ses rêves. Telle est l'interprétation qui est ordinairement faite de cette grande figure qu'a évoquée le poète : elle semble rappeler ainsi, en majesté sévère, le *Moyses Surgens* de Michel-Ange.

Est-il téméraire de dire que Vigny n'avait pas cru, sans doute, donner alors à ce personnage ce caractère presque divin qu'on lui reconnaît généralement aujourd'hui ? L'auteur est, en effet, tout jeune à cette époque, à laquelle il exerce un métier ingrat et difficile qui ne le prédispose guère à peindre des figures aussi admirablement calmes et sereines. Il n'est pas, d'ailleurs, complètement maître encore de sa pensée, et il ne fait, en somme, jusqu'ici que s'exercer dans le genre poétique.

Non, Moïse n'est pas l'homme génial qui, bientôt désabusé des vanités périssables de ce monde, veut le quitter, et s'endormir pour jamais du sommeil de la

terre. Il est simplement la personnification de ce chef suprême que compte chaque armée. L'officier s'est épris de cette figure grandiose parce qu'il a compris qu'il pouvait lui prêter les rêves qui le hantaient lui-même. Le lieutenant, qui occupe encore un des grades les plus subalternes, considère avec une sorte d'effroi et de respect recueilli, ceux qui sont à la tête de la hiérarchie. Lui, qui a sous ses ordres cinquante hommes à peine, admire ses supérieurs qui en dirigent des milliers. Dans sa petite sphère déjà, il s'est rendu compte des grands devoirs qu'entraîne l'exercice de l'autorité, des secrètes angoisses qui l'accompagnent. Il connaît maintenant le sentiment nouveau de la responsabilité, qui s'empare du chef tout entier, et tient constamment en éveil sa vigilance, son zèle, son amour-propre. En Moïse, il va donc exprimer la manière dont il conçoit le rôle du conducteur d'hommes, en lui prêtant les pensées qui agitent son propre cœur.

Ecoutez les plaintes que le héros biblique adresse à Dieu quand il est admis dans le nuage en sa présence :

« Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ? »

lui demande-t-il anxieusement.

Il est, en effet, dévoré par les soucis que lui cause sa charge suprême, et il reproche au Seigneur de l'avoir appelé à ce poste brillant où il ne lui est plus possible d'être heureux :

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances ? »

Alors, il nous fait un tableau saisissant de sa puissance sans bornes :

« J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant Seigneur je ne suis pas heureux. »

Que manque-t-il désormais à sa joie, à son bonheur ? C'est que plus, il obtient d'autorité, plus il augmente en grade, moins il compte d'amis. Ailleurs, en effet, Vigny va nous dire :

(1) « L'autorité absolue qu'exerce un homme le contraint à une perpétuelle réserve. Il ne peut dérider son front devant ses inférieurs sans leur laisser prendre une familiarité qui porte atteinte à son pouvoir. Il se retranche l'abandon et la causerie amicale, de peur qu'on ne prenne acte contre lui de quelque aveu de la vie ou de quelque faiblesse qui serait de mauvais exemple. »

Donc, dès que le chef vient d'obtenir un nouveau grade, ses camarades s'éloignent de lui :

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « il nous est étranger »
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,

(1) *Grandeur et servitude militaires.*

Car ils venaient hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir. »

Placé à la tête des troupes, il dit :

« J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire. »

Il ne peut être aimé, désormais, car son pouvoir est trop redoutable, et il peut être appelé, à tout instant, à en faire usage :

« Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche. »

Nous avons ainsi la traduction très fidèle des sentiments que Vigny, prête au chef dans *Grandeur et servitude militaires*.

En constatant, enfin, que le grade suprême lui enlève la camaraderie d'autrefois, qu'il devient de plus en plus seul et qu'à la place de l'amitié, il voit partout devant lui la crainte et le respect, il s'écrie :

« Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux. »

Il est donc las de ces honneurs qu'il a en partage, de cette responsabilité dont il trouve la charge effrayante, et il aspire à cette retraite qui est pour lui le sommeil de la terre :

« O Seigneur ! J'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ».

Sa prière est exaucée ; il ne revient pas du Mont où il était allé prier Dieu. Un successeur, Josué, lui est donné, et il devient, à son tour, le conducteur d'hom-

mes. Lui aussi, accueille sans joie l'élévation nouvelle, car il a alors la vision des grands devoirs qu'il va lui être donné d'accomplir, de la terrible responsabilité qui lui incombe maintenant :

....« Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait tranquille et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant. »

On voit ainsi que le lieutenant nous a dépeint en Moïse un général en chef effrayé du pouvoir sans bornes, de l'autorité immense dont il dispose, et qui, au milieu des honneurs qui lui sont dévolus, aspire ardemment à prendre sa retraite, et à déposer un aussi lourd fardeau.

Pour prouver, d'ailleurs, d'une manière indiscutable la justesse d'interprétation de ce poème, il ne nous reste qu'à invoquer le témoignage de Vigny lui-même (1) :

« J'étais fort enfant, alors, et j'éprouvai peu à peu que ce sentiment allégeait ma conscience ; il me sembla voir dans chaque général en chef une sorte de Moïse, qui devait seul rendre ses terribles comptes à Dieu, après avoir dit aux fils de Lévi : « Passez et repassez au travers du camp ; que cha-« cun tue son père, son fils, son ami et celui qui est le plus « proche ». Et il y eut vingt-trois mille hommes de tués, dit l'*Exode*, chap. XXXII, V, 27 ; car je savais la Bible par cœur, et ce livre et moi étions tellement inséparables que, dans les plus longues marches, il me suivait toujours. On voit quelle fut la première consolation qu'il me donna. Je pensai qu'il faudrait que j'eusse bien du malheur pour qu'un de mes Moïses galonnés d'or m'ordonnât de tuer ma famille et, en

(1) *Grandeur et servitude militaires.*

effet, cela n'arriva pas, comme je l'avais fort sagement conjecturé. Je pensai aussi que, quand même régnerait sur la terre l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre, et quand lui-même serait chargé de régulariser cette liberté et cette égalité universelles, il lui faudrait pour cette œuvre quelques régiments de Lévites à qui il pût dire de ceindre l'épée, et à qui leur soumission attirerait la bénédiction du Seigneur ! »

Sans doute, Vigny se faisait ce portrait du général en chef quand il était tout enfant ; mais, comme il nous a déclaré lui-même qu'il avait toujours gardé le souvenir des impressions alors ressenties, il est certain qu'il s'en est inspiré lorsqu'il a voulu nous peindre Moïse.

II. — *Eloa*

Il n'est pas jusqu'à ce poème de grâce et de fraîcheur, *Eloa*, où nous ne trouvions trace de l'influence de l'esprit militaire.

Lazare vient de mourir, et, guidé par les sœurs du défunt, Jésus arrive devant le corps de son ami.

« Il pleura. Larme sainte à l'amitié donnée. »

Mais, de ces pleurs divins, on vit :

« S'élever une forme et blanche et grandissante
Une voix s'entendit qui disait : « Eloa. »

Accueillie dans la famille angélique, la fille de Dieu apprend que les anges peuvent faillir comme les créatures humaines. C'est ainsi que le plus beau de tous : Satan, a été chassé du ciel et qu'il habite maintenant l'enfer. Une discipline très grande, en effet, est exigée

des satellites de Dieu ; il n'a pas voulu accepter, pour sa part, ce joug divin. Aussi, à cette heure, il est abandonné de tous, car :

« Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ».

Eloa entend cette tragique histoire, mais :

« L'effroi n'altéra point son paisible visage. »

Au lieu de maudire, à son tour, celui qui est pour chacun un sujet d'horreur, elle veut le connaître et le consoler.

« Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un ange malheureux qui de loin l'implorait. »

Elle s'enfuit bientôt du firmament et va rejoindre l'archange déchu dans les sombres lieux où il expie sa faute.

Dans sa course, elle se trouble :

« ..... en voyant sa puissance
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence. »

En effet,

« Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler. »

Eloa se trouve, enfin, devant Lucifer qui lui expose ainsi l'origine de ses tourments :

« C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
Chaste beauté ! Viens-tu me combattre ou m'absoudre. »

Sans regretter sa faute, il s'enorgueillit encore du

pouvoir qu'il possède, et qui ne le cède pas à celui de Dieu.

« Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil,
Moi, j'ai l'ombre muette. »

Séduite par Lucifer :

« Eloa, sans parler, disait : « Je suis à toi »,
Et l'ange ténébreux dit tout bas : « Sois à moi ».

Et elle ajoute :

« Je t'aime et je descends, mais que diront les cieux ? »

Elle tombe alors dans les bras de l'archange rebelle, et elle est perdue pour jamais. Mais elle fait, sans regret, le sacrifice de son bonheur, si elle est certaine d'avoir apporté, du moins, un peu de consolation au réprouvé :

« Seras-tu plus heureux ? du moins, es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. »

Voilà, en résumé, le sujet de ce poème que Théophile Gauthier regardait comme le plus parfait de la littérature française.

Il a été publié, en 1823, l'année même ou Vigny obtient, à l'ancienneté, le grade de capitaine. Déjà, à cette époque, il commence à trouver fastidieuse la vie militaire, et à prendre en dégoût un métier qui lui ménage de nombreuses tribulations. Toutes ses sympathies vont à ceux qui luttent contre l'autorité : *Eloa* va nous dévoiler cet état d'âme.

Avec *Moïse*, il nous a représenté, nous l'avons vu, un général en chef effrayé de la responsabilité qu'il encourt, des conséquences terribles que peut avoir chacun de ses actes. Nous sommes maintenant au ciel où nous voyons l'archange, le premier de tous après Dieu, subir précisément les effets de cette responsabilité. Quoique presque égal à son Maître, il n'en est pas moins sujet, cependant, comme un simple mortel à toutes les disgrâces, et il est passible de sévères châtiments.

Dans une heure d'égarement, il a voulu se révolter, il a fait acte d'indiscipline, comme il le reconnaît dans ce vers qui donne le véritable sens du poème :

« Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu. »

et il a été chassé pour jamais du ciel.

Vigny se montre lui-même dans cette figure d'Eloa, faite de compassion et de pitié. De même qu'un grade nouveau élève celui qui l'obtient au-dessus de ses camarades qui, désormais, s'éloignent de lui, ainsi une faute quelconque le rend suspect aux yeux de tous.

Fréquenter le chef qui vient de se mettre au ban des règlements, continuer d'avoir des rapports avec lui, attirerait à tout militaire des mécomptes terribles : il paraîtrait, en effet, vouloir s'associer à sa rébellion, approuver tacitement ses actes, être disposé à donner une absolution devenue impossible. En somme, *Eloa* est la contre-partie de *Moïse*. Pour mieux préciser notre pensée, rabaissons le ciel aux choses de la

terre, et disons que Lucifer est passé devant un conseil de guerre qui l'a destitué de son grade et chassé de l'armée. Sous les traits d'*Eloa*, le lieutenant, qui a des révoltes contre cette obéissance passive qu'on lui demande et qui voit se tramer à la même époque des complots sans nombre, compatit à la peine qui frappe l'archange rebelle. Tandis que tout le monde l'abandonne, il vient à lui, et est prêt à partager son sort. Et quand il lui fait demander par la bouche de la fille du Christ s'il sera désormais plus heureux puisqu'il l'a entraînée dans sa faute, il lui donne cette réponse :

« Plus triste que jamais » — « Qui donc es-tu? reprend Eloa : — Satan. »

Ce nom de « Satan » veut donc dire ici qu'il est l'éternel réprouvé que nul ne peut absoudre. D'autres pourront venir à lui, suivre son exemple, sans qu'aucune amélioration se fasse sentir dans son sort : il n'y aura qu'un plus grand nombre de révoltés. Lutter ouvertement contre l'autorité, vouloir se mesurer avec elle estl e plus grand crime qu'un inférieur, quel qu'il soit, puisse commettre ; rien ne pourra lui faire obtenir son pardon. Eternellement, il sera le maudit, le condamné, à qui le séjour du ciel, le maintien dans les rangs, est interdit pour toujours. Est-ce donc bien à tort que nous voyons ici, l'expression d'une pitié infinie à l'égard de l'indiscipline et de la révolte? Dans le *Journal d'un poète* Vigny nous dira plus tard,

en effet, ces mots qui semblent être la paraphrase d'*Eloa* :

« La terre est révoltée des injustices de la création ; elle dissimule par frayeur de l'éternité, mais elle s'indigne, en secret, contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oilée, le monde l'adopte et l'aime : tel est *Satan*, tels sont Oreste et don Juan.

« Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes ».

En conséquence, changeons certains termes et nous aurons ainsi la pensée exacte du poète :

« Le soldat est révolté souvent des injustices dont il est le témoin ; il dissimule par frayeur du conseil de guerre, mais toutes ses sympathies vont parfois, en secret, à celui qui a lutté contre le ciel, contre l'autorité. »

III. — *Le Cor*

L'officier va nous dire, maintenant, dans ce poème la manière dont il avait compris le métier militaire, et les grandes actions qu'il espérait y accomplir. L'élève dont les classes avaient été interrompues par la lecture des bulletins de la Grande Armée est aujourd'hui capitaine et en garnison dans les Basses-Pyrénées. Il ne lui a même pas été donné de faire l'expédition d'Espagne ; il n'a jamais trouvé l'occasion de faire preuve de sa valeur. Mais le nom magique de Roncevaux se fait entendre à ses oreilles : il voit

aussitôt en rêve la séduisante figure du paladin Roland.

« Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ? »

Tous les preux sont morts, sauf Roland et Olivier. Les Maures leur demandent de se rendre en leur faisant ressortir l'inutilité de poursuivre la lutte. Les deux héros refusent, et accomplissent des prodiges de courage. L'ennemi cherche alors à les écraser

« Et du plus haut des monts un grand rocher roula. »

Mais ils sont de taille à se défendre, et Roland

« .... le roulant d'une main
Sur le roc affermi comme un géant s'élance.
Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance. »

Des milliers d'hommes sont donc saisis d'épouvante à la vue de ce seul paladin.

Nous avons ici une sorte d'évocation de la chanson de Roland. L'empereur à la Barbe Fleurie descend de la montagne avec ses troupes quand retentit dans le lointain le son du Cor, « Malheur », s'écrie t-il.

« ... car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant ».

Bientôt le Maure est battu ; mais, anxieux, Charlemagne demande à l'archevêque qui l'accompagne :

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire :
Son âme, en s'exhalant, nous appela deux fois.
Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois. »

Roncevaux fut, en somme, une grande défaite que les troubadours chantèrent pour en diminuer l'amertume. On voit le parti que le poète en tire pour sa part, et il nous semble écouter une de ces chansons de gestes qui étaient autrefois narrées dans les vieux châteaux féodaux. Qu'eût-il dit si la destinée avait reculé sa venue sur terre, s'il avait été témoin de nos désastres de 1870 ? Ce poème nous montre qu'il aurait su sortir de son impassibilité ordinaire pour trouver les mots vibrants d'espoir et de patriotisme qui auraient consolé son pays, éprouvé si durement ; il est le gage qu'il aurait su glorifier la défaite et dire que l'avenir apporterait la revanche obligée. Peut-être alors eût-il mis sur la scène la trahison de Ganelon et l'héroïsme de Roland, et aurait-il fait entendre, dans une langue sévèrement littéraire, que Dieu sait susciter les hommes providentiels à la noble et douce France chaque fois que les événements rendent leur venue nécessaire.

IV. — *La colère de Samson*

Nous sommes à l'époque où Vigny a quitté l'armée depuis longtemps déjà, et où il a subi une des plus

grandes épreuves qui aient péchiré son cœur : Mme Dorval vient de lui être infidèle, et il est contraint de rompre avec elle pour jamais. La douleur est d'abord trop vive pour qu'il puisse exhaler ses plaintes ; mais, quand elle est un peu apaisée, il est pris du besoin de faire entendre ses malédictions. Quel est le héros, ancien ou moderne, par la bouche duquel il va narrer ses propres malheurs ? Lui, le raffiné par excellence, va chercher, sans doute, dans la nuit des temps le nom d'un écrivain ou d'un artiste célèbre qui ait souffert de la même peine. A cet instant tragique, au contraire, il se souvient qu'il a été soldat, et il choisit celui des personnages de la Bible qui personnifie le mieux la force physique et brutale : Samson.

Donc, tandis que Dalila est endormie, Samson murmure :

« Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme. »

L'amant mystique qu'a été surtout Vigny, celui qui a voulu voir dans la femme l'incarnation d'une idée, est obligé ici de faire dire à son héros :

« L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour.
. . . .
Quand ses yeux sont en pleurs il lui faut un baiser.
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche,
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche;

Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là ;
Et, plus ou moins, la femme est toujours Dalila. »

Comment la femme comprend-t-elle l'amour ?

« .... C'est le plaisir qu'elle aime ;
L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner. »

Est-ce bien l'amant qu'avait été Vigny?

Maintenant, Samson attend la mort ; il montre, à cette heure, une résignation tout à fait militaire :

« Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort. Ce qui sera, sera ».

Or, il succombe bientôt au sommeil. Alors, Dalila lui coupe ses cheveux divins d'où lui venait sa force : il tombe ainsi au pouvoir de ses ennemis qui lui crèvent les yeux et lui arrachent les mains. Traîné dans le temple où se trouve Dalila,

« .... pâle prostituée
Couronnée, adorée et reine du repas,

il secoue les colonnes et écrase :

« D'un seul coup sous les débris mortels
Les trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels ».

Le poète demande amèrement que toutes les infidélités des femmes soient réprimées de la sorte :

« Terre et ciel ! punissez par de telles justices
La trahison ourdie en des amours factices,
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs ! »

On voit donc que Vigny a voulu exprimer son infortune par la bouche de Samson, mais qu'il a été obligé de lui prêter des sentiments dont son cœur n'a jamais été animé.

Il nous dit, en effet, dans le *Journal d'un Poète* :

« L'amour physique, et seulement physique, pardonne toute infidélité. L'amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs et, tout en gémissant, s'en repaît. »

« Mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner ».

Or, Samson est le type de la force physique ; il dit du plaisir de l'amour :

« L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner ».

et il est, par conséquent, disposé à accorder son pardon :

« Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux. »

Vigny, au contraire, qui a surtout aimé l'âme, l'idée, ne pardonne pas : son chagrin est éternel. Donc, c'est simplement parce qu'il a été soldat pendant treize ans et parce qu'il a subi l'influence de cet esprit spécial, fait de rudesse et de virilité, qu'il est allé choisir Samson, qui ne pouvait être, en aucune manière, le héros bien désigné pour le personnifier.

V. — *La Maison du Berger*

Le poète devient aujourd'hui berger d'hommes ; il s'adresse à Eva, son amante mystérieuse. Il lui dit :

. . . .

« Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer.

. . . .

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libre comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main. »

Arrivés tous deux dans la Maison du Berger, ils veulent interroger la nature et connaître enfin nos mystérieuses destinées. Or, elle n'a que des mots de déception à leur dire :

« . . . . Je suis l'impassible théâtre,

. . . .

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations ».

Le poète nous engage alors à ne plus l'aimer, puisqu'elle vit en dehors de nous, et qu'elle se désintéresse de nos cris et de nos plaintes :

« Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse,
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi ».

Toutes ses sympathies vont uniquement, désormais, à ses frères d'infortune, aux créatures malheureuses ; il espère, du moins, que leur sort deviendra meilleur. Un jour viendra où les guerres feront place à la paix éternelle, où l'amour remplacera la haine. Car, comme il le dit dans *Grandeur et servitude militaires* :

« La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées ».

Il traduit, ici, ce sentiment, qui continue à le hanter, dans ces vers :

« Le jour n'est pas levé. Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore,
Et dessine la terre au bord de l'horizon ».

On voit ainsi que jusque dans la *Maison du Berger*, qui est, cependant, un des poèmes où se fait le plus

sentir le souffle de l'Esprit pur, on peut encore trouver trace de l'influence de l'esprit militaire.

VI. — *La Mort du Loup*

Avec la *Mort du Loup*, nous allons analyser une des poésies de Vigny où se dévoile le plus clairement l'application de ces principes qui lui ont été enseignés durant sa vie d'officier.

Des chasseurs, au nombre desquels se trouve le poète, viennent de découvrir la trace de loups voyageurs :

« Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois, tout à coup, deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères.

. . . .

Le père était debout et, plus loin, contre un arbre
Sa louve reposait. .. ».

Surpris par les chasseurs, le loup vend, du moins, chèrement sa vie. Il étrangle un chien, et jette, après, un regard sur les hommes qui viennent de lui enfoncer leurs couteaux dans le flanc.

« Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encor, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri ».

Vigny se met alors à réfléchir, lui qui, pourtant, nous dit dans le *Journal d'un Poète* :

« Mon père, couvert de blessures, était courbé en marchant. L'horrible douleur de l'agonie le redressa violemment : il mourut droit, sans se plaindre, héroïquement ».

Et il convient :

« Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux ! »

Il ajoute ce vers qui est le résumé de tous les règlements militaires, et qui pourrait être cité comme la devise d'un soldat :

« Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse ».

Dans le dernier regard que lui lance le loup expirant, il lit enfin ces conseils :

« Gémir, pleurer, prier est également lâche,
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche,
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler ».

Sans doute, la mort héroïque de son père a pu lui suggérer d'une manière générale la donnée de son poème. Mais il a vu dans le métier militaire d'autres exemples de souffrance vaillamment supportée ; il y a puisé surtout cet esprit de résignation sublime qu'il exalte dans cet admirable poème, son chef-d'œuvre peut-être.

Il nous a été donné déjà d'analyser l'esprit militaire ; nous avons vu les motifs pour lesquels il était

fait d'une abnégation absolue. Ce n'est pas de gaieté de cœur que les règlements cherchent à annihiler tout désir d'indépendance, à réprimer tout sentiment de révolte. La discipline ne peut s'exercer, nous l'avons remarqué, que tout autant qu'un supérieur obtient une obéissance entière et une soumission de tous les instants, que les ordres sont exécutés littéralement, sans hésitation ni murmure. Ces grands devoirs sont donc uniquement imposés pour que le résultat nécessaire soit obtenu, car l'armée est un corps difforme qui se compose d'une seule tête et d'une infinité de bras.

Lorsqu'il est l'objet d'une injuste accusation ou qu'une punition trop sévère lui a été infligée, le subordonné doit accepter d'abord sans se plaindre, sans témoigner de mauvaise humeur, le coup qui le frappe. Le règlement est, ici encore, formel, car il prescrit que la réclamation n'est permise à l'inférieur que lorsqu'il a obéi. S'il persiste à vouloir porter sa cause devant les divers chefs, il peut très bien encourir une punition nouvelle dans la supposition où la plainte ne serait pas suffisamment fondée. En tout cas, il indisposera ses supérieurs, et, s'il obtient gain de cause, sa victoire sera toujours pour lui une défaite. Le subordonné comprend donc, très vite, qu'il doit prendre pour devise ces mots qui lui sont dits bien souvent, même quand on lui demande une réponse : « Taisez-vous ». Il a l'esprit militaire quand il accepte toutes les épreuves sans élever la voix, lorsqu'il convient avec le loup que seul le silence est grand et qu'il meurt sans par-

ler, autrement dit, pour employer les expressions mêmes du règlement, quand il exécute les ordres sans hésitation ni murmure.

Nous arrivons ici, à l'exposé de cette théorie du silence à laquelle les critiques les plus illustres et les plus éminents n'ont peut-être pas donné sa source véritable.

Très mortifié d'être passé capitaine à l'ancienneté, d'avoir toujours été méconnu, de ne pas avoir eu l'occasion de faire campagne, Vigny quitte l'armée. Il connaît à fond les règlements qu'il lui a été donné si souvent d'apprendre, et les treize années qu'il a passées au service l'ont imprégné pour jamais de l'esprit militaire. Or, tant qu'il porte l'épaulette, il affecte de vivre dans un état de somnambulisme ; dès qu'il a recouvré son indépendance, en donnant sa démission, il exhale ses regrets d'avoir perdu ainsi le plus beau temps de sa jeunesse. Il lance alors par la bouche de ses personnages de poèmes et de romans son cri d'indiscipline : nous verrons les liens de parenté de *Satan*, de *Cinq-Mars*, de *Stello*, de *Chatterton* et du *Capitaine Renaud*. Il adresse, en un mot, à cette époque, une réclamation. Mais des douleurs très grandes viennent le frapper ; il a déjà pu voir, dans une autre carrière et sous une autre forme, les mêmes tribulations. Là encore, en effet, il ne compte plus d'amis ; il suscite partout les jalousies et les haines. Une révolution s'opère en lui dont ce passage de *Grandeur et Servitude militaires* nous dépeint toutes les phases :

« Je cherchais ainsi à capituler avec les monstrueuses résignations de l'obéissance passive, en considérant à quelle source elle remontait, et comme tout ordre social semblait appuyé sur l'obéissance ; mais il me fallut bien des raisonnements et des paradoxes pour parvenir à lui faire prendre quelque place dans mon âme. J'aimai fort à l'infliger et peu à la subir ; je la trouvais admirablement sage sous mes pieds, mais absurde sur ma tête. J'ai vu depuis bien des hommes raisonner ainsi, qui n'avaient pas l'excuse que j'avais alors : « j'étais un Lévite de seize ans ».

Vigny, ne nous dit là qu'une partie de la vérité ; il a conservé les mêmes sentiments jusqu'en 1837, époque de la mort de sa mère. Alors, en effet, comme nous l'avons, d'ailleurs, observé, il veut trouver un adoucissement à sa peine dans les prières qu'il adresse à Dieu ; mais, peu à peu, il a honte de pousser un cri de désespoir : il se soumet sans murmurer, il conseille à tous un froid silence. On dit que les fables de La Fontaine ne peuvent véritablement être bien comprises et bien appréciées qu'en plein âge mûr ou aux approches de la vieillesse : il en a été de même pour les règlements militaires chez Vigny. Son destin a été toujours, du reste, étrange et il ne s'est jamais trouvé, au cours de sa carrière, dans l'état d'esprit qui convenait. Pendant qu'il est militaire, il s'adonne avec ardeur à la poésie ; il accomplit d'une manière distraite sa tâche quotidienne. Arrivé à l'âge mûr, il se souvient enfin des principes appris autrefois, et ils le guident maintenant dans sa tenue, son attitude générale et dans ses sentiments nouveaux : il devient en résumé, discipliné.

Il y a trois beaux silences, remarque Sainte-Beuve, chez les grands auteurs de l'antiquité : celui d'Ajax dans l'*Odyssée*, lorsque furieux à jamais d'être frustré des armes d'Achille, il rencontre Ulysse aux enfers et ne répond à ses avances que par le dédain ; celui d'Eurydice dans l'*Antigone* de Sophocle, lorsque, apprenant la mort de son fils, elle sort sans dire un mot pour se tuer ; celui enfin de Didon aux Champs-Elysées de Virgile, lorsqu'elle ne répond aux tendresses tardives d'Enée que par un muet regard de mépris. « M de Vigny, ajoute le célèbre critique, a trouvé un quatrième et non moins superbe silence ».

Nous estimons, pour notre modeste part, que le silence prôné par Vigny est le silence militaire, et qu'il n'a pas trouvé ce « quatrième et non moins superbe silence », dont Sainte-Beuve lui fait honneur.

C'est, en effet, le soldat qui se réveille en lui qui lui suggère ces sentiments de résignation hautaine, d'abnégation suprême, qu'il exalte, comme nous allons le voir, dans les principaux poèmes de ses Destinées.

Pour établir, du reste, d'une manière indiscutable, le bien-fondé de notre assertion, il ne nous reste qu'à invoquer une nouvelle fois le témoignage de Vigny lui-même, et à puiser, dans un passage de *Grandeur et servitude militaires,* l'explication demandée.

« La grandeur guerrière ou la beauté de la vie des armes me semble être de deux sortes : il y a celle du commande-

ment et celle de l'obéissance. L'une, tout extérieure, active, brillante, fière, égoïste, capricieuse, sera de jour en jour plus rare et moins désirée, à mesure que la civilisation deviendra plus pacifique ; l'autre, tout intérieure, passive, obscure, modeste, dévouée, persévérante, sera chaque jour plus honorée ; car, aujourd'hui que dépérit l'esprit des conquêtes, *tout ce qu'un caractère élevé peut apporter de grand dans le métier des armes me paraît être moins encore dans la gloire de combattre que dans* L'HONNEUR DE SOUFFRIR EN SILENCE, *et d'accomplir avec constance des devoirs souvent odieux* ».

Nous nous croyons donc autorisé à voir dans les conseils qu'il nous donne, dans *La Mort du Loup*, l'interprétation fidèle des règlements militaires, leur synthèse et presque leur traduction littérale.

VII. — *Le Mont des Oliviers*

Ce poème va nous exposer le même état d'âme et finir par de semblables conseils. Jésus se promène pendant que ses disciples dorment. Il appelle son père dans la nuit :

« Mais le ciel reste sourd et Dieu ne répond pas. »

Hanté par le souci de la responsabilité, comme Moïse, il a peur et se demande s'il a bien accompli sa mission. Que la Terre entende enfin la parole divine qui la fixera sur ses origines et sur ses destinées ! Si je suis venu, dit-il :

« ... sur ce monde incomplet,
Dont le gémissement sans repos m'appelait,
C'était pour y laisser deux anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La certitude heureuse et l'Espoir confiant,
Qui, dans le paradis, marchent en souriant. »

Avec anxiété, les hommes attendent les explications qui feront disparaître pour toujours le doute et le mal, ajoute-t-il :

« Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira. »

Dieu continue toujours à rester sourd.

« La Terre, sans clartés, sans astres et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait... »

La prière de Jésus n'est donc pas exaucée : cependant, un bruit se fait, tout à coup, entendre, et c'est sans doute le mot d'espoir qui va être prononcé :

« ... Dans les bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas. »

Vigny nous donne alors cette conclusion :

« S'il est vrai qu'au jardin sacré des Ecritures,
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le Juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité. »

En résumé, nous voyons dans ce poème que l'homme est livré sur terre aux caprices de la Destinée :

« Une destinée implacable se rit de nous »

lisons-nous dans le *Journal d'un Poète*.

Voué à toutes les injustices, il ne sait pas si le bien sera récompensé, si le mal sera puni. Nulle voix ne se fait entendre à ses oreilles qui lui apporte la parole d'espérance si longuement attendue. Dans *La Mort du Loup*, Vigny nous a dit que les règlements militaires sont si inflexibles qu'il ne nous est pas permis de jamais obtenir satisfaction. En toutes circonstances, il ne nous reste qu'à nous soumettre, à « mourir sans parler ». Mais, du moins, si les hommes sont faillibles, s'il ne nous est pas réservé de recevoir notre récompense ou d'obtenir une réparation, nous pouvons faire appel à la Divinité, espérer recevoir, dans un autre monde, la compensation qui nous est due. Elle est, hélas ! aussi inexorable et, tout d'abord, Vigny lance l'anathème contre elle en faisant allusion au jugement dernier :

« Ce sera ce jour-là que Dieu viendra se justifier devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera ; il dira clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence. En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le Juge, et l'Eternel, le Créateur, sera jugé par les générations rendues à la vie.

« Sera-t-il temps après vingt mille ans peut-être de maux dans la vie et après la vie ? »

Mais l'esprit militaire s'empare de nouveau du

poète ; il se refuse à proférer un cri de révolte et d'indiscipline contre la Divinité. Il a dit déjà dans la *Mort du Loup* :

« Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse ».

Il nous répète ce conseil qu'il nous donnait pour les douleurs humaines en l'appliquant aujourd'hui aux choses divines : il nous engage donc à ne répondre que

« ..... par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité ».

C'est toujours, on le voit, la même théorie qui découle encore des principes appris autrefois.

VIII. — *Les Destinées*

Le sujet de ce poème est à peu près le même que le précédent ; l'humanité y fait toujours entendre ses angoisses sur ses mystérieuses fins.

Or, la créature souffre, depuis un temps bien long, de ne pouvoir connaître ses destinées :

« Chaque front se courbait et traçait sa pensée.
. . . .
Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
Tous errant sans étoile en un désert sans fond. »

Mais, un soir, un grand cri se fait entendre sur la Terre et l'enthousiasme éclate alors de toute part :

« Le Seigneur est venu...
Toutes les nations à la fois s'écrièrent :
« O Seigneur ! Est-il vrai ? Le Destin est-il mort ! »

Tandis que les humains poussent un immense soupir de soulagement, les filles du Destin remontent vers Dieu et lui demandent si leur règne est achevé :

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
Vous effacez le nom de la Fatalité,
Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
Tout ce qui fut créé ? Ce poids sur la pensée
Dont le nom est en bas : Responsabilité ? »

Mais une voix leur commande de reprendre leur tâche :

« Retournez, en mon nom, reines, je suis la Grâce. »

et, dorénavant, cette divinité nouvelle va prendre soin de vivifier la créature :

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
Faire ce que je veux pour venir où je sais. »

Les Destinées retournent ainsi sur la terre, et reprennent possession de leur empire. Depuis lors, nous luttons toujours pour connaître le mystère de notre sort, mais, au moment d'arriver à la lumière, nous retombons dans la plus profonde obscurité. Le poète conclut donc :

« Notre mot éternel est-il : c'était écrit ?
Sur le livre de Dieu, dit l'Orient esclave ;
Et l'Occident répond : sur le livre du Christ. »

Il y a un mot qui nous donne la clé de ce poème : Responsabilité.

Le militaire exerce son métier sans qu'il puisse espérer se faire rendre justice. C'est le destin qui fait ici les heureux et les malheureux ; il n'est pas possible de faire aucune démarche pour corriger sa partialité.

« Le moule de la vie était creusé par nous »

s'écrient les Destinées, autrement dit, les règlements tracent à chacun sa ligne de conduite. Vigny va nous dire, ailleurs :

(1) « L'arme où l'on sert est le moule où l'on jette son caractère, où il se change et se refond pour prendre une forme générale imprimée pour toujours. »

Le soldat est donc astreint à l'obéissance passive.

« Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave »

disent encore les filles du Destin quand elles croient que leur tâche va être terminée. Mais le Seigneur ne descend pas sur terre : la Grâce, seule, vient porter secours aux créatures. Puisque l'homme ne peut pas jeter son cri de révolte, qui va lui venir en aide et lui permettre de supporter :

« .... ce poids sur la pensée
Dont le nom est en bas : Responsabilité ? »

(1) *Grandeur et servitude militaires.*

C'est la Grâce, c'est l'esprit militaire qui vient vivifier son cœur, lui donner le courage de supporter toutes les injustices et toutes les misères :

Désormais, le soldat va pouvoir s'attaquer aux destinées

« En luttant contre vous dans un combat mauvais »

et les vaincre. Mais il s'aperçoit bientôt que son esclavage est toujours aussi grand, et il s'écrie :

« Vous avez élargi le collier qui nous lie
Mais qui donc tient la chaîne. Ah ! Dieu juste, est-ce vous ? »

Oui, en lui envoyant cette Grâce, cet esprit militaire, il lui a donné l'illusion de croire qu'il obéissait à une mission divine, il a ennobli sa tâche. Mais, c'est là seulement où s'arrête ce secours tant promis, et le dernier mot reste : c'était écrit, c'est le règlement, de l'application duquel il doit trouver sa seule force et son unique réconfort.

IX. — *La sauvage*

Le poète met en scène « une pauvre Indienne « au visage fiévreux » qui erre à l'aventure avec ses deux fils, car

« Ces Anglais qu'autrefois sa vertu méprisait
Sont maîtres sur sa terre, et l'Osage indocile
Va chercher leur foyer pour demander asile. »

Pour sauver les siens, elle consent à venir frapper à

la porte du blanc détesté, à lui demander secours. Elle se trouve, d'abord, en présence des enfants de son futur maître.

« L'Indienne aux grands yeux leur sourit sans répondre,
Regarde tristement cette maison de Londre
Que le vent malfaiteur apporta dans ses bois,
Au lieu d'y balancer le hamac d'autrefois.
Mais elle entre à grands pas, de cet air calme et grave
Près duquel tout regard est un regard d'esclave. »

Admise devant le père de famille, elle expose sa requête en ces termes :

« Salut, Maître. Moi, femme et seule en ta présence,
Je te viens demander asile en ta maison ;
Nourris mes deux enfants; tiens-moi dans ta prison,
Esclave de tes fils et de tes filles blanches,
Car ma tribu n'est plus, et ses dernières branches
Sont mortes. Les Hurons, cette nuit, ont scalpé
Mes frères ; mon mari ne s'est point échappé ;
Nos hameaux sont brûlés comme aussi la prairie.
J'ai sauvé mes deux fils à travers la tuerie ;
Je n'ai plus de hamac, je n'ai plus de maïs,
Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de pays. »

Nous avons donc, sous nos yeux, une femme qui a souffert toutes les douleurs qu'il soit possible d'endurer. Est-ce à grands cris, avec la faiblesse qui est le propre de son sexe, qu'elle fait le récit de ses horribles maux ? Non.

« Elle dit sans pleurer et sur le seuil se pose,
Sans que sa ferme voix ajoute aucune chose. »

C'est ainsi toujours la même pensée que nous avons analysée dans la *Mort du Loup*, et les expressions employées pour la rendre sont à peu près les mêmes :

« Gémir, pleurer, prier est également lâche,
. . . .
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

L'humble sauvage a, chez Vigny, la force de caractère, cette abnégation et cette résignation sublimes qui lui ont été inspirées à lui-même par l'esprit militaire.

X. — *La Bouteille à la mer*

Ce poème est un des plus intéressants de l'œuvre de Vigny ; dès le début, il nous présente un personnage animé de la même grandeur d'âme et d'une aussi sereine abnégation.

« Quand un grave marin sent que le vent l'emporte
Et que ses mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et, partant, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond. »

Mais, avant de disparaître sous les flots,

« Il ouvre une bouteille et la choisit très forte »

et il y met le journal savant du bord, le calcul solitaire, qui pourra ainsi être recueilli sur un autre

rivage en étant pour l'humanité d'un précieux secours,

« Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus. »

Des pêcheurs ont retrouvé plus tard « le flacon précieux », et

« Une gloire de plus luit dans la maison.
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.
Lis ce mot sur les murs : « Commémoration. »

Le poète salue alors la découverte, en invitant les penseurs à montrer le même héroïsme que ce marin :

« Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée ?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.
. . . .
Dites en souriant comme ce capitaine :
Qu'il aborde, si c'est la volonté des dieux ! »

Une nouvelle fois, il donne, en conséquence, le conseil de faire preuve d'abnégation et de résignation ; il fait appel aux préceptes militaires. Le penseur doit jeter son idée à la multitude, mourir ensuite si le destin l'exige : il a servi, du moins, la cause de ses semblables et il a accompli sa mission. N'est-ce pas ici

l'histoire même de Vigny qui nous est faite ? N'est-ce pas celui qui a été abreuvé de tant d'amertume qui se met en scène ? Il a souffert, en effet, de morsure, d'injustice insensée, et de ce grade de capitaine qu'il a eu jadis et des principes qu'il y a appris et retenus, il se trace cette ligne de conduite dans ce rôle philosophique et social qu'il prend à tâche de remplir maintenant.

XI. — *Wanda*

Une grande dame russe a voulu partager le sort de son mari, devenu forçat, « et manger avec lui le pain noir »,

« Le pain qu'à son mari donne la Sibérie. »

Comme la femme sauvage, elle montre, à son tour, un courage indomptable dans les diverses épreuves qu'elle subit :

« Je le suivrai partout, jusques au fond des mines »

dit-elle, et sa résignation porte toujours ce même caractère de grandeur que nous venons de voir dans l'analyse des poèmes précédents.

Mais

« Quatre enfants ont grandi dans l'ombre des caveaux ».

Elle sait montrer une abnégation égale dans l'accomplissement de sa tâche maternelle :

La mère eût bien voulu qu'on leur apprît à lire,
Puisqu'ils portaient le nom des princes de l'Empire,
Et n'ont rien fait encor qui blesse l'empereur.

« Un jour de fête, on a demandé cette grâce
Au czar, toujours affable et clément souverain,
Lorsqu'au front des soldats seul il passe et repasse.
Après dix ans d'attente, il répondit enfin :
Un esclave a besoin d'un marteau, non d'un livre :
La lecture est fatale à ceux-là qui, pour vivre,
Doivent avoir bon bras pour gagner un bon pain.

Ce mot fut un couteau pour le cœur de la mère ;
Avant qu'il ne fût dit, quand s'asseyait ma sœur,
Ses larmes sillonnaient la neige sur la terre,
Tombant devant ses pieds, non sans quelque douceur.
Mais, aujourd'hui, sans pleurs elle passe l'année
A regarder ses fils d'une vue étonnée ;
Ses yeux secs sont glacés d'épouvante et d'horreur ! »

« Vous ne maudissez pas, ô vous, femmes romaines !
Vous traînez votre joug silencieusement.
Eponines du Nord, vous dormez dans vos tombes,
Vous soutenez l'esclave au fond des catacombes
D'où vous ne sortirez qu'au dernier jugement. »

Ici encore, la pensée est toujours la même ; comme dans *La mort du Loup*, dans *La Sauvage*, le poète nous cite l'exemple d'une grande dame russe qui supporte, sans pleurer, les plus vives douleurs.

XII. — *La flûte*

Le poème philosophique de ce titre est celui où Vigny se dévoile complètement à nous : il est donc nécessaire de l'analyser en tous points.

Le poète met en scène un pauvre qui joue de la flûte pour solliciter une obole des passants. N'oubliez pas que lui-même jouait avec art de cet instrument.

« J'approchai une main du vieux chapeau d'artiste,
Sans attendre un regard de son œil doux et triste
En ce temps de révolte et d'orgueil si rempli ;
Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli. »

Le mendiant fait alors le récit de sa vie, qui est celle de l'auteur lui-même :

« D'abord, à son départ, orgueil démesuré,
Gigantesque écriteau sur un front assuré,
Promené dans Paris d'une façon hautaine ;
Bonaparte et Byron, poète et capitaine. »

Il nous a été donné de voir en retraçant l'existence de Vigny les grandes actions qu'il espérait accomplir en entreprenant le métier militaire. En outre, du jour où il a porté l'épaulette, il a tenu à s'essayer dans le genre poétique. Celui qui a été à la fois poète et capitaine et celui qui a dit :

« Ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration, c'est le dévouement, après le poète, c'est le soldat »,

a certainement rêvé d'être un jour Bonaparte et Byron. Il n'a pas assemblé, en effet, ces deux noms à la légère, lui qui a dit depuis longtemps dans *Grandeur et servitude militaires* :

« Il me semble que la moue de Bonaparte et celle de Byron ont fait grimacer bien des figures innocentes. »

« Législateur aussi, chef de religion
(De tous les écoliers, c'est la contagion),

Père d'un panthéisme orné de plusieurs choses,
De quelques âges d'or et des métempsycoses
De Bouddha, qu'en son cœur il croyait inventer. »

Vigny a voulu, nous le savons, être législateur, et il a même rédigé un texte de loi tendant à allouer un certain traitement aux poètes; il a également écrit une lettre aux députés sur la propriété littéraire. Il s'est montré encore chef de religion, puisqu'il a voulu substituer, comme nous l'étudierons plus loin dans *Grandeur et servitude militaires*, le culte de l'Honneur à celui de tous les autres dieux. Dans le *Journal d'un Poète*, enfin, il nous donne ce conseil :

« Le silence de Dieu. Faites comme Bouddha, silence sur celui qui ne parle pas. »

Nous y trouvons aussi ce passage qui nous montre que le bouddhisme n'avait plus de secrets pour lui :

« Bouddha, lui seul, n'a point parlé des récompenses célestes. La charité est l'âme de sa religion, la plus profonde abnégation de soi-même, et il ne prononce pas même le nom incertain de Dieu. Il console l'Orient en détruisant l'idée d'une éternelle métempsycose et des incarnations successives de Brahma, et il dit : soyez charitables, donnez tout et vous aurez enfin le repos dans le Nirvana.

« Est-ce l'union à Dieu ou le néant? Là est la question. »

« . . . Fatigué des apôtres,
Il dépouilla leur froc. Lui-même le premier
Souriait tristement de cet air cavalier
Dont sa marche, au début, avait été fardée
Et, pour d'obscurs combats, si pesamment bardée ».

Le poète nous entretient, ici de sa démission d'officier, de sa vie militaire, de cet air martial qu'il y avait pris ; il finit par une allusion à la peu glorieuse expédition d'Espagne. Il a déjà dit, d'ailleurs, dans *Grandeur et servitude militaires* au sujet de son enthousiasme d'autrefois :

« Bien souvent j'ai souri de pitié sur moi-même en voyant avec quelle force une idée s'empare de nous, comme elle nous fait sa dupe et combien il faut de temps pour l'user. »

« Sur la poupe d'un drame il inscrivit son nom,
Et vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles. »

Il nous rappelle le succès de *Chatterton* et la célébrité qu'il eut, dès lors, en partage.

« L'océan du travail si chargé de tempêtes
Où chaque vague emporte et brise mille têtes.
Là, flottant quelques jours sans force et sans fanal,
Son esprit surnagea dans les plis d'un journal. »

C'est un souvenir des déboires qui suivirent sa démission et son entrée dans la carrière des lettres, ses brouilles avec Hugo et Sainte-Beuve.

Lassé de tout, il cesse, désormais, de produire, et il se borne à faire publier dans la *Revue des Deux-Mondes* quelques-uns des poèmes parus plus tard sous le titre des *Destinées*.

« Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé.

. . . .

L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.

. . . .

Et je demeure aveugle et je me sens maudit ».

Le passant qui a fait tout à l'heure une aumône au mendiant le console en lui disant :

« Du corps et non de l'âme, accusons l'indigence. »

Vigny nous dévoile, là, entièrement son cœur ; il nous donne les raisons de son impuissance littéraire. En lui, il y a deux esprits : l'esprit divin donné à toute créature et qu'il va nommer l'Esprit pur, et l'esprit matériel, pour ainsi dire, communiqué à l'homme par l'éducation, le milieu où il a vécu, le métier qu'il a exercé C'est ce que, dans *Stello*, il va appeler le sentiment et le raisonnement. Une lutte perpétuelle se livre en son âme entre ces deux esprits, et tarit son imagination.

Le passant lui indique la cause de son mal quand il ajoute :

« Et pour vous faire ici quelque comparaison,
Regardez votre flûte, écoutez-en le son.
Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
La lèvre ? Etait-il pas ou moins rude ou moins tendre?
Eh ! bien, c'est aux bois lourds que sont tous les défauts,
Votre souffle était juste et votre chant est faux. »

La lèvre et l'âme voulaient donc faire entendre l'esprit pur, le sentiment, mais si la note exacte n'a pu être envoyée, la faute en est imputable à ce bois lourd

qui se nomme l'esprit matériel, le raisonnement. C'est pour ce motif que Chatterton se donnera plus tard la mort, parce qu'il se rendra compte de l'inutilité de continuer une existence qui, par les tribulations causées par une situation inférieure acceptée pour vivre, lui ravira cet esprit pur qu'il croit posséder.

Le passant conclut :

« Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,
Je crois qu'après la mort quand l'union s'achève,
L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine,
Comme ses sœurs du Ciel elle est puissante et reine,
Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
Que son souffle était faux par le faux instrument,
N'était ni glorieux ni vil, n'étant pas libre ;
Que le corps seulement empêchait l'équilibre ;
Et, calme, elle reprend, dans l'idéal bonheur,
La sainte égalité des esprits du Seigneur. »

Pour qu'un poète pût donner toute la mesure de son talent, il faudrait donc que les soucis de l'existence fussent ignorés de lui, qu'il n'eût pas à compter avec cette diminution de soi-même qu'impose la lutte pour la vie. Sans doute, il n'est pas un être divin, et il est obligé d'adopter, dans une certaine mesure, l'esprit que lui communique le milieu qui l'entoure. Mais le Seigneur a prévu un certain équilibre entre ces deux influences qui se partagent son âme ; dans le cas du mendiant, c'est la mort seule qui va pouvoir

le lui rendre parce que sa vie a été précisément trop agitée.

En un mot, Vigny possède deux esprits : l'esprit pur et l'esprit militaire. S'il ne peut plus rien enfanter, c'est parce que ce dernier a pris trop de place en lui et a rompu l'équilibre, et qu'il ne possède plus cette sainte égalité des esprits du Seigneur.

Il sait, à cette heure, qu'il était véritablement né pour faire un grand poète ; il se console ainsi, sans doute, du dédain avec lequel M. Molé l'a accueilli à l'Académie française. Il connaît, maintenant, la cause de son manque d'inspiration, et la confiance lui revient. Reprenant sa flûte :

« Il la baisa deux fois en signe de respect,
Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
Ce *Salve Regina* que chantent les Trappistes.
Son regard attendri paraissait inspiré,
La note était plus juste et le souffle assuré. »

XIII. — *L'Esprit pur*

Vigny donne, ici, son *Salve Regina*. Ce poème complète, en effet, la pensée du précédent, et nous expose d'une manière encore plus évidente, l'état d'âme de l'auteur. Il donne, ici, ses derniers vers, et il juge, lui-même, ses œuvres et sa vie.

Depuis la plus tendre enfance il a été hanté par une double ambition : être officier, à l'exemple de ses aïeux, et devenir un grand poète. De son père, il tient

l'esprit militaire, de sa mère il reçoit l'Esprit pur. Il sait maintenant, comme nous l'avons vu dans *la flûte*, que s'il n'a pu produire davantage, s'il n'a pu se révéler ce grand poète dont il avait tous les dons, la faute en est imputable à ce goût de la carrière des armes transmis par ses aïeux, à l'éducation donnée par son père, aux longues années de service qui ont laissé sur lui une inaltérable empreinte qui a détruit l'équilibre.

Aussi, s'adressant à la même amante mystérieuse, Eva, il n'a que des paroles de dédain pour ses aïeux :

« Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe ? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté. »

Ses ancêtres, en effet, s'adonnèrent exclusivement à des plaisirs matériels ou furent militaires :

« Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu. . . . .

ou

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tous temps comme en tous lieux. »

Mais aucun n'essaya de réagir contre cette influence trop grande laissée à l'esprit militaire, et de garder, plus vive et plus intacte dans la famille, la pure flamme intellectuelle.

« Aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier
Pour graver quelque page et dire en quelque livre,
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier. »

Le règne du Pur Esprit est maintenant arrivé : il est le roi du monde.

« . . . Aujourd'hui c'est l'Ecrit,
L'Ecrit universel, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traînes sur le sable,
Colombe au bec d'airain ! Visible Saint-Esprit ! »

Il tient donc à dire que lui, du moins, a changé cette manière de vivre, qu'il s'est inspiré d'une autre ligne de conduite. Au lieu de se contenter de cet esprit militaire, légué par ses aïeux et donné par sa vie d'officier, il a voulu cultiver cet esprit pur qui vient du ciel et descend sur ses élus en langue de feu, comme le visible Saint-Esprit!

Il est, en conséquence, fier de lui.

« Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'Idéal du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France.
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs. »

Passant en revue alors ses œuvres, il dit :

« Je peux en ce miroir me connaître moi-même. »

Il voit les poèmes où il a su le mieux se dégager de l'influence de cet esprit militaire, se révéler véritablement lui-même, et il termine par ces mélancoliques vœux :

> Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
> Vous amener à moi, de dix en dix années
> Attentifs à mon œuvre et pour moi, c'est assez ! »

Il espère que des amis reliront, de temps en temps, ses œuvres. Mais pour bien les comprendre, pour qu'ils puissent se rendre compte de l'éternel combat qui s'est livré en lui, Chatterton qui a voulu continuer à vivre, il les engage à lire attentivement ses vers, à y séparer l'ivraie du bon grain, à bien voir les pages où il a su s'affranchir de l'esprit donné par la vie. Pour lui qui était venu au monde avec une tache originelle, et à qui le métier militaire a laissé une ineffaçable empreinte, il sait qu'il n'a pas le droit d'être exigeant, puisqu'il n'a pu déployer tous les dons qu'il avait reçus. Aussi, cette satisfaction lui suffira.

Nous venons donc de voir que l'influence de l'esprit militaire s'est fait sentir sur les principaux poèmes de Vigny. Il nous est même permis de dire que tous, sans exception, en portent plus ou moins la trace.

Nous pouvons maintenant suivre l'évolution de cette influence dans son œuvre poétique. Tout d'abord, dans *Moïse*, il peint la grandeur de la tâche qu'assume le général d'armée, la responsabilité qui lui incombe. Les sentiments qu'il prête à son héros montrent que le poète est profondément imbu des principes de dis-

cipline. Dans le *Cor*, il nous fait voir la manière dont il avait compris le métier militaire, les grandes actions qu'il avait espéré y accomplir. Sans tenir compte des dates de composition de ses divers poèmes, suivons encore la genèse de sa pensée : On ne peut pas demander, d'ailleurs, à un poète une suite inflexible dans les idées et leur exposé logique. Avec *Eloa*, il nous jette son premier cri d'indiscipline : il compâtit à l'infortune de l'archange rebelle. Mais, il quitte l'armée, et, de 1835 à 1837, il subit deux grandes épreuves qui l'accablent. Sa douleur est telle qu'il lui faut une consolation, qu'il demande d'abord à la prière ; mais, bientôt, il veut la recevoir uniquement de l'application des principes du soldat. La vie lui a donné l'occasion de réclamer contre les coups qui le frappent ; il se soumet, cependant, sans murmurer. Aussi, désormais tous ses poèmes vont refléter la même pensée, finir par de semblables conseils :

« Soumettez-vous sans élever la voix », « inutile de pleurer, de crier, de gémir », « seul le silence est grand ».

Nous avons là l'explication de la *Mort du Loup*, de la *Sauvage*, de la *Bouteille à la Mer*, des *Destinées*, du *Mont des Oliviers* et de *Wanda*.

Mais arrivé au terme de sa vie, il se compare à un pauvre mendiant qui n'a pas su trouver sa route, et qui a essayé tous les genres sans réussir dans aucun. Un passant lui fait la charité de lui dire que la raison en est bien simple : c'est que son esprit n'a pas été libre, qu'il a été altéré par les soucis de son existence

agitée, et surtout par la trop forte empreinte de l'esprit militaire qui a rompu l'équilibre. Il connaît donc, maintenant, la cause de son impuissance, et il maudit, dans l'*Esprit pur,* les aïeux qui lui ont forgé cette chaîne. Il ne veut rien de la modeste gloire qu'ils ont acquise ; il n'accepte pas, à l'avance, les éloges qui pourraient lui être décernés sur la part que cet esprit militaire a eu sur ses ouvrages. A l'esprit pur, à celui qui est donné par le ciel et qui descend sur nous comme le Saint-Esprit, il demande un peu de renommée. Jugeant son œuvre, il sait qu'il ne pourra pas acquérir une célébrité éclatante, car les lettrés seuls, les amis, pourront, en lisant attentivement ses vers, connaître la source de leur inspiration.

En un mot, Vigny a été comme le personnage du roman de Chamisso : il n'a jamais pu se débarrasser de cette ombre qui s'appelle l'esprit militaire, et il y voit la cause de son impuissance à faire usage des dons supérieurs qu'il sent avoir reçus.

Des critiques très éminents ont cru trouver deux hommes dans Vigny dont l'un serait fait de naïveté et de simplicité, l'autre, au contraire, de grandeur, parfois épique : nous avons pu nous rendre compte qu'ils se nomment l'esprit militaire et l'esprit pur.

Il ne se doutait pas que cette lutte perpétuelle qui s'est livrée en lui allait donner à son œuvre une majesté souveraine. Cette infinie pitié qui l'anime, cette résignation dont elle est faite, cette philosophie, que des douleurs sans nombre ont fini par rendre sereine, lui donnent, en effet, une place à part dans

l'histoire de notre littérature. Les longues théories d'aïeux qui se sont illustrés à la guerre ont droit, en définitive, à une grande partie de la gloire qui rejaillit sur leur descendant, car ils ont donné à la France le poète de la discipline.

Vigny est ainsi redevable à l'esprit militaire d'avoir pu « toucher parfois les astres du front ».

CHAPITRE VII

ALFRED DE VIGNY AUTEUR DRAMATIQUE

Influence de l'esprit militaire dans « la Maréchale d'Ancre »
« Chatterton » « Quitte pour la peur ».

Dans le *Journal d'un Poète* Vigny nous dit :

« Avec *la Maréchale d'Ancre*, j'essayai de faire lire une page d'histoire sur le théâtre ».

Nous devons donc ajouter foi à ce que déclare l'auteur dramatique, et ne pas chercher, dans sa pièce, des allusions qu'il proclame, d'avance, ne pas avoir voulu faire. Il importe, cependant, d'étudier la manière dont il a dépeint les personnages appartenant au métier militaire qui jouent un rôle dans son drame, et de voir s'il ne leur a pas prêté, à son insu, l'esprit et le caractère de chefs ou de soldats de son temps.

Au moment où la toile se lève, plusieurs seigneurs de la Cour sont las de la tyrannie du maréchal d'Ancre et des prétentions de Léonora Galigaï, sa femme, qui, dirigeant Marie de Médicis, est véritablement la reine de France : une catastrophe semble imminente.

Sur ces entrefaites, arrive l'ancien fiancé de la Maréchale, Borgia ; il veut se venger de son rival Concini, qui a réussi jadis à le supplanter dans l'amour de Léonora Galigaï en le faisant passer pour mort.

Introduit à la Cour, il est témoin des intrigues que nouent contre les deux parvenus, les partisans du duc de Luynes et du prince de Condé, et il s'attache à stimuler leur ardeur.

Poussé par son amour, il revoit la Maréchale ; il lui fait part du danger qui la menace. Dans une scène pathétique, il apprend qu'elle n'a pas cessé de l'aimer. Lorsque de Luynes, victorieux, la fait arrêter, l'épouse de Concini confie à Borgia la garde de ses deux enfants.

Mais Isabella Monti, femme de Borgia, est informée de cette entrevue ; de dépit, elle accuse Léonora Galigaï de magie. Elle la fait condamner ainsi à être brûlée vive.

Rentrant chez lui avec les deux enfants de la Maréchale, Borgia rencontre sur sa porte Concini, qui s'est épris d'Isabella Monti ; les anciens rivaux croisent immédiatement le fer. Tous deux se blessent bientôt, et Vitry vient avec ses soldats achever Concini qu'il a mission d'arrêter. Borgia expire à son tour. La Maréchale qui arrive à cet instant, conduite par de Luynes, fait jurer à ses fils de venger la mort de leur père.

En récompense de son assassinat, Vitry reçoit le bâton de maréchal de France.

Il y a, en somme, deux militaires dans le drame : Picard et Vitry. Concini est un Italien et un maréchal

d'occasion ; il est donc inutile d'analyser son caractère.

De même que la Maréchale d'Ancre parle parfois, comme l'ont fait remarquer plusieurs critiques, en femme de notre temps, il va nous être donné de voir aussi que Picard et Vitry rappellent certaines figures de l'armée de la Restauration.

Picard est un des bourgeois armés de l'époque ; l'auteur nous le représente comme un homme de bon sens et de bon bras, gros et gras, franc de collier, probe et brusque. Il est, en somme, la personnification d'un de ces soldats de la Garde Nationale qui viennent de jouer un grand rôle dans la Révolution de 1830, et qu'il a été donné à Vigny de commander. On sait que la discipline n'était pas leur qualité dominante, qu'ils manifestaient, en toute occasion, leurs sentiments. En 1827, surtout, au cours d'une revue passée par le roi, ils firent entendre les cris de « Vive la Charte ! A bas les ministres ! ». Charles X dut leur faire connaître qu'il était venu pour recevoir des hommages et non des leçons.

Picard est animé du même esprit ; il sait dire durement son fait au conseiller Déageant, qui cherche à l'exciter contre Concini.

(1) DÉAGEANT. — Et sa femme, la Galigaï, est fort soupçonnée de magie. Elle consulte Cosme Ruger, abbé de Saint-Mahé, qui est un athéiste, Mathieu de Monthenay. Elle sacrifie des coqs blancs dans l'église.

PICARD (*après un moment de silence et après avoir considéré Déageant, lui frappe pesamment sur l'épaule*). —

(1) Scène IV. — Acte II.

Çà, Monsieur le conseiller, vous me croyez par trop simple et vous avez chanté d'un ton trop bas ; vous vous êtes mépris. Il y a bien quelques gens qui vous croieront, mais je n'en suis pas. Et sur cela, je suis bien aise de vous dire mon idée. M'est avis qu'une nation est toute pareille à un tonneau de vin : en haut est la mousse comme qui dirait la Cour, en bas est la lie, comme qui dirait la populace paresseuse, ignorante et mendiante. Mais entre la lie et la mousse, est le bon vin généreux, comme qui dirait le peuple ou les honnêtes gens. Ce peuple là ne se met pas en colère pour peu de chose et aime bien à savoir pourquoi il s'y met. Vous désirez être défait de Concini ; et moi aussi, parce qu'il entretient le roi et le pays dans la guerre civile, dont nous avons bien assez, et qu'il nous traite en esclaves, ce que le feu roi n'aimait pas. Mais ce que vous me dites de lui me frappe bien peu ; et de sa femme, je le nie. Elle fait du bien partout de sa main et de sa bourse, malgré son mari et à son insu. Nous l'aimons. Il y a six mille piques qui s'apprêtent à entourer sa maison. J'y ajouterai la mienne ; mais, si je vous avais entendu plus tôt, vous m'auriez fait réfléchir longtemps. Je vais voir la garde bourgeoise et nos amis, et leur parler un peu avant le soir. Moi, je ne veux pas que l'on agisse sans bien savoir pourquoi ; et, après avoir agi, je ne veux pas qu'on soit méchant, voilà.

Déageant. — Mais, ne vous a-t-on pas dit que M. de Luynes a ordre du roi de le faire arrêter ?

Picard. — Que M. de Luynes fasse ce qu'il lui plaira, cela nous inquiète peu. On m'attend...... Je vais voir ce que j'aurai à faire. Adieu.

Il lui tourne le dos et sort.

S'il contribue à faire une révolution, le soldat de la Garde nationale y est poussé par le bien suprême du pays, non par son intérêt personnel. Il est rempli d'honnêteté et de désintéressement, car il ne tire aucun

profit de son héroïque conduite, comme le montre la scène suivante :

(1) PREMIER GENTILHOMME. — Qui vive ?

PICARD. — Garde bourgeoise.

Il s'approche tenant une lanterne et un portefeuille. — A M. de Thiennes. — Il salue.

Ah ! Monsieur de Thiennes, je vous reconnais. Vous êtes à M. le maréchal d'Ancre, et je m'adresse à vous pour cela.

DE THIENNES. — Qu'avez-vous à faire à lui ?

PICARD. — Je vous prie de lui rendre ce portefeuille qu'il a laissé tomber. Voici ce qu'il contient. Tenez. Des bons sur tous les marchands de l'Europe. Tenez : cent mille livres sur Benedetto de Florence. Cent mille livres sur le sieur Peydeau. Six, sept, huit, dix-neuf cent mille livres. Et il sortait avec cela sur lui, dans sa poche. Comme çà. Comme on y jette un doublon. Dix-neuf cent mille livres. J'aurais travaillé dix-neuf cents ans avant de les gagner. Et il en a peut-être neuf fois autant s'il a pris seulement la fortune de tous ceux qu'il a fait pendre. Toutefois, voici le portefeuille. Si vous savez où est Concini, vous lui rendrez çà,

DE THIENNES. — Je lui dirai votre nom, Picard. Brave homme vraiment ! Brave homme !

PICARD. — Je n'ai que faire qu'on le sache, Monsieur de Thiennes, bien sûr que je n'en ai que faire. J'ai pris la pique à regret parce que je sens bien que l'on n'y peut attacher un de vos drapeaux sans s'en repentir, et qu'après tout, c'est toujours au cœur de la France qu'on en pousse le fer. Qu'ai-je gagné à tout ceci moi ? Les gens de guerre sont logés dans ma maison, au Châtelet, où l'on va brûler la pauvre Galigaï. Ma fille se meurt de l'effroi de cette nuit, et mon fils aîné a été tué dans la rue. J'en ai assez et nos bons voisins aussi, allez ! La vieille ville de Paris est bien mécontente de

(1) Acte V. — Scène V.

vos querelles : nous n'y mettrons plus la main, s'il nous est loisible, que pour vous faire taire tous. Adieu, messieurs, adieu.

Il sort, suivi des bourgeois et des ouvriers.

Ne peut-on pas trouver encore dans ce caractère franc, loyal et héroïque de Picard, une peinture du soldat de la Grande-Armée qui est devenu aussi une sorte de bourgeois, par l'inaction dans laquelle on le laisse, mais qui conserve toujours dans le cœur les glorieux sentiments qui l'ont jadis animé. Les autres, seuls, ont droit aux récompenses, aux faveurs ; quand il les voit être octroyées à des mains moins nobles et moins dignes que les siennes, il se borne à dire mélancoliquement avec Picard, à qui on ne donne rien pour la part qu'il a prise à l'arrestation du Maréchal : « Et nous » ?

Quant à Vitry, il est l'homme lige du duc de Luynes; il ne recule devant aucun acte pour asseoir sa fortune. L'auteur peint en lui un homme de guerre et de cour, déterminé et sans scrupule, un de ces hommes qui se jettent à corps perdu dans le crime, sans penser qu'il y ait au monde une conscience et un remords.

Vitry est, dans la pièce, un personnage presque muet ; mais il est comme la Fatalité dans les tragédies antiques : il remplit presque tout le drame sans le laisser voir. Chaque fois que le prince de Condé ou le duc de Luynes préparent un complot quelconque, il est à leurs côtés pour le mettre à exécution.

Son courage est digne de son caractère ; la scène suivante en donne la plus juste idée :

(1) Fiesque. — Tout cela va mal ; mais, ma foi, tâchons d'enlever le carrosse de la Maréchale et nous galoperons avec elle sur la grande route de Sedan. Le vin est tiré : il faut...

Vitry (*saisissant Fiesque et lui mettant le pistolet sur la joue*). – le boire. Mais à la santé du roi, monsieur. Pas un cri, ou vous êtes morts. Nous sommes trois cents et vous êtes dix.

Fiesque (*après avoir examiné la troupe des mousquetaires*). — Il n'y a rien à dire à celà. Il ne faut que compter, au fait.

On les emmène sans résistance.

Vitry. — Entourez cette maison. Concini est encore chez le juif. Il n'a pas osé sortir. Attendons-le, messieurs, et cachez vos hommes dans les boutiques et les rues voisines. Je vous appellerai. Sortons vite. En embuscade. J'entends remuer à la porte de Samuel.

Il accomplit donc ses grandes actions en luttant avec trois cents hommes contre dix, et il se borne à dresser des embuscades. Quand, enfin, il se trouve en présence de Concini, qu'il a mission d'arrêter, il demande au jeune fils du maréchal d'Ancre, le comte de la Pène.

(2) Vitry (*le pistolet à la main*). — Eh bien, mon bel enfant, lequel est votre père ?

Le Comte de la Pène. — Défendez-le, Monsieur ! c'est celui qui est appuyé sur la borne.

Vitry (*haut*). — Rangez-vous et restez dans cette porte. A moi, la maison du Roi !

Les gardes viennent avec des lanternes et des flambeaux.

(1) Acte V. — Scène VI.
(2) Acte V. — Scène VIII.

Je vous arrête, Monsieur, votre épée.

CONCINI (*le frappant*). — La voici.

Vitry lui tire un coup de pistolet : Concini tombe.

CONCINI (*tombant, à Borgia avec un sourire amer*). — Assassin ! Ils t'ont aidé.

Il meurt sur la borne.

BORGIA. — Non, ils m'ont volé ta mort.

Il expire.

VITRY (*gaiement*). — Morts ! tous deux ! Voilà une affaire menée vertement.

SCÈNE XIV

VITRY (*à Picard*). — On n'a pas besoin de vous.

PICARD (*s'écartant suivi de ses compagnons*). — Pauvre Concini ! Je le plains à présent.

SCÈNE XV

L'OFFICIER. — M. de Luynes avec une escorte.

VITRY. — Arrêtez-le. Qu'on ne vienne pas nous déranger, corbleu ! Nous sommes en affaires.

L'OFFICIER. — Ma foi ! Le voici.

DE LUYNES. — Bonjour. maréchal de Vitry !

En récompense de son assassinat, il vient ainsi d'obtenir le grade suprême ; il n'a rien de plus pressé, en conséquence, après son haut fait qu'à dire :

« Messieurs, allons faire notre cour à sa Majesté le roi Louis treizième. »

L'armée de la Restauration comptait, nous l'avons vu, des chefs sans scrupules, prêts à trahir toutes les causes pour obtenir de l'avancement. C'était l'époque, en effet, où l'on pouvait voir un général, comme Dupont, qui avait à son actif une capitulation en rase campagne, recevoir, cependant, le ministère de la Guerre ; où Marmont, après avoir trahi l'Empereur, était comblé des faveurs du roi ; où le transfuge de Ligny, enfin, venait de se voir décerner, quelques mois auparavant, le bâton de maréchal de France. Vigny n'a donc pas eu besoin de compulser de nombreuses archives historiques pour peindre en Vitry l'homme de guerre et de Cour qui se jette à corps perdu dans le crime, et y trouve hélas ! sa récompense.

Chatterton

« Avec Chatterton j'ai voulu mettre sur la scène une œuvre de philosophie. »

nous dit Vigny. Nous avons donc toute liberté pour interpréter cette pièce, qui obtint un succès extraordinaire et dont voici le sujet :

Un jeune poète anglais, Chatterton, a déjà fait preuve d'un talent précoce qui fait concevoir les plus hautes espérances ; il est à la recherche d'une situation qui lui permette de vivre. Il voudrait obtenir un emploi honorable où il lui fut possible de faire usage des dons divins qu'il croit avoir reçus du ciel. Le sort l'a conduit dans l'auberge tenue par John Bell, qui mène les siens avec la dernière sévérité. Sa femme,

Kitty Bell, mère de deux petits enfants aux cheveux bouclés, s'intéresse bientôt au jeune locataire dont elle devine la grande détresse morale; elle finit par l'aimer. Un vieux quaker, qui se trouve aussi dans la maison, donne au poète des conseils qui le réconfortent un peu. Bientôt, plusieurs personnages s'intéressent à lui, et font des démarches pour lui trouver une place. Elles sont couronnées de succès; le maire de Londres vient, en personne, lui proposer l'emploi de valet de chambre. Désespéré de voir qu'il lui est impossible de gagner dignement sa vie, Chatterton déchire ses œuvres poétiques et s'empoisonne. Kitty Bell est tellement bouleversée par cette mort si lamentable qu'elle expire à son tour devant le corps du poète : tel est le résumé rapide du sujet de ce drame.

Avant d'analyser le caractère de Chatterton, reproduisons les indications que donne Vigny lui-même sur le héros de sa pièce :

« Jeune homme de dix-huit ans, pâle, énergique de visage, faible de corps, épuisé de veilles et de pensée, simple et élégant à la fois dans ses manières, timide et tendre devant Kitty Bell, amical et bon devant le quaker, fier avec les autres et sur la défensive avec tout le monde ; grave et passionné dans l'accent et le langage. »

L'auteur passe ensuite à la description du costume que Chatterton doit porter et qui comprend :

« Redingote noire, veste noire, pantalon gris, bottes molles, cheveux bruns, sans poudre, tombant un peu en désordre, l'air à la fois *militaire* et *ecclésiastique*. »

Tout d'abord, nous pouvons remarquer une grande

ressemblance entre le portrait de Chatterton et celui que nous avons fait de Vigny. Nous avons vu, en effet, qu'à l'exemple de son héros, il était pâle, énergique de visage et faible de corps. Au lieu de partager les jeux de ses camarades, nous avons signalé encore qu'il travaillait toute la nuit à des poèmes et qu'il était épuisé de veilles et de pensée. Dans ses relations avec Mme Dorval, nous avons pris soin de montrer qu'il avait été timide et tendre. Quant à être fier, enfin, avec les autres et sur la défensive avec tout le monde, il nous indique ainsi, à plusieurs reprises, la ligne de conduite qu'il s'était tracée. En outre, il y a lieu de noter qu'en donnant les détails du costume que doit porter Chatterton, il prescrit à l'acteur, qui joue ce rôle, d'avoir l'air à la fois militaire et ecclésiastique.

De cet examen, il n'est donc pas téméraire de dire que nous aurions pu faire les mêmes réflexions sur Vigny au moment où il entra dans l'armée : le jeune officier et le jeune poète ne font, en effet, qu'une même personne. Les divers extraits du drame que nous allons citer vont corroborer, d'ailleurs, cette hypothèse en nous montrant, d'une manière encore plus évidente, que Vigny a voulu se peindre en Chatterton.

Lisez les plaintes qu'exhale le héros de la pièce :

(1) CHATTERTON (*après avoir embrassé Rachel, qui court au-devant de lui, donne la main au quaker*). — Bonjour mon sévère ami.

(1) Acte I. = Scène V.

Le Quaker. — Pas assez comme ami et pas assez comme médecin. Ton âme te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes et ton visage est pâle. — Combien de temps espères-tu vivre ainsi ?

Chatterton. — Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici ?

Le Quaker. — Ta vie n'est-elle donc utile à personne ?

Chatterton. — Au contraire, ma vie est de trop à tout le monde.

Le Quaker. — Crois-tu fermement ce que tu dis ?

Chatterton. — Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne.

(*Il sourit avec amertume*).

Le Quaker. — Quel âge as-tu donc ? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté est vieux comme le mien.

Chatterton. — J'aurai demain dix-huit ans.

Le Quaker. — Pauvre enfant !

Chatterton. — Pauvre, oui. — Enfant, non... J'ai vécu mille ans !

Le Quaker. — Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. — Mais la science universelle c'est l'infortune.

Chatterton. — Je suis donc bien savant !... Mais j'ai cru que mistress Bell était ici. — Je viens d'écrire une lettre qui m'a bien coûté.

Le Quaker. — Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont divisés en deux parts : martyrs et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous, comme la mère de cet enfant-là.

CHATTERTON (*avec un élan violent*). — La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bien, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QUAKER. — Qu'entends-tu par là ?

CHATTERTON. (*embrassant Rachel, dit de la voix la plus tendre*). — Voulons-nous faire peur à cette enfant ? et si près de l'oreille de sa mère.

LE QUAKER. — Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande !

CHATTERTON (*s'appuyant sur le fauteuil où le Quaker est assis*). — Vous me grondez toujours ; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra ? Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter, en tout, mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent ? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent. — On me trahit de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières ; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à ma vie. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller longtemps les choses de la sorte. N'avait-elle pas son but en me créant ? Ai-je le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature ? Est-ce à moi de démentir Dieu ?

LE QUAKER. — En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

Chatterton. — Eh! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres ! Qui peut juger entre eux et moi? N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps ? et le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié ? Eh ! grand Dieu ! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres ? Pythagore est-il le Dieu du monde ? Dois-je dire à l'inspiration ardente : « Ne viens pas, tu es inutile? »

Le Quaker. — Elle t'a marqué au front de son caractère fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure.

. . . .

Chatterton. — Si vous saviez mes travaux !... J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître ; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée ; j'ai raccourci ma vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge ; j'ai fait mon cœur plus simple ; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai écrit comme le roi Harold au duc Guillaume, en vers à demi saxons et francs ; et ensuite, cette muse du xe siècle, cette muse religieuse, je l'ai placée dans une châsse comme une sainte. — Ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main : ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Rowley.

Le Quaker. — Oui, ils aiment assez faire vivre les morts et mourir les vivants.

Chatterton. — Cependant on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre ; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit, et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts ; je les ai abordés, sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé ! — Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse ? Je n'en sais rien, mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordements tumultueux de mon esprit, qui

toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre, et j'eus dessein d'exploiter mon corps. Hélas ! mon ami ! autre douleur ! autre humiliation ! — Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée ; trop faible même pour la moindre fatigante industrie.

Il se lève avec une agitation involontaire.

Et d'ailleurs, eussé-je les forces d'Hercule, je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi ; la fée malfaisante trouvée sans doute dans mon berceau, la Distraction, la Poésie ! — Elle se met partout ; elle me donne et m'ôte tout ; elle charme et détruit toute chose pour moi ; elle m'a sauvé... elle m'a perdu !

Nous avons, à dessein, reproduit cette longue scène, car elle semble une autobiographie de l'auteur. En racontant la carrière de Vigny, nous avons vu qu'il avait, lui aussi, transformé sa chambre en cloître, et qu'en dépit de sa jeunesse, il avait consacré la plupart de ses nuits aux veilles et à l'étude. D'une sensibilité aussi exagérée que celle de son héros, le cœur encore tout meurtri de ses chagrins d'enfant, il aurait pu répondre, du temps où il était sous-lieutenant, à ceux qui lui auraient demandé son âge : « J'ai vécu mille ans ». N'était-il pas un autre Chatterton celui qui nous fait, dans le *Journal d'un Poète*, le récit du voyage d'Amiens, au cours duquel il a craché le sang, et dont le corps était aussi trop faible pour les rudes travaux de l'armée. Et quand le poète anglais se plaint de son ennemie fatale la distraction, la poésie, ne devons-

nous pas encore nous reporter à la lettre de l'ancien officier écrivant à Brizeux : « La distraction où me « jette de tout temps la poésie, etc... ». Lorsqu'enfin il fait dire au jeune désespéré : « La seule science de « l'esprit, est-ce la science des nombres ? — Pytha- « gore, est-il le Dieu du monde ? » ne pouvons-nous pas y voir l'expression de son regret d'avoir été méconnu à l'armée, d'avoir vu toutes les faveurs aller à ceux de ses camarades qui possédaient une instruction exclusivement scientifique, tandis qu'il était obligé de dire, pour sa part, à l'inspiration ardente : « Ne viens « pas ici, tu es inutile ».

Dans la première scène du troisième acte, nous voyons Chatterton se mettre au travail. Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux : Il dit :

Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon ! de saluer et de serrer la main ! toute cette comédie est jouée : j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon âme et l'emporter tout à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'évoque et dans le fantôme de ceux que j'invente ! Ou bien, il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid, qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre ; le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela ! Les divertir ou leur faire pitié ; faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette singerie ! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un

comptoir ! S'il a des blessures, tant mieux ! il a plus de prix ; tant soit peu mutilé, on l'achète plus cher !

Il se lève.

Lève-toi, créature de Dieu, faite à son image, et admire-toi encore dans cette condition !

Il rit et se rassied.

Une vieille horloge sonne une demi-heure, deux coups.

Non, non !

L'heure t'avertit ; assieds-toi, et travaille, malheureux ! Tu perds ton temps en réfléchissant : tu n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien, un pauvre !

Chaque minute de recueillement est un vol que tu fais ; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée ! grand Dieu ! ce qui rapporte, c'est le mot. Il y a un tel mot qui peut aller jusqu'à un schelling ; la pensée n'a pas cours sur la place.

Oh ! loin de moi, — loin de moi, je t'en supplie, découragement glacé ! mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre ! détourne-toi ! détourne-toi ! car, à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu ; et si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu ! oui, perdu ! sans espoir ! — Arrêté, jugé, condamné ! jeté en prison !

O dégradation ! ô honteux travail !

. . . .

Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi ; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer ; quand le pâle Travail est dédaigné ; quand l'Espérance a perdu son ancre ; la Foi son calice ; la Charité ses pauvres enfants ; quand la loi est athée et corrompue comme une courtisane ; lorsque la Terre crie et demande justice au Poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi ! qui sens cela je ne lui répondrai pas ! Si ! par le Ciel ! je lui répondrai. Je frapperai du pied les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémiah, Miles et Warton.

Ah ! Misérable ! Mais... c'est la satire ! tu deviens méchant.

Il pleure longtemps avec désolation.

Ecris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père.

Il s'arrête.

Il prend une tabatière sur sa table.

Le voilà, mon père ! — Vous voilà ! Bon vieux marin ! franc capitaine de haut bord, vous dormiez la nuit, vous, et, le jour, vous vous battiez ! Vous n'étiez pas un paria intelligent comme l'est devenu votre pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc ? S'il n'est pas rempli demain, j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim.— J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et à présent, je ne l'ai plus et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas. — Mais, vous qui êtes vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre et que vous n'en aviez pas à me laisser, pourquoi m'avez-vous créé ?

Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.

Ah ! pardon, pardon, mon père ! mon vieux père en cheveux blancs ! — Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux ! C'est ma faute ! j'ai cru être poète ! C'est ma faute ; mais je vous assure que mon nom n'ira pas en prison ! Je vous le jure mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium ! Si j'ai par trop faim... je ne mangerai pas, je boirai.

Il fond en larmes sur la tabatière où est le portrait.

Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor.

Mais quelques instants plus tard il reçoit une lettre qui est la réponse faite par le lord-maire aux démarches de ses protecteurs : il lui est accordé une place de premier valet de chambre.

(1) *Il décachète la lettre, lit... et s'écrie avec indignation :*

Une place de premier valet de chambre dans sa maison !... Ah ! pays damné ! terre du dédain ! sois maudite à jamais !

Prenant la fiole d'opium.

O mon âme, je t'avais vendue ! je te rachète avec ceci.

Il boit l'opium.

Skirner sera payé ! — Libre de tous ! égal à tous, à présent ! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée ! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut ! — Adieu, humiliations, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu ! Oh ! quel bonheur, je vous dis adieu ! — Si l'on savait ! Si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps !

Ici, après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit :

O Mort, ange de délivrance, que ta paix est douce ! j'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre.

Il jette au feu tous ses papiers.

Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédai-

(1) Acte III. — Scène VII.

gneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi.

Il lève les yeux au ciel et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.

Il rend le dernier soupir devant Kitty Bell qui l'aimait et qui, à son tour, meurt à ses côtés de saisissement et de douleur.

Le Quaker, à genoux, s'écrie alors :

« Oh ! dans ton sein ! dans ton sein, Seigneur, reçois ces deux martyrs !

En suivant la douloureuse histoire de Chatterton, nous remarquons l'analogie de plus en plus frappante qu'elle présente avec celle de Vigny. Comme le poète anglais, il avait possédé un père qui « avait dormi la « nuit et s'était battu pendant le jour » et en voyant le dégoût du métier militaire s'emparer de son cœur, il dut en demander souvent pardon à l'officier blessé, chevalier de Saint-Louis, qui l'avait si souvent entretenu de récits de guerre.

Il faut noter encore qu'en quittant la vie, Chatterton exprime, en somme, les sentiments qui agitaient le cœur de Vigny à l'époque de sa démission. Dans la lettre qu'il écrit à Brizeux, il y a l'écho de ce cri de « Libre de tous ! égal à tous à présent ! »

Il dut se dire en déposant l'uniforme :

« Adieu ! humiliations, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu ! ».

Les travaux dégradants ne rappellent-ils pas, en effet :

« L'indignation que me causa toujours la suffisance dans

les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité ».

Enfin, les tortures du cœur et les humiliations ne sont-elles pas exprimées dans ces lignes :

« Avec une indifférence cruelle, le gouvernement ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour ».

Donc, que doit faire un jeune poète qui croit avoir du génie et à qui on offre un emploi dégradant ? Il ne lui reste qu'à s'empoisonner. — Quelle est la conduite que doit tenir un jeune capitaine à qui on ne sait pas rendre justice, et qui a obtenu son grade à l'ancienneté ? Il lui faut quitter l'armée, donner sa démission. En étudiant les romans de Vigny, nous verrons que *Cinq-Mars* et *Stello* prônent, dans des situations diverses, des moyens aussi radicaux.

Il importe ainsi de préciser le véritable sens de *Chatterton*, puisque nous estimons que Vigny s'est mis lui-même en scène.

Généralement, on voit dans cette pièce une sorte de drame à idée sociale, un véritable cri de révolte contre la société qui ne sait pas remplir à l'égard des poètes les devoirs qu'elle devrait s'assigner. L'Etat est tenu de leur assurer une mansarde et du pain, dit l'auteur, et le suicide est la seule ressource de ceux d'entre eux qui ne peuvent faire entendre leur voix. Pour justifier cette intervention obligée des pouvoirs publics à l'égard du poète, Vigny nous fait connaître, dans la préface de son œuvre, le caractère de celui dont il plaide la cause :

« Il vient au monde pour être à charge aux autres, quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. L'émotion est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables. L'imagination le possède par-dessus tout, elle emporte ses facultés vers le ciel, aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part ; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines..... Dès lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres, le blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées, et ses enthousiasmes excessifs l'égarent ».

Il y a donc lieu de se demander comment le gentilhomme aux aristocratiques manières, qui avait été élevé spécialement pour le roi, a été conduit à se poser en soutien des faibles, à devenir un philosophe social.

Chatterton se tue parce qu'il n'a pu obtenir, pour vivre, qu'un emploi dégradant ; on est ainsi tenté de mettre sur le compte d'un sentiment d'orgueil démesuré son dramatique suicide. Telle ne nous semble pas la pensée exacte de Vigny. Il a quitté pour sa part l'armée où il était méconnu de tous, où il ne lui était pas possible de s'adonner, en toute liberté, à la poésie. Parmi les épreuves qu'il y a subies, il se souvient surtout que la nature du labeur parfois accompli a tari son inspiration, qu'il a dû se trouver en état de somnambulisme pour pouvoir rester poète. Il sait, à cette heure, par sa propre expérience, que,

quand un homme inspiré accomplit certains métiers spéciaux, il y perd une partie des dons divins qu'il avait reçus. Il connaît, maintenant, l'influence de cet esprit militaire qui s'est emparé de lui, et dont il ne peut plus se délivrer. Donc, dans *Chatterton*, il veut qu'un poète n'endure pas le supplice qu'il a eu lui-même en partage ; il demande, en sa faveur, une place qui puisse lui donner à la fois, le pain et le temps. En un mot, qu'il n'accomplisse pas une tâche trop glorieuse ou trop modeste, trop lucrative ou trop déshéritée, car il perdrait, au contact de ces choses matérielles auxquelles il serait obligé de s'intéresser, son originalité et son imagination. Le poète anglais se suicide, non parce qu'il a trop à souffrir, en son amour-propre, de l'emploi dégradant qui lui est offert, mais parce qu'il se rend compte qu'en l'accomplissant, son âme serait atteinte d'une souillure ou d'une empreinte éternelles « Je hais la misère » va nous déclarer Stello « non parce qu'elle est la priva-« tion, mais parce qu'elle est la saleté ».

En conséquence, Vigny veut nous dire, dans *Chatterton,* que l'emploi de valet de chambre ne peut être accepté par un poète, car il est trop vil et trop absorbant pour ne pas laisser sur lui une indélébile trace. Nous verrons, dans *Stello*, la liste des autres fonctions qu'il ne doit pas exercer. Il faut à l'homme inspiré une place qui lui ménage l'équilibre entre l'esprit matériel, contracté au cours de l'accomplissement de sa tâche quotidienne, et les pensées qui le hantent et

qui lui viennent de l'esprit pur : pour parler comme dans *la Flûte*, il a droit à :

« La sainte égalité des esprits du Seigneur ».

Chatterton n'est donc pas un cri de révolte contre la société, lancé par un auteur dramatique transformé en philosophe social ; il est un cri d'indiscipline jeté par un ancien officier qui a été obligé de se contraindre pendant treize années de service, et qui, par cette réglementation qu'il a imposée à sa pensée sous l'influence de l'esprit militaire, craint d'avoir perdu son génie.

Quitte pour la peur

Vigny est encore l'auteur d'une charmante comédie en un acte dans laquelle se retrouve l'influence de l'esprit militaire.

Cette pièce lui a été inspirée par l'anecdote suivante qu'il nous conte dans le *Journal d'un poète* :

« M. de X... savait fort bien que sa femme avait un amant. Mais, les choses se passant avec décence, il se taisait. Un soir, il entre chez elle ; ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans. Elle s'étonne, il lui dit : Restez au lit, je passerai la nuit à lire dans ce fauteuil. Je sais que vous êtes grosse et je viens ici pour vos gens.

Elle se tut et pleura : c'était vrai. »

Nous ne savons pas le nom du personnage à qui Vigny fait allusion, mais nous allons voir, par la conduite dont il fait preuve et par le langage qu'il

tient, qu'il ne devait pas être étranger aux choses de l'armée.

Remarquons tout d'abord que Vigny nous dépeint son héros comme « très jeune encore, très brillant, « duc et pair, ambassadeur de Louis XVI, cordon « bleu ». Nous savons ainsi qu'il porte un uniforme : il importe de s'en souvenir.

Quand le docteur Tronchin lui fait part, en effet, de l'état de sa femme et qu'il connaît sa mésaventure, il parle en officier qui a uniquement en vue le prestige de son nom. Tout de suite, il invoque la loi de l'honneur, et il se sent prêt aux plus durs sacrifices. Son mariage n'a été, d'ailleurs, qu'une sorte de cérémonie de famille, sans importance et sans suites.

« Savez-vous à quoi je pense, mon vieil ami? C'est que l'honneur ne peut pas toujours être compris de la même façon.

Dans la passion, le meurtre peut être sublime ; mais, dans l'indifférence, il serait ridicule ; dans un homme d'Etat ou un homme de Cour, par ma foi, il serait fou. »

Il fait alors le récit de sa matinée où il lui a été donné d'avoir une entrevue avec le roi, et d'être présenté à Franklin.

« Voilà ma matinée. Elle est sérieuse, comme vous voyez ; et maintenant, en vérité, m'occuper d'une affaire de... de quoi dirai-je? de ménage. Oh ! non. Quelque chose de moins que cela encore... Une affaire de boudoir... et d'un boudoir que je n'ai jamais vu... en bonne vérité, vous le sentez, cela ne m'est guère possible. Un sourire de pitié est vraiment tout ce que cela me peut arracher. Je suis si étranger à cette jeune

femme, moi, que je n'ai pas le droit de la colère ; mais elle porte mon nom, et, quant à ce qu'il y a dans ce petit événement qui pourrait blesser l'amour-propre de l'un ou l'intérêt de l'autre, fiez-vous-en à moi pour ne tirer d'elle qu'une vengeance de bonne compagnie, et qui, pour être de bon goût, n'en sera peut-être que plus sincère.

Admis en présence de la duchesse, il borne sa vengeance à lui faire une conférence sur l'honneur.

. . . .

. . . . vous raconter comment la religion (irréparable malheur peut-être !) s'en est allée en plaisanterie, fondue avec le sel attique dans le creuset des philosophes ; vous décrire par quel chemin l'amour est venu se jeter à travers cela, pour élever son temple secret sur tant de ruines, et comment il est devenu lui-même quelque chose de respecté et de sacré, pour ainsi dire, selon le choix et la durée : vous raconter, vous expliquer, vous analyser tout cela, ce serait par trop long et par trop fastidieux ; vous en savez, je gage, autant que moi sur beaucoup de choses...

La Duchesse (*lui prenant la main avec plus de confiance*). — Hélas ! à vous dire vrai, monsieur, si je les sais, un peu, comme vous les savez beaucoup, il me semble, j'en souffre plus que je n'en suis heureuse, et je ne devine pas quelle fin peut avoir un monde comme le nôtre.

Le Duc. — Eh ! bon Dieu, madame, qui s'en inquiète à l'heure qu'il est, si ce n'est vous? Personne, je vous jure, pas même chez ceux que cela touche de plus près. Respirons en paix, croyez-moi ! respirons, tel qu'il est, cet air empoisonné, si l'on veut, mais assez embaumé, selon mon goût, de l'atmosphère où nous sommes nés, et dirigeons-nous seulement, lorsqu'il le faudra, selon cette loi que, ma foi, je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur.

La Duchesse (*un peu effrayée et reculant*). — L'honneur ! Oui ! Mais cet honneur, en quoi le faites-vous consister, monsieur le Duc ?

Le Duc (*très gravement*). — Il est dans tous les instants de la vie d'un galant homme, madame ; mais il doit surtout le faire consister dans le soin de soutenir la dignité de son nom... et...

La Duchesse (*à part*). — Encore cette idée ! O mon Dieu ! mon Dieu !

Le Duc. — Et, en supposant qu'on eût porté quelque atteinte à la pureté de ce nom, il ne doit hésiter devant aucun sacrifice pour réparer l'injure ou la cacher éternellement.

La Duchesse. — Aucun sacrifice ne vous coûterait-il, monsieur ?

Le Duc. — Aucun, madame, en vérité.

La Duchesse. — En vérité ?

Le Duc (*sur un ton emporté*). — Sur ma parole ! aucun ! fallût-il un meurtre !

La Duchesse (*à part*). — Ah ! je suis perdue ! ah ! mon Dieu !

Elle regarde sa croix.

Le Duc (*sur un ton passionné*). — Fallût-il me jeter à vos pieds et les couvrir de baisers et m'humilier pour rentrer en grâce !

Il lui baise la main à genoux.

La Duchesse (*à part*). — Ah ! pauvre chevalier ! nous sommes perdus ! je n'oserai plus te revoir !

Elle baise le portrait du chevalier.

Le Duc (*brusquement, en homme, et comme quittant le masque*). — Ah çà ! voyons, mon enfant, touchez là.

La Duchesse (*étonnée*). — Quoi donc ?

Le Duc. — Touchez là, vous dis-je! une fois seulement donnez-moi la main, c'est tout ce que je vous demande.

La Duchesse (*pleurant presque*). — Comment! monsieur....?

Le Duc. — Oui, vraiment, touchez là bien franchement, en bonne et sincère amie; je ne veux point vous faire de mal, et toute la vengeance que je tirerais de vous (si vous m'aviez offensé), ce serait cette frayeur que je viens de vous faire.

Asseyez-vous, je vais partir.

Il reprend son chapeau et son épée.

Voici le jour qui vient! Il me faut le temps d'arriver à Versailles.

Debout, il lui serre la main, elle est assise.

Ecoutez bien. Il n'y a rien que je ne sache... A vrai dire, je ne me sens nulle colère et nulle haine pour vous.

Avec émotion et gravité.

N'ayez, je vous prie, nulle haine contre moi non plus. Nous avons chacun nos petits secrets. Vous faites bien, et je crois que je ne fais pas mal de mon côté. Restons-en là! Je ne sais si tout cela nous passera, mais, nous sommes jeunes tous les deux, nous verrons. Soyez toujours bien assurée que mon amitié ne passera pas pour vous... Je vous demande la vôtre, et... (*en riant*) n'ayez pas peur, je ne reviendrai vous voir que quand vous m'écrirez de venir.

La Duchesse. — Etes-vous donc si bon, monsieur? Et je ne vous connaissais pas!

Le Duc. — Pardonnez-moi cette mauvaise nuit que je vous ai fait passer. Dans une société qui se corrompt et se dissout chaque jour comme la nôtre, tout ce qui reste encore de possible, c'est le respect des convenances. Il y a des occasions où

la dissimulation est presque sainte et peut même ne pas manquer de grandeur. Je vous ai dit que je tenais à notre nom... En voici la preuve : vos gens et les miens m'ont vu entrer, ils me verront sortir, et, pour le monde, c'est tout ce qu'il faut.

La Duchesse (*à ses genoux, lui baise les mains et pleure en se cachant le visage. — Silence*). — Ah ! monsieur le duc, quelle bonté ! et quelle honte pour moi ! Votre générosité m'écrase ! Où me cacher, monsieur ? J'irai dans un couvent.

Le Duc, *souriant.* — C'est trop ! C'est beaucoup trop ! Je n'en crois rien, et je ne le souhaite pas. Du reste, il n'en sera que ce que vous voudrez. Adieu ! Moi, je vous ai sauvée en sauvant les apparences.

Il sonne, on ouvre, il sort.

Nous pouvons donc constater que l'auteur parle ici comme il va le faire bientôt dans son roman de *Grandeur et servitude militaires.* Dans cet ouvrage, en effet, il nous dira également que les religions n'ont plus de fidèles ; il nous y exposera que l'honneur est, désormais, ce dieu inconnu d'autrefois qui doit inspirer tous les actes sublimes, tous les héroïques dévouements. Citons-en, d'ailleurs, certains extraits qui, reflètant les mêmes idées, peuvent être mis en parallèle avec la scène de la petite comédie que nous étudions :

« C'est peut-être là le plus grand mérite de l'honneur d'être si puissant et toujours beau, quelle que soit sa source !..... Tantôt il porte l'homme à ne pas survivre à un affront, tantôt à le soutenir avec un éclat et une grandeur qui le réparent et en effacent la souillure. D'autres fois il sait cacher ensemble l'in-

jure et l'expiation. En d'autres temps il invente de grandes entreprises, des luttes magnifiques et persévérantes, des sacrifices inouïs, lentement accomplis, et plus beaux par leur patience et leur obscurité que les élans d'un enthousiasme subit ou d'une violente indignation ; il produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais ; il a des tolérances merveilleuses, de délicates bontés, des indulgences divines et de sublimes pardons. Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme.

L'Honneur, c'est la pudeur virile ».

Dans les deux cas, les sentiments sont ainsi les mêmes ; ils sont exprimés sous une forme à peu près semblable. Le gentilhomme se sort spirituellement d'un mauvais pas en appliquant et en exaltant des principes que Vigny va proposer comme la ligne de conduite de tout officier. Jamais, peut-être, l'influence de l'esprit militaire ne se fit sentir d'une manière plus évidente que dans cette petite comédie, où une jeune duchesse volage apprend, de si indulgente façon, les grands devoirs qui lui incombent envers l'homme dont elle porte le nom et envers la charge dont il est revêtu.

En résumé, nous pouvons dire encore que l'esprit militaire a inspiré à Vigny ses œuvres dramatiques. De même qu'il a donné à ses poèmes un caractère de grandeur et de sérénité qui fait leur gloire, il a communiqué à ses drames et à sa comédie une originalité qui les sauvera de l'oubli. Grâce à lui, il a pu faire, avec la *Maréchale d'Ancre*, une œuvre historique des plus intéressantes et des plus fortes ; il lui doit encore

d'avoir remporté, avec *Chatterton*, un des plus grands succès qu'aient jamais enregistré les annales de la scène française ; il lui est enfin redevable d'avoir pu tracer la voie au Musset des Proverbes dans cette petite comédie de *Quitte pour la peur*, faite de grâce virile et de noble enjouement.

CHAPITRE VIII

A. DE VIGNY ROMANCIER
INFLUENCE DE L'ESPRIT MILITAIRE DANS « CINQ MARS » ET « STELLO »

Dans ses réflexions sur la vérité dans l'art qui servent de préface à *Cinq Mars*, Vigny se défend de vouloir présenter une œuvre rigoureusement exacte au point de vue historique. Il nous déclare, en effet :

« L'art ne doit jamais être considéré que dans ses rapports avec la beauté idéale. Il faut le dire, ce qu'il y a de vrai n'est que secondaire, c'est seulement une illusion de plus dont il s'embellit, un de nos penchants qu'il caresse. Il pourrait s'en passer, car la vérité dont il doit se nourrir est la vérité d'observation sur la nature humains et non l'authenticité du fait. Les noms des personnages ne font rien à la chose.

« L'idée est tout. Le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée ».

Comme pour Chatterton, nous avons donc toute latitude pour interpréter la pensée générale qui se dégage de *Cinq Mars*.

Au début du roman, nous voyons la famille d'Effiat réunie à table. Tour à tour, la Maréchale, son fils aîné, le maréchal Bassompierre, la jeune duchesse

Marie de Gonzague nous sont présentés. Tout le monde cherche des yeux le second fils de la Maréchale qui est à la veille de partir pour l'armée.

« La porte s'ouvrit et l'on vit entrer un jeune homme d'une assez belle taille ; il était pâle, ses cheveux étaient bruns, ses yeux noirs, son air triste et insouciant. C'était Henri d'Effiat, marquis de Cinq Mars. Son costume et son manteau court étaient noirs, un collet de dentelles tombait sur son cou jusqu'au milieu de la poitrine ; de petites bottes fortes très évasées et ses éperons faisaient assez de bruit sur les dalles du salon pour qu'on l'entendît venir de loin ».

Nous savons bientôt qu'il aime Marie de Gonzague et qu'ils se promettent de s'unir. Le repas terminé et après avoir fait ses adieux, Cinq Mars se met en route.

Suivi d'un fidèle serviteur Grandchamp, il se rend d'abord à Loudun pour y voir l'abbé Guillet, son ancien précepteur. Il lui est donné d'assister au supplice d'Urbain Grandier ; indigné de la manière dont le juge Laubardemont, envoyé du Cardinal, a conduit l'affaire, il le frappe au front avec le même crucifix rougi qui vient d'être présenté au baiser du patient. Pensant toujours à sa fiancée, il arrive enfin à Perpignan où il rencontre de Thou, son ami d'enfance. Il se distingue durant le siège, et après un combat, il est présenté au roi et au cardinal : comme récompense de sa valeur, il reçoit le brevet de capitaine dans les gardes.

Il part ensuite, avec Louis XIII, à Paris. Charmé de la

faveur dont il est l'objet, son ami de Thou lui fait les recommandations suivantes :

« Vous voulez approcher le roi pour servir votre pays, pour mettre en action ces songes dorés de nos premiers ans. Certes, la pensée est vaste et digne de vous ! Je vous admire ! je m'incline ! Abordez le monarque avec le dévouement chevaleresque de nos pères, avec un cœur plein de candeur et prêt à tous les sacrifices. Recevoir les confidences de son âme, verser dans la sienne celle de ses sujets, adoucir les chagrins du roi en lui apprenant la confiance de son peuple en lui, fermer les plaies du peuple en les découvrant à son maître, et par l'entremise de votre faveur, rétablir ainsi ce commerce d'amour du père aux enfants qui fut interrompu pendant dix-huit ans par un homme au cœur de marbre ; s'exposer pour cette noble entreprise à toutes les horreurs de la vengeance et, bien plus encore, braver les calomnies perfiides qui poursuivent le favori jusque sur les marches du Trône. Ce songe était digne de vous. Poursuivez, mon ami, ne soyez jamais découragé ; parlez hautement au Roi du mérite et des malheurs de ses plus illustres amis que l'on écrase ; dites-lui, sans crainte, que sa vieille noblesse n'a jamais conspiré contre lui ; et que, depuis le jeune Montmorency jusqu'à cet aimable Comte de Soissons, tous deux avaient combattu le Ministre et jamais le monarque ; dites-lui que les vieilles races de France, sont nées avec sa race, qu'en les frappant, il remue toute la nation et que, s'il les éteint, la sienne en souffrira, qu'elle demeurera seule exposée au souffle du temps et des événements, comme un vieux chêne frissonne et s'ébranle au vent de la plaine, lorsque l'on a renversé la forêt qui l'entoure et le soutient. Oui ce but est noble et beau. . . . . . . »

Tels sont donc les mobiles qui vont guider désormais Cinq-Mars ; il songe toutefois, en même temps, qu'il pourra acquérir uue situation brillante dont la

possession hâtera la célébration de son mariage avec la duchesse de Mantoue.

Le voilà devenu maintenant presque roi de France : tout le monde le nomme M. le Grand. Mais il n'a pu encore renverser Richelieu, et on destine, en ce moment, Marie de Gonzague à devenir reine de Pologne. Cinq-Mars forme le projet de conclure, malgré les conseils de de Thou, un traité avec l'Espagne pour renverser le ministre qui arrête sa fortune, si le roi ne le chasse pas lui-même. Au cours d'une entrevue avec Louis XIII, il lui rappelle les crimes du cardinal. Le roi les maudit ; Cinq-Mars lui dit alors en le voyant pleurer :

« Ah ! sire, elles sont bien belles les larmes que vous versez ; que toute la France n'est-elle avec moi ! elle s'étonnerait à ce spectacle qu'elle aurait peine à croire.

— S'étonnerait ! la France ne me connaît donc pas ?

— Non, sire, dit d'Effiat avec franchise, personne ne vous connaît ; et moi-même je vous accuse souvent de froideur et d'une indifférence générale contre tout le monde.

— De froideur ! quand je meurs de chagrin ; de froideur ! quand je me suis immolé à leurs intérêts ? Ingrate nation ! je lui ai tout sacrifié, jusqu'à l'orgueil, jusqu'au bonheur de la guider moi-même, parce que j'ai craint pour elle ma vie chancelante ; j'ai donné mon sceptre à porter à un homme que je hais, parce que j'ai cru sa main plus forte que la mienne ; j'ai supporté le mal qu'il me faisait à moi-même, en songeant qu'il faisait du bien à mes peuples ; j'ai dévoré mes larmes pour tarir les leurs ; et je vois que mon sacrifice a été plus grand même que je ne le croyais, car ils ne l'ont pas aperçu ; ils m'ont cru incapable parce que j'étais timide, et sans forces parce que je me défiais des miennes ». . . . .

Mais, voyant dans la suite qu'il ne peut arriver à vaincre l'apathie du roi, Cinq-Mars tient parole ; il envoie le traité secret avec l'Espagne par un émissaire, qui n'est autre que le fils de Laubardemont. Il va ensuite au siège de Perpignan d'où le signal doit être donné. Sur ces entrefaites, Richelieu réussit à connaître tous les fils de la conjuration, et à se saisir du traité. Il le met sous les yeux du roi en lui reprochant avec amertume de ne pas lui avoir tout révélé. C'est grâce à son ministre qu'il a pu régner : il aurait dû s'en souvenir.

« Et bien, monsieur, dit Louis XIII, je vous répondrai que je veux régner par moi seul ».

— A la bonne heure, dit Richelieu, mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire.

— Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres.

— Essayez donc, dit Richelieu, je me retire, et si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna : à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement ; car, nous l'avons dit, il ne pouvait plus marcher. En passant dans la chambre où travaillaient les secrétaires, il dit à haute voix :

— Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, et vit autant de portefeuilles que l'on comptait alors d'Empires, de royaumes et de cercles dans l'Europe ; il en ouvrit un et le trouva divisé en cases, dont le nombre égalait celui des sub-

divisions de tout le pays auquel il était destiné. Tout était en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermait que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchait que le point juste des relations du moment avec la France Ce laconisme était à peu près aussi énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvraient la table. Là tout était confusion : sur des édits de bannissement et d'expropriation des Huguenots de la Rochelle se trouvaient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les Huguenots du Nord contre l'Empire ; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert, étaient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermaient et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets. Sur la marge de l'un d'eux étaient ces mots : Sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel. Plus loin étaient entassées les dénonciations contre les Huguenots, les plans de république qu'ils avaient arrêtés ; la division de la France en cercles, sous la dictature annuelle d'un chef ; le sceau de cet Etat y était joint représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible qu'il élevait sur son front. A côté était une liste des cardinaux que le Pape avait nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvait le marquis de Bédémar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

Louis XIII épuisait en vain ses forces sur des détails d'une autre époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration, et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avait tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet : c'était un secrétaire d'Etat, nommé Desnoyers ; il s'avança en saluant :

— Puis-je parler à Sa Majesté des affaires du Portugal ? dit-il.

— D'Espagne, par conséquent, dit Louis ; le Portugal est une province d'Espagne.

— De Portugal, insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant. Et il lut :

« Don Juan, par la grâce de Dieu, roi de Portugal, des Algarves, royaumes deçà d'Afrique, seigneur de la Guinée, conqueste, navigation et commerce de l'Esthiopie, Arabie, Perse et des Indes... »

— Qu'est-ce que tout cela ? dit le roi ; qui parle donc ainsi ?

— Le duc de Bragance, roi de Portugal, couronné il y a déjà une... il y a quelque temps, sire, par un homme appelé Pinto. A peine remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée.

— La Catalogne se révolte aussi ? Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le comte-duc ?

— Au contraire, Sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des Etats généraux catalans à Sa Majesté Catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes sacrilèges et excommuniées. Le roi de Portugal.....

— Dites le duc de Bragance, reprit Louis ; je ne reconnais pas un révolté.

— Le duc de Bragance donc, Sire, dit froidement le conseiller d'Etat, envoie à la principauté de Catalogne son neveu, D. Ignace de Mascarenas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir). Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan.

— Eh bien, qu'importe ? dit Louis.

— Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, Sire, et il est encore temps d'enlever cette tutelle au roi de... au duc de Portugal.

— Moi, soutenir des rebelles ! vous osez !

— C'était le projet de son Eminence, poursuivit le conseiller

d'Etat : l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs, et M. d'Olivarés n'a pas hésité à tendre la main de sa Majesté Catholique à nos Huguenots.

— C'est bon ; j'y penserai, dit le Roi ; laissez-moi...

— Sire, les États-Généraux de Catalogne sont pressés, les troupes d'Aragon marchent contre eux......

— Nous verrons..... Je me déciderai dans un quart d'heure répondit Louis XIII.

Le petit conseiller d'Etat sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

. . . .

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papier qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe ; il y trouva toutes ses erreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume ; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides ; sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan ; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient, et les cris de fureur des peuples ; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds ; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

— Richelieu ! s'écria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette ; qu'on appelle le Cardinal !

Et il tomba évanoui dans un fauteuil. »

Quand il revient à lui, il voit à ses côtés son ministre, qui n'a pas de peine à lui arracher la condamnation à mort de Cinq-Mars et de De Thou. Mais le Grand-

Ecuyer vient se livrer lui-même. Son procès est aussitôt instruit ; il est condamné à être décapité à Lyon avec son complice de Thou. Leurs partisans sont prêts, toutefois, à tenter un effort pour les arracher au bourreau ; ils n'attendent qu'un signal que devra faire Cinq-Mars. Croyant que Marie de Gonzagues ne l'aime plus et l'a oublié, l'ancien favori refuse de le donner ; les deux amis sont exécutés.

Tel est ce roman qui nous semble porter, à son tour, l'empreinte la plus manifeste de l'esprit militaire qui hantait alors le cœur de Vigny. A l'époque où il l'écrit, il est à la veille de donner sa démission ; il a connu tous les déboires, tous les froissements d'amour-propre. En lui-même, il lutte contre l'autorité, il n'accepte pas encore cette résignation qu'il prônera plus tard. Il est, à ce moment, pour ainsi dire, en pleine période d'indiscipline. En traitant de l'esprit militaire, nous avons dépeint la lutte qui se livre dans l'âme de tout soldat pour l'acquérir. Tout d'abord, le subordonné se révolte, réclame et ne veut pas consentir à l'abandon de sa personnalité. C'est l'état dans lequel s'est trouvé Vigny en narrant l'histoire tragique de *Cinq-Mars*, car nous avons vu qu'il nous a présenté son héros sous le plus magnifique aspect. Sans doute, en excusant la trahison du favori ou en plaidant du moins pour lui les circonstances atténuantes, on peut croire qu'il a cherché à le réhabiliter parce qu'il a tenté de venger la noblesse, à laquelle il appartenait lui-même, des coups que venait de lui donner Richelieu. Mais nous croyons que *Cinq-Mars* personnifie

surtout cet esprit d'indépendance et ce besoin d'aventure dont Vigny avait soif.

Son héros, a, en effet, d'étranges analogies avec Chatterton. Il est jeune comme lui ; son orgueil est aussi grand. Mettez le poète anglais à la place du marquis d'Effiat, et il est à supposer qu'il ne se contentera pas, à son tour, d'être appelé M. le Grand. Il rougira de sa situation inférieure, de son pouvoir mal défini ; il n'aura qu'un seul but, désormais : renverser le Ministre qui arrête sa fortune. *Cinq-Mars* rappelle aussi *Satan*, que nous avons analysé déjà. Comme l'archange rebelle, il est presque le premier de tous à la Cour après le Roi ; néanmoins, son ambition n'est pas satisfaite. Quand il signe le traité avec l'Espagne et qu'il en fait part à son ami De Thou, il a, à peu près, les mêmes mots d'excuse que Lucifer :

« C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé,
. . . . viens tu me combattre ou m'absoudre ? »

Pour rendre même la ressemblance plus frappante, le noble et sublime personnage de De Thou évoque la radieuse figure d'*Eloa*. Abandonné à lui-même, Satan n'aurait pas éveillé notre sympathie et notre intérêt. La vierge divine qui quitte le ciel pour aller compâtir à la peine de l'archange révolté, force, au contraire, notre pitié ; en secret, nous approuvons et nous admirons son dévouement.

Lucifer bénéficie donc de cette compassion qu'il provoque d'une manière indirecte : nous applau-

dissons à sa révolte. Il en est de même pour Cinq-Mars. Nous nous souvenons, de suite, qu'il a voulu attirer sur la France une armée étrangère pour supplanter Richelieu. L'auteur a beau nous dire que la patrie n'existait pas à cette époque, qu'on n'avait pas la même conception des choses que de nos jours, nous continuons à refuser notre sympathie au Grand-Ecuyer. Mais quand nous voyons De Thou lui conserver si fidèlement son amitié, excuser sa faute et subir le même sort, nous les associons tous deux dans un même sentiment de pardon : nous pleurons leur fin prématurée. Une fois encore, l'écrivain gagne sa cause, et, comme dans *Eloa* et *Chatterton*, il nous fait absoudre et aimer l'indiscipline.

Pour rendre ces deux victimes encore plus intéressantes, Vigny peint leur bourreau sous les plus noires couleurs. Il semble même qu'il prenne plaisir à dénaturer la vérité historique en prêtant au terrible ministre les plus graves méfaits. On sent qu'il tient à se venger de lui pour deux motifs : d'abord parce qu'il a abattu la noblesse, et, en second lieu, parce qu'il a été la personnification la plus éclatante de l'autorité. Richelieu est l'antithèse de Cinq-Mars ; nous maudissons bientôt sa cruauté. Jamais une larme ne sillonne son impassible visage. Quand il signe ces arrêts de mort qui vont faire tomber tant de généreuses têtes, il se borne, en guise d'émotion, à carresser les chats qui l'entourent ou à faire des vers. S'il immole De Thou, dont il sait cependant l'innocence, c'est parce qu'il veut se venger de l'accusation déshono-

rante que l'historien son père a porté sur l'un de ses propres parents. Cependant, Vigny craint encore de ne pas nous avoir assez excité à jeter l'anathème contre Richelieu ; il semble regretter que nous nous souvenions trop de l'histoire et des grands services rendus par le ministre à l'Etat. Aussi, de même que De Thou attire toutes les indulgences sur Cinq-Mars, ainsi le père Joseph augmente encore la haine que nous inspire le Cardinal. Tous les moyens sont bons à ce collaborateur secret pour arriver au but qu'il se propose ; tour à tour, il fait usage du cynisme le plus complet ou de la trahison la plus révoltante. Pour connaître les secrets du Grand-Ecuyer, il n'hésite pas à se servir de son mandat de prêtre pour apprendre, par la confession, tous les projets de son trop généreux pénitent. Richelieu, avec le père Joseph, personnifie donc l'autorité dans ce qu'elle a de plus bas, de plus antipathique, de plus repoussant : nous prenons ainsi en aversion la discipline.

Nous avons, à dessein, reproduit les pages où nous voyons Louis XIII écouter d'abord Cinq-Mars et pleurer ensuite sur les crimes commis par son tout-puissant ministre. Quand nous le voyons vouloir se passer d'un homme qui fait couler tant de larmes et cause tant de deuils, le roi nous paraît être, à ce moment, la personnification de la France. Certes, elle aussi, souffre parfois d'être obligée d'entrenir des armées et d'imposer, à chacun de leurs membres, un joug dont elle tiendrait à les affranchir. Mais, lorsqu'elle forme le projet de rendre ces chaînes moins

lourdes, elle jette par hasard les yeux sur une carte de l'Europe, et elle constate, aussitôt, qu'elle est entourée de peuples menaçants toujours prêts à l'attaquer.

A l'exemple du roi qui tombe évanoui en demandant le Cardinal, devant son impuissance à supporter tout seul le fardeau du pouvoir, elle fait appel, à son tour, à la discipline qui est la condition indispensable pour qu'une armée puisse subsister, afin qu'une nation puisse se défendre. Comme Louis XIII, elle est donc toujours prête à livrer tout rebelle, alors même qu'il occuperait les premières charges, et qu'il aurait déjà obtenu les plus grandes faveurs.

Nous croyons, en conséquence, que telle est l'idée qui se dégage de ce roman. Comme nous l'avons vu, cet ouvrage a été écrit quelques mois avant que Vigny ait donné sa démission. Il semble ainsi certain qu'il a voulu exalter l'indiscipline, puisqu'il l'a peinte sous les couleurs les plus sympathiques et les plus aimables. Le capitaine qui souffrait tant de la situation inférieure qui lui était donnée en partage n'était que trop disposé à glorifier ceux qui, à l'exemple de Cinq-Mars, veulent forcer le cours des événements, corriger la destinée, et qui refusent de se soumettre à une autorité implacable. Du moins, tout en nous indiquant, par trop clairement, de quel côté vont ses préférences, il nous expose les motifs si impérieux pour lesquels un pays ne peut pas se passer d'armée ; il nous fait comprendre dans un épisode saisissant que la discipline est nécessaire, qu'il est du devoir de

celui qui est à la tête de l'Etat, de soutenir, envers et contre tous, ceux qui sont investis de l'autorité. Sans doute, nous plaignons Cinq-Mars et De Thou ; mais, quand le charme du roman s'est dissipé, nous reconnaissons en nous-mêmes que, si la France est puissante et respectée, c'est grâce à l'inflexible ministre qui gère, avec tant d'habileté, ses intérêts.

Stello

Nous allons analyser, dans *Stello*, la lutte qui se livre dans chaque homme entre l'esprit qu'il reçoit de la nature et l'esprit qui lui est donné par la vie, l'éducation qu'il reçoit ou le métier qu'il exerce.

Stello est un homme heureux à qui tout a réussi sur la terre. Mais il y a des jours où il est saisi d'une sorte de souffrance chagrine que la moindre peine de l'âme peut faire éclater. C'est dans un de ces moments qu'il reçoit la visite d'un médecin voisin, à qui il donne le nom de Docteur Noir à cause de la couleur de son habit.

Pour calmer la maladie de son client qu'il appelle celle des diables bleus, le bon docteur lui raconte la douloureuse histoire du poète Gilbert qu'il a jadis soigné, et qui est mort fou sur un lit d'hôpital, victime de la misère. Il lui narre ensuite le suicide de Chatterton, jeune poète anglais qui donnait les plus belles espérances, mais qui, désespéré de ne pouvoir obtenir un emploi honorable, quitta tragiquement la vie à dix-huit ans.

Stello s'intéresse beaucoup aux récits qui lui sont faits ; il est pris d'une ineffable pitié pour ces glorieux pauvres dont on lui retrace l'agonie. Il constate que les hommes supportent le malheur de diverses sortes : chez certains, le chagrin devient bouffonnerie et grosse gaieté ; chez d'autres, au contraire, le désespoir tourne sur leur cœur et les rend méchants. Stello excuse les uns et les autres en disant :

« L'homme a rarement tort et l'ordre social toujours. »

Le Docteur Noir fait, après, le rècit de la fin d'André Chénier. Tout d'abord, il raconte à Stello qu'il a comme domestique un vieux canonnier réformé, pour blessure au pied, après dix ans de service. Du temps qu'il était militaire, Blaireau, c'est son nom, avait brûlé beaucoup de poudre à tout ce qu'il y avait eu d'affaires à Paris, sans jamais se tourmenter du point ou frappait le boulet. C'était un artiste consommé qui avait pour devise :

« Quand j'ai bien pointé ma pièce, le roi n'est pas mon maître. »

Désolé d'avoir dû quitter l'armée à la suite d'un accident survenu au Champ-de-Mars, Blaireau est toujours prêt, cependant, à se rendre aux désirs de ses camarades qui viennent faire appel à sa vieille expérience ; il reprend, dans les grandes occasions, son ancien métier.

Il est le type de l'ancien soldat ; son corps est couvert d'hiéroglyphes tels que : « Honneur à Blai-

reau, le bourreau des crânes ! Vivent les Bourbons et Sainte-Barbe ! Amour éternel à Madeleine ! »

Mais, pour être canonnier, il n'en est pas moins homme ; nous apprenons qu'il aime Rose, la fille du geôlier de Sainte-Lazare.

Or, l'auteur nous conduit dans cette prison ; nous y faisons connaissance avec des détenus qui vont monter à l'échafaud. Le Docteur Noir cherche à sauver André Chénier qui est de ce nombre ; il lui fait comprendre, à mots couverts, qu'il s'intéresse à son sort. Le poète lui crie alors d'une voix haute et violente :

« Puisque vous connaissez ces misérables qui nous déciment, citoyen, vous pouvez leur répéter, de ma part, tout ce qui m'a fait arrêter et conduire ici, tout ce que j'ai dit dans le *Journal de Paris*, et que j'ai crié aux oreilles de ces déguenillés qui venaient arrêter mon ami chez lui. Vous pouvez leur dire ce que j'ai écrit là, là..... qu'ils sont des bourreaux barbouilleurs de lois ; que puisqu'il est écrit que jamais une épée n'étincellera dans mes mains, il me reste ma plume, mon cher trésor ; que, si je vis encore, ce sera pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice qui viendra bientôt, pour hâter le triple fouet déjà levé sur ces triumvirs, et que je vous ai dit cela au milieu de mille autres moutons comme moi, qui, pendus aux crocs sanglants du charnier populaire, seront servis au peuple-roi ».

En entendant cette diatribe, le Docteur Noir, dit, d'un air découragé, à l'officier qui est à ses côtés :

« Le sang est trop ardent aux veines de cette famille : je ne puis l'empêcher de couler ».

Néanmoins il tente une démarche auprès de Robespierre, chez lequel il trouve Marie-Joseph Chénier, le frère du condamné. Mais, par suite d'une imprudence du père d'André Chénier qui assiste aussi à cette entrevue, la mort du poète est décidée, car les espions de Robespierre ont pu se saisir du morceau de poésie dans lequel les Conventionnels sont appelés bourreaux barbouilleurs de lois. Il est donné au Docteur Noir d'assister à l'exécution qu'il résume ainsi :

« La tête roula, et ce qu'il avait là s'enfuit avec le sang ».

Il garde, dès lors, une douloureuse impression de ces sinistres proscripteurs. Il les regarde comme des

« intelligences confuses et de mérites avortés de corps et d'âme, créatures ballottées et contrefaites par leur destinée, conscients du mépris qu'on avait pour eux ; craignant les regards et pour cela faisant luire la hache afin de les éblouir et de les abaisser à terre ; cédant platement à l'instinct alourdi de la cruauté et aux nécessités dégoûtantes de leur position ».

Il a, en somme, à leur endroit

« un mépris glacial pareil à celui du passant qui écrase la limace ».

Nous sommes au 8 thermidor : la Commune et la Convention se disputent le pouvoir. Robespierre vient d'entendre le cri « A bas le tyran » ; il est sur le point d'être jeté en prison. Mais la troupe court à son secours ; déjà, dix pièces de canon sont arrivées, à minuit, sur

la place du Carroussel : Qu'un seul boulet soit lancé contre la Convention, et le triomphe de Robespierre est assuré. Or, au nombre des canonniers se trouve Blaireau, car, pour cette grande circonstance, il a repris du service. Comme le Docteur Noir, qui est sur les lieux par hasard, demande à son domestique la cause de ces préparatifs de combat, Blaireau tourne la tête, d'un air de mépris, vers le palais national des Tuileries, dont toutes les fenêtres sont éclairées, en disant :

« C'est un tas d'avocats qui se chamaillent là-bas ».

Au même moment arrive Henriot, qui, tout dévoué à Robespierre, ordonne aux canonniers de faire feu sur la Convention. Il s'adresse à Blaireau en lui commandant de pointer la pièce sur la plus grande fenêtre allumée du Château. Mais, comme les servants qui lui sont adjoints sont inexpérimentés et que les roues glissent toujours en arrière, le domestique du Docteur Noir se décourage ; il répond en fin de compte au général qui lui crie de tirer :

« Ma chandelle est morte ! va te coucher ! »

Le 9 thermidor est donc dû à Blaireau ; le Docteur Noir célèbre, en un dithyrambique langage, son providentiel serviteur :

« O Blaireau, ton nom ne tiendra pas la moindre place dans l'histoire, et tu t'en soucies peu, pourvu que tu dormes le jour et la nuit, et que ce ne soit pas loin de Rose. Tu es trop simple et trop modeste, Blaireau, car je te jure que de tous les hommes appelés grands par les conteurs d'histoire il

y en a peu qui aient fait des choses aussi grandes que celles que tu viens de faire. Tu as retranché du monde, un règne et une ère démocratique ; tu as fait reculer la Révolution d'un pas, tu as blessé à mort la République. Voilà ce que tu as fait, grand Blaireau ! D'autres hommes vont gouverner qui seront félicités de ton œuvre et qu'un souffle de toi aurait pu disperser comme la fumée de ta pipe solennelle. On écrira beaucoup et peut-être toujours sur le 9 thermidor ; jamais on ne pensera à te rapporter l'hommage d'adoration qui t'est dû aussi justement qu'à tous les hommes d'action qui pensent si peu et qui savent si peu comment, ce qu'ils ont fait, s'est fait et qui sont bien loin de ta modestie et de ta candeur philosophiques. Qu'il ne soit pas dit qu'on ne t'ait pas rendu hommage ; c'est toi, ô Blaireau ! qui es véritablement l'homme de la Destinée. »

Résumant alors les trois récits de la mort de Gilbert, de Chatterton et de Chénier qui sont imputables, tour à tour, à la monarchie absolue, à la monarchie constitutionnelle et à la république, Stello, qui est la personnification du poète, conclut :

« Donc, des trois formes de pouvoir possibles la première nous craint, la seconde nous dédaigne comme inutiles, la troisième nous hait et nous nivelle comme supériorités aristocratiques. C'est l'ostracisme perpétuel ».

La société ne repose, en somme, que sur un mensonge social, démontre le Docteur Noir qui dit de la propriété :

« C'est là ma place au soleil ; voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre ».

De l'hérédité :

« On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau dans la tempête, celui des voyageurs qui est de meilleure maison ».

De la capacité enfin :

« Qui cédera la place à l'autre ? Je suis aussi habile que lui — Qui décidera entre nous ? »

Pour finir d'enlever à Stello toutes ses illusions le Docteur Noir ajoute :

« Ah ! j'oubliais ; ensuite il ne vous restera plus qu'une bagatelle, ce sera d'anéantir au cœur de tout homme né de la femme cet instinct effrayant : Notre ennemi, c'est notre maître. — Pour moi, je ne puis souffrir naturellement aucune autorité ». « Ma foi, ni moi »,

dit Stello emporté par la vérité,

« fût-ce l'innocent pouvoir d'un garde-champêtre ».

Impitoyable, le Docteur Noir continue :

« Oh ! nul doute, Monsieur, qu'il ne vaille autant choisir en temps de luttes, que se laisser ballotter comme un numéro dans le sac d'un grand loto. Mais l'intelligence n'y est presque pour rien, car vous voyez que, par le raisonnement appliqué au choix du pouvoir qu'on veut s'imposer, on n'arrive qu'à des négations, quand on est de bonne foi. Mais, dans les circonstances dont nous parlons, suivez votre cœur ou votre instinct. Soyez (passez-moi l'expression) bête comme un drapeau.

— O profanateur ! s'écria Stello.

— Plaisantez-vous ? dit le Docteur ; le plus grand des profanateurs, c'est le temps : il a usé vos drapeaux jusqu'au bois.

« Lorsque le drapeau blanc de la Vendée marchait au vent

contre le drapeau tricolore de la Convention, tous deux étaient loyalement l'expression d'une idée ; l'un voulait dire bien nettement monarchie, hérédité, catholicisme ; l'autre, république, égalité, raison humaine : leurs plis de soie claquaient dans l'air au-dessus des épées, comme au-dessus des canons se faisaient entendre les chants enthousiastes des voix mâles, sortis de cœurs bien convaincus. *Henri IV*, *La Marseillaise*, se heurtaient dans l'air comme les faulx et les baïonnettes sur la terre. C'étaient là des drapeaux !

« O temps de dégoût et de pâleur, tu n'en as plus ! Naguère le blanc signifiait Charte, aujourd'hui le tricolore veut dire Charte. Le blanc était devenu un peu rouge et bleu, le tricolore est devenu un peu blanc. Leur nuance est insaisissable. Trois petits articles d'écriture en font, je crois, la différence. Otez donc la flamme, et portez ces articles au bout du bâton.

« Dans notre siècle, je vous le dis, l'uniforme sera un jour ridicule comme la guerre est passée. Le soldat sera déshabillé comme le médecin l'a été par Molière, et ce sera peut être un bien. Tout sera rangé sous un habit noir comme le mien. Les révoltes mêmes n'auront pas d'étendard. Demandez à Lyon, en cette dix-huit-cent-trente-deuxième année de notre Seigneur ».

Stello tient, cependant, à dire au Docteur avant de terminer l'entretien :

« Qui vous dit que je n'ai pas étudié, analysé, suivi pulsation par pulsation, veine par veine, nerf par nerf, toutes les parties de l'organisation morale de l'homme, comme vous de son être matériel ? que je n'ai jamais pesé dans une balance de fer machiavélique les passions de l'homme naturel et les intérêts de l'homme civilisé, leurs orgueils insensés, leurs joies égoïstes, leurs espérances vaines, leurs faussetés étudiées, leurs malveillances déguisées, leurs jalousies honteuses, leurs

avarices fastueuses, leurs amours singées, leurs haines amicales ? »

Il ne reste plus au Docteur Noir qu'à rédiger son ordonnance qui porte les prescriptions suivantes :

« I. — Séparer la vie poétique de la vie politique.

II. — Seul et libre accomplir sa mission. Suivre les conditions de son être, dégagé de l'influence des associations, même les plus belles, parce que la solitude est la source des inspirations.

III. — Eviter ce rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit, et employer toutes les forces de la volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active.

IV. — Avoir toujours présentes à la pensée les images, choisies entre mille, de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier.

L'auteur termine :

Quel est ce Stello ? Quel est ce Docteur Noir ?

Je ne le sais guère.

Stello ne ressemble-t-il pas à quelque chose comme le sentiment ?

Le Docteur Noir, à quelque chose comme le raisonnement ?

Ce que je crois, c'est que si mon cœur et ma tête avaient, entre eux, agité la même question, ils ne se seraient pas autrement parlé ».

Voilà, en résumé, ce roman de Stello qui, dans sa forme énigmatique, est encore plus attachant, et nous fait désirer davantage d'y deviner ce que l'auteur a voulu nous dire.

Stello est donc la personnification du poète, du sentiment, de l'esprit pur : la véritable maladie dont il

souffre c'est qu'il se rend compte de la diminution de soi-même qu'entraîne toute situation précaire ou trop absorbante. Imposer à un homme inspiré l'accomplissement de certains emplois, la fréquentation de divers milieux, est lui ravir, par le fait même, la plus grande partie de ses dons. Quand le Docteur Noir lui fait le récit de la mort de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, il met alors le doigt sur la plaie la plus secrète de son malade, et il est à la veille de le guérir. Il lui indique ainsi que le Pouvoir, sous toutes ses formes, craint, dédaigne ou hait le poète. Lui qui est la personnification de l'esprit pratique, du raisonnement, du côté matériel de l'existence, il vient au secours de son client ; il tient à lui indiquer les procédés au moyen desquels, l'homme inspiré pourra accomplir sa tâche sublime dans un monde où il est environné d'ennemis. Mais, tout en se sentant prêt à suivre aveuglément les prescriptions du Docteur Noir, Stello tient à lui dire qu'il se flatte de connaître toutes les parties de l'organisation morale de l'homme, comme lui de son être matériel. Autrement dit, nous constatons qu'il y a lutte entre cet esprit pur et cet esprit pratique qui se trouvent dans l'âme de Vigny, puisqu'il a analysé tous leurs secrets réciproques, et qu'il leur a demandé tous les efforts pouvant être donnés.

En commentant l'ordonnance du Docteur Noir, nous allons voir encore que cet esprit pratique se nomme, chez l'auteur, l'esprit militaire. Il va mettre, d'ailleurs, unecertaine coquetterie à ne pas nous avouer son mal,

et il va nous appartenir d'en faire le diagnostic. Par les soins qu'il prendra à nous cacher son état, nous pourrons en déduire, d'une manière plus sûre, la portée véritable de son roman.

Le poète doit, en premier lieu, séparer la vie poétique de la vie politique. Entrer dans cette arène, ouverte à toutes les passions humaines, serait avilir son œuvre, l'empreindre de ce qu'il y a de fragile et de passager dans les faits du moment. Il doit laisser aux Césars la place publique, et ne rien dire tant qu'ils respecteront le travail de ses nuits et le repos de ses jours. L'homme politique est toujours corrompu, altéré, par l'exercice du pouvoir ; l'homme inspiré doit soigneusement se garder de cette infaillible déchéance.

Nous arrivons maintenant à la deuxième prescription, qui nous dévoile complètement l'état d'âme de Vigny : « seul et libre accomplir sa mission ». — Le poète ne peut être visité par l'inspiration que dans la solitude ; il doit fuir toutes les associations « même les plus belles ». Il est hors de doute que l'auteur fait allusion, ici, au métier militaire, et qu'il se trahit dans le soin qu'il met à ne pas le mentionner. Donnant la nomenclature, en effet, de ces associations, il reste encore muet sur une carrière qu'il a remplie pendant treize années, et qui l'a, de son propre aveu, marqué d'un stigmate ineffaçable :

« Dans les Assemblées, les Corps, les Compagnies, les Ecoles, les Académies et tout ce qui leur ressemble ».

S'il est donc une association qui ait

« les défauts d'un couvent » (1)

en ôtant

« aux intelligences la liberté et l'individualité, sans lesquelles elles ne sont rien, et qui fonde une autorité tyrannique qui étouffe le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse »,

il est certain qu'elle se nomme l'armée.

Le motif que donne Vigny pour proscrire l'entrée de ces associations au poète nous est déjà connu :

« Les médiocrités intrigantes arrivent par degré à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux ».

Rapprochons, en effet, une phrase de la lettre qu'il écrit à Brizeux et que nous avons plusieurs fois citée, et nous verrons que l'officier, passé capitaine à l'ancienneté, exprime ici ses propres tribulations :

« Il est vrai que dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus ».

« L'imagination est inconstante, ajoute-t-il ; si on lui ôte ses ailes, on la fait mourir ». Le poète qui a été obligé de vivre dans un état de somnambulisme pendant de longues années de service, et qui a été

(1) « Les régiments sont des couvents d'hommes, mais des couvents nomades ; partout ils portent leurs usages empreints de gravité, de silence, de retenue. On y remplit bien les vœux de Pauvreté et d'Obéissance ». (*Grandeur et servitude militaires*).

contraint de dire à l'inspiration : « Ne viens pas ici, tu es inutile » maudit, à ce moment, le métier qui, par l'esprit particulier qu'il lui a donné, a tari sa verve.

La troisième prescription est le corollaire de la précédente.

« Le poète doit éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit, et employer toutes les forces de la volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active ».

Par paresse de penser, il peut être tenté d'agir, en effet, et, s'il se laisse aller à entreprendre ces choses matérielles, indignes de lui, il est perdu pour toujours.

Dans ce nouveau conseil, l'ancien officier, qui se cache en Stello, se découvre, car il veut que le penseur conserve une **neutralité armée**. Par grandeur d'âme, il doit rester dans sa retraite, mais si les circonstances l'exigent, il lui faut reprendre sa place de combat. De temps en temps, il jette son mot à la multitude ; il revient ensuite à son silencieux travail. Vigny va se souvenir plus tard de cette partie de l'ordonnance du docteur Noir, car il se bornera à donner, à de longs intervalles, la pensée, fruit de ses veilles et de ses longs labeurs.

La quatrième prescription recommande enfin d'avoir toujours présentes à l'esprit les images de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, puisqu'il ne faut pas oublier que le poète a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom : il n'est pas permis,

d'ailleurs, de rien attendre de ce monde où l'on vient avec l'assurance de voir mourir son père et sa mère, et où l'espérance constitue, en somme, la plus grande des folies.

Cette ordonnance nous permet ainsi de déduire l'idée générale qui se dégage de ce roman. Il n'est, en résumé, que l'amplification plus logique et plus raisonnée du drame de Chatterton, auquel il a donné naissance. Le poète est l'éternel paria qui est à charge à tout le monde. Par sa nature même, il est déjà destiné à être malheureux. Mais, pour qu'il puisse mettre à profit les dons divins qu'il a reçus, afin qu'il accomplisse sa mission, il ne faut pas qu'il se mêle trop aux mortels, qu'il épouse leurs haines, leurs passions, leurs misères. Nous savons, par l'exemple du poète anglais, qu'il ne peut pas accepter pour vivre un emploi déshonorant. Avec la mort de Gilbert, nous voyons qu'il ne lui faut pas prendre partie aux controverses et aux disputes de son temps, comme l'a fait l'auteur de *Mon apologie*. Par la fin tragique de Chénier, nous apprenons qu'il est de son devoir de se désintéresser des choses de la politique. C'est à la condition d'habiter le plus possible une tour d'ivoire qu'il pourra rester poète ; l'exemple de ses trois prédécesseurs lui rappellera sans cesse qu'il ne doit attendre aucune récompense de son génie.

De même que nous avons pu dire que Vigny s'était personnifié en *Chatterton*, il nous est ainsi possible d'avancer qu'il a exprimé, dans *Stello*, ses regrets d'avoir été officier, d'y avoir contracté un esprit

spécial. S'il est certes un métier qui ne remplisse pas les conditions indiquées pour être poète, c'est certainement le métier militaire, et, par les allusions constantes que l'auteur lance contre son ancienne profession, sans jamais la nommer, on comprend qu'il veut nous peindre son état d'âme, nous exprimer ses regrets de l'avoir exercée. Il tient à ce que son exemple soit, du moins, profitable, et il éloigne de cette carrière les hommes inspirés qui auraient pu venir l'embrasser. Toutefois, comme il a connu dans le monde des lettres les mêmes épreuves, les mêmes ennuis, il prévient le poète qui, plus heureux que lui, aura pu suivre les prescriptions du docteur Noir, qu'il ne lui faut rien espérer, cependant, car il est, par nature, voué au malheur.

En résumé, Vigny déplore, dans *Stello*, d'avoir contracté l'esprit militaire. Ce double personnage qui parle, tour à tour, au nom du sentiment et du raisonnement ne fait que raconter la lutte qui se livre dans l'âme de l'écrivain entre l'esprit positif et l'esprit pur.

Nous avons vu que, dans *Chatterton*, le poète anglais s'écrie :

« Je frapperai du pied les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémiah-Miles et Warton ».

« Ah ! misérable ! Mais..... c'est la satire ! tu deviens méchant ».

Stello est aussi un satire, et l'armée surtout est le but visé. Avec l'histoire de Blaireau, nous voyons

qu'elle est aveugle, car le canonnier pointe sa pièce sur les Tuileries, sans savoir même le motif pour lequel il agit. Quand, enfin, le docteur Noir fait sa diatribe contre le drapeau, nous devons y attacher une importance d'autant plus grande qu'il la prononce à la veille de rédiger son ordonnance. Vigny procède, on l'a dit, comme Mérimée, et il réserve le trait essentiel pour la fin : il nous semble donc qu'il a voulu exhaler sa haine contre un métier dont il garde, en ce moment, le plus cruel souvenir. Il jette aussi l'anathème contre les hommes politiques, à qui il décoche ses traits les plus acérés, car il vient d'éprouver de ce côté une autre déception, comme nous l'avons remarqué en faisant le récit de sa vie.

Les deux romans de *Cinq-Mars* et de *Stello* portent, en conséquence, l'empreinte la plus manifeste de l'influence de l'esprit militaire. Dans le premier, Vigny peint l'indiscipline sous les plus sympathiques couleurs : il est, alors, dans la période de révolte que nous avons indiquée ; dans le second, il met en garde les poètes contre toutes les carrières qui ne leur conviennent pas et dans lesquelles, avec leur tempérament spécial, ils sont destinés à être malheureux, à perdre la plus grande partie de leurs dons. Le soin avec lequel il affecte de ne pas mentionner, dans cette nomenclature, l'emploi d'officier, les allusions discrètes qu'il fait à ses tribulations passées, les pointes satiriques qu'il lance à l'adresse du rôle aveugle de l'armée et de la situation anormale qui est, pour elle, le résultat d'un long temps de paix, dénotent, d'une manière cer-

taine, qu'il a voulu exprimer, ici, ses propres regrets et ses plus secrets ressentiments. Une fois encore, cependant, il a mauvaise grâce à vouloir répudier cet esprit militaire qui s'est emparé de lui, car il lui vaut d'être le Walter Scott et le Sterne français.

CHAPITRE IX

ÉTUDE DE « GRANDEUR ET SERVITUDE MILITAIRES »

Nous avons remarqué que, dans *Stello*, le Docteur Noir dit quelque part :

« Dans notre siècle, le soldat sera déshabillé comme le médecin l'a été par Molière, et ce sera peut-être un bien ».

En étudiant le roman de *Grandeur et servitude militaires*, il va nous être permis de constater que Vigny semble s'être proposé précisément ce but dans cet ouvrage.

Dans la préface, il nous déclare qu'il prend plaisir à se rappeler dans un moment de calme et de liberté les temps de peine ou d'esclavage. Il veut, à défaut des grandes actions qu'il ne lui a pas été possible d'accomplir, narrer les principaux événements dont il a été le témoin. En même temps, il nous fait des confidences sur les rêves de gloire dont son adolescence avait été bercée.

Vigny est le premier écrivain qui ait traité du rôle nouveau du soldat et de l'armée. Il y a donc un intérêt véritable à analyser ses idées en ces deux

matières ; nous leur consacrerons, en conséquence, des chapitres spéciaux. Nous nous bornerons ici à rechercher, dans les faits qu'il nous expose, la morale que semble avoir voulu en tirer l'auteur, tout en ayant soin de tâcher d'y découvrir les causes exactes de ses souffrances durant son passage à l'armée.

Grandeur et servitude militaires comprend trois récits : « Laurette », « La veillée de Vincennes », « la Canne de Jonc », que nous allons résumer tour à tour.

Or donc, jeune lieutenant de mousquetaires rouges et tout fier de son épaulette, Vigny escorte les bagages de Louis XVIII se rendant en exil. Il songe à cette satisfaction miraculeuse que donne à tout mortel la conviction qu'il ne peut se soustraire à nulle des dettes de l'honneur, et il en arrive à se dire que l'abnégation est une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense. Il en est là de ces réflexions quand il voit venir à lui un homme, d'une cinquantaine d'années, qui n'est autre qu'un chef de bataillon. La conversation s'engage ; bientôt, en veine de confidence, son interlocuteur veut bien lui raconter la manière dont il a quitté la mer et son premier métier de marin.

Capitaine d'un brick de guerre nommé *Le Marat*, il reçoit l'ordre d'appareiller pour Cayenne où il doit conduire des soldats. On lui confie également la garde d'un déporté sur lequel on appelle toute son attention. Le Directoire lui fait parvenir, à son sujet, une lettre au grand cachet rouge qu'il a mission d'ouvrir seulement

à une certaine distance donnée, en pleine mer. Mais, ce voyageur spécial est marié ; il a l'autorisation d'emmener avec lui sa jeune femme. L'un et l'autre ne comptent pas encore vingt ans et ils ont l'air, dit le commandant, de deux tourtereaux.

Le voyage s'accomplit dans les meilleures conditions ; le capitaine et ses passagers deviennent des amis. Cependant, la perspective d'ouvrir cette lettre mystérieuse donne au commandant du *Marat* de cruelles angoisses ; il redoute d'y lire un ordre cruel. Le jour venu, il s'exécute ; il apprend qu'il lui faut fusiller le déporté, coupable d'avoir écrit des couplets satiriques sur les membres du Directoire. Il notifie cet arrêt au condamné qui l'écoute avec courage, se bornant à recommander seulement sa jeune femme au capitaine. Celui-ci promet de ne pas l'abandonner.

Au moment de l'exécution, on fait descendre la jeune femme dans une barque, afin de lui cacher la mort de son mari ; mais, par suite d'une déplorable fatalité, elle assiste à toutes les péripéties de cette scène tragique ; elle devient folle de douleur.

Fidèle à sa promesse, le capitaine se fait, dès lors, son gardien, et il ne la quitte plus. Avec lui, elle prend part à toutes les campagnes, — car il n'a plus voulu servir sur cette mer qui lui aurait rappelé de trop cruels souvenirs, — et il y a déjà dix-huit ans qu'elle est à ses côtés. Vigny ne peut alors s'empêcher de dire à celui qui est aujourd'hui un vieux chef de bataillon. « Vous êtes un brave homme ».

Le jeune lieutenant prend ensuite congé de son camarade de route ; il oublie bientôt l'histoire qui lui a été faite. Plus tard, cependant, ce souvenir lui revient à l'esprit ; il s'enquiert de ce qu'est devenu le pauvre officier supérieur. Un vieux capitaine de ligne lui apprend qu'il a été tué par un boulet à Waterloo, et que la femme qu'il avait adoptée était morte de folie furieuse quelques jours après.

« Je le crois bien, dis-je, elle n'avait plus son père nourricier !

— Ah bah ! *père* ! Qu'est-ce que vous dites donc ? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin et licencieux.

— Je dis qu'on bat le rappel, repris-je en sortant. Et moi aussi, j'ai fait abnégation ».

Voilà le premier récit du roman ; avec son invraisemblance qu'il n'est pas nécessaire de relever, il fait ressortir davantage l'idée que Vigny nous exprime.

Au lieu d'être une vertu commune et facile à pratiquer, le lieutenant apprend, au contraire, que l'abnégation peut ménager l'accomplissement des devoirs les plus cruels et les plus pénibles. En pleine mer, le capitaine est ainsi obligé de faire fusiller un jeune homme. Cet épisode de sa vie se présente, désormais, sans cesse à sa mémoire.

« Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux et en même temps, je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers et je dis à l'un d'eux :

« Allons, un canot à la mer puisqu'à présent nous sommes

des bourreaux. Vous y mettrez cette femme et vous l'emmènerez au large, jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. — Alors vous reviendrez. — Obéir à un morceau de papier car ce n'était que cela, enfin ! Il fallait qu'il y eut quelque chose dans l'air qui me poussât. — J'entrevis de loin ce jeune homme — oh ! c'était affreux à voir — s'agenouiller devant sa Laurette et lui baiser les genoux et les pieds. N'est-ce pas, que vous trouvez que j'étais malheureux. Je criai comme un fou : séparez-les ! nous somme tous des scélérats ! séparez-les... La République est un corps mort ! Directeurs, directoire c'est la vermine. — Je quitte la mer ! Je ne crains pas tous vos avocats ; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait ? Ah ! si je me souciais bien d'eux, en effet. J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins ! Oh ! je l'aurais fait ; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez. Je m'en souciais bien ! une vie comme la mienne. Ah bien oui ! pauvre vie, va ».

Une violente indignation soulève le cœur de cet honnête homme qu'est le capitaine ; pas un instant, malgré tout, il songe à ne pas exécuter l'ordre qui lui a été donné. Au point de vue moral, il se sent absolument couvert et défendu par ce papier signé en bonne et due forme ; il connaît, d'ailleurs, la grave responsabilité qui lui incomberait s'il déchirait cette lettre et n'assurait pas l'exécution de l'arrêt. La mort dans l'âme, il se soumet donc, tout en jetant son cri de révolte contre ceux qui lui imposent cette tâche infâme. Quand son voyage est accompli, il n'hésite pas à abandonner une carrière où il a dû remplir d'aussi durs devoirs. Jusqu'ici, en somme, son sacrifice, bien qu'étant très méritoire, ne semble pas au-

dessus de ses forces. Quand on sert depuis un certain nombre d'années et qu'on est assoupli, par cela même, aux exigences des règlements, lorsqu'on possède, en un mot, l'esprit militaire, on attache, à l'ordre donné régulièrement, un caractère sacré. Dans un cas semblable, on sait qu'on ne devient pas bourreau, puisque le cœur n'a pas été consulté et n'a pas eu à prononcer le jugement. Le soldat n'est alors que le bras qui se borne à agir, tout en laissant aux autres la responsabilité de l'acte commis involontairement. Aussi, le premier mouvement de révolte et de stupeur passé, on sent, pour employer l'expression du vieux commandant :

« Un je ne sais quoi qui fait obéir et pousse en avant ».

Mais où le vrai sacrifice du chef de bataillon commence, c'est quand il adopte la jeune veuve et qu'il la traîne à sa suite dans toutes ses campagnes. Son mérite n'est pas de se dévouer à toute heure, de prélever sur sa maigre solde l'argent nécessaire à la subsistance et à l'entretien de la malheureuse femme, mais de voir, à chaque instant, que son abnégation est méconnue. Comme nous l'avons signalé, chacun a au régiment, dans la personne de ses camarades, des censeurs impitoyables. Tout le monde se surveille ; on est toujours porté à attribuer à l'acte du voisin un mobile moins noble que celui qui l'a dicté, tellement on craint que la dignité de l'uniforme ne soit plus tard compromise. En voyant donc cet homme, en pleine force de l'âge, garder à ses côtés une jeune femme,

tous pensent et répètent à l'envi qu'elle est sa maîtresse. Ce qu'il y a ainsi de beau dans l'exemple que nous cite Vigny, c'est que le chef de bataillon s'aperçoit toujours qu'il est jugé de la sorte ; il fait preuve, par conséquent, de la plus sublime abnégation en se rendant compte, sans murmurer, de cette souillure dont on l'accuse gratuitement.

Nous pouvons nous imaginer, par ce récit, les souffrances que dut endurer Vigny quand il était officier. D'après ses propres indications, nous savons, en effet, qu'il se tenait à l'écart de ses camarades, qu'il ne voulait pas partager leurs amusements quotidiens : au lieu de les suivre au café, il s'enfermait chez lui pour y faire des vers. Sa sagesse dut paraître inexplicable à beaucoup d'officiers qui portèrent vraisemblablement sur sa manière d'agir des jugements très sévères ; ses chefs, en particulier, furent, sans nul doute, très étonnés de le voir se livrer à un genre de vie qui ne convenait guère à sa jeunesse. Egaux et supérieurs furent probablement très vexés de voir qu'un d'entre eux affectait de les dédaigner, de ne prendre nul plaisir dans leur compagnie. Vigny dut entendre très souvent des remarques désobligeantes, et il put se dire que l'abnégation la plus méritoire était précisément celle que ménagent parfois les circonstances les plus banales et les plus ordinaires de la vie militaire. Certes, en finissant son récit par ces mots :

« Et moi aussi j'ai fait abnégation »,

il est évident que Vigny veut nous dire qu'il a eu

peine à contenir son indignation en ne relevant pas très vertement le propos désobligeant du vieux capitaine. Mais nous croyons aussi que ses tribulations passées lui sont alors revenues à la mémoire, et qu'il a fait allusion aux cruelles épreuves qui lui furent si longtemps réservées par ses camarades et par ses chefs.



Le second récit de *Grandeur et servitude militaires* est « La veillée de Vincennes ».

Vigny et le lieutenant Timoléon d'Arc sont en garnison dans cette ville. En se promenant dans l'intérieur de la forteresse, ils rencontrent un vieil adjudant d'artillerie qui compte des munitions en vue d'une inspection générale devant avoir lieu le lendemain : ils engagent avec lui une conversation. Ils le revoient quelques jours plus tard, et le sous-officier leur raconte alors l'histoire de son mariage.

Etant enfant, Mathurin, c'est son prénom, joue avec une petite fille de son âge, nommée Pierrette, en compagnie de laquelle il va souvent voir travailler les maçons. Il fait la connaissance de l'un d'entr'eux qui prend plaisir à le faire chanter avec son amie et qui est le futur poète Sedaine. En se promenant une fois avec Pierrette, il se trouve en présence de deux dames qui promettent de les marier plus tard. Tout heureux de cet horoscope, Mathurin veut le réaliser et se montrer digne de sa fiancée : il se fait donc soldat.

Or, un jour qu'il subit une punition légère, il voit revenir Sedaine ; au cours d'un entretien qu'il a avec lui, il lui avoue que son rêve est d'épouser Pier-

rette quand elle aura une dot ou bien lorsqu'il sera nommé sergent.

Mais son amie d'enfance est amenée dans la suite devant les deux dames autrefois rencontrées, et qui n'étaient autres que la reine Marie-Antoinette et la princesse de Lamballe. On lui fait apprendre une chanson qu'elle doit chanter dans une scène de la pièce intitulée : « Rose et Colas », qui doit être jouée devant la cour. Le jour de la représentation, Mathurin est désigné, pour sa part, pour être placé en faction à la porte de la loge de la reine. En entendant la voix de l'actrice, il croit reconnaître celle de sa fiancée ; son trouble devient extrême. A la fin de la pièce, on le fait appeler ; il comparaît devant la reine qui lui donne Pierrette pour femme avec la dot qu'elle vient de gagner.

Le sous-officier raconte ensuite que Pierrette est morte en mettant au monde la jeune fille qui est à ses côtés, et qu'il vient de fiancer à un maréchal des logis d'artillerie.

Après avoir entendu ce récit, les deux officiers quittent le vieil adjudant et rentrent chez eux. Soudain, vers quatre heures du matin, un bruit formidable se fait entendre : la terre semble s'entr'ouvrir. Vigny et le lieutenant Timoléon d'Arc... se retrouvent alors dans l'intérieur de la forteresse, où l'explosion vient de se produire. En cherchant à se rendre compte des causes de la catastrophe, ils sont bientôt en présence du corps de l'adjudant, qui est mort, victime de son imprudence et de son zèle, en voulant visiter pendant la nuit ses munitions.

« Au pied de la chapelle étaient couchées la tête et la poitrine du pauvre adjudant, sans corps et sans bras. Le pied que j'avais heurté avec mon pied, en arrivant, c'était le sien. Ce malheureux, sans doute, n'avait pas résisté au désir de visiter encore les barils de poudre et de compter ses obus et, soit le fer de ses bottes, soit un caillou roulé, quelque chose, quelque mouvement avait tout enflammé.

Comme la pierre d'une fronde, sa tête avait été lancée avec sa poitrine sur le mur de l'église, à soixante pieds d'élévation, et la poudre dont ce buste effroyable était imprégné avait gravé sa forme en traits durables sur la muraille au pied de laquelle il retomba. Nous le contemplâmes longtemps, et personne ne dit un mot de commisération. Peut-être parce que le plaindre eût été se prendre soi-même en pitié pour avoir couru le même danger. Le chirurgien-major, seulement, dit : « il n'a pas souffert ».

Pour moi, il me sembla qu'il souffrait encore ; mais, malgré cela, moitié par une curiosité invincible, moitié par bravade d'officier, je le dessinai.

« Les choses se passent ainsi dans une société d'où la sensibilité est retranchée. C'est un des côtés mauvais du métier des armes que cet excès de force où l'on prétend toujours contraindre son caractère. On s'exerce à durcir son cœur, on se cache de la pitié, de peur qu'elle ne ressemble à la faiblesse ; on se fait effort pour dissimuler le sentiment divin de la compassion, sans songer qu'à force d'enfermer un bon sentiment on étouffe le prisonnier.

. . . .

A-t-il eu le temps de penser à la Providence ? me dit la voix paisible de Timoléon d'Arc qui, par-dessus mon épaule, me regardait dessiner avec un lorgnon.

« En même temps, un joyeux soldat, frais, rose, et blond, se baissa pour prendre à ce tronc enfumé sa cravate de soie noire :

« — Elle est encore bien bonne dit-il.

C'était un honnête garçon de ma compagnie nommé Muguet, qui avait deux chevrons sur le bras, point de scrupule ni de mélancolie et au demeurant, le meilleur fils du monde. Cela rompit nos idées. »

Mais Louis XVIII vient visiter la forteresse quelques instants après ; il distribue des rouleaux d'or aux soldats qui se sont distingués, et il disparaît.

« Je pensai à la famille du pauvre adjudant, mais j'y pensai seul. En général quand les princes passent quelque part, ils passent trop vite. »

Ainsi se termine le second récit de ce roman militaire. Cette longue histoire de l'adjudant et l'adorable idylle qui en est le fond ne nous sont racontées que pour nous rendre plus sympathique le vieux sous-officier. En apprenant sa mort, le lecteur éprouve, pour sa part, un vrai chagrin. Au contraire, le jeune lieutenant, qui vient d'entendre l'histoire de sa vie, et qui a été à même d'apprécier ses qualités morales, se borne, en guise de regret, à dessiner le cadavre : l'auteur, qui se met lui-même en scène, déplore alors sa propre sécheresse de cœur.

Vigny semble nous donner, maintenant, la contre-partie de son premier récit. Nous venons de voir, en effet, dans Laurette, que nulle fraternité ne règne entre camarades, et que chacun devient, à l'occasion, pour son meilleur ami un censeur impitoyable : un capitaine attribue au mobile le moins noble le sublime dévouement d'un chef de bataillon. Avec « La veillée de Vincennes », il nous indique ce qui se passe

dans un milieu différent, à un échelon plus bas de la hiérarchie. L'officier qui se montre si sévère à l'égard de ses camarades ne l'est pas moins envers ses inférieurs : il n'a pas un mot, pas un soupir, pour déplorer la mort de celui qui lui fit des confidences. Mais, du moins, l'humble soldat saura peut-être rendre justice au vieil adjudant, regretter cette fin prématurée. A son tour, il se borne à se baisser pour prendre à ce tronc enfumé qui était, il y a un instant, le supérieur, sa cravate de soie noire. Tout le monde fait donc preuve de la même dureté de cœur. Par ce douloureux exemple de « La veillée de Vincennes » on voit ainsi la manière dont est accueillie la nouvelle du décès du serviteur le plus zélé : l'un dépouille, l'autre dessine et le prince, au service duquel on vient de mourir, ne songe même pas à la famille que l'on laisse ici-bas.

Vigny va nous montrer dans « le capitaine Renaud » ce que valent les chefs d'armée.

Le capitaine Renaud a servi dans la Garde ; il nous est dépeint comme un homme d'un sens droit et sévère, d'un esprit très cultivé : il est le type de l'officier moderne. Une ancienne blessure à la jambe droite motive cette habitude du capitaine de s'appuyer toujours sur une canne de jonc, dont la pomme est assez singulière et attire l'attention de tous ceux qui la voient pour la première fois.

Or, nous sommes en 1830 et la révolution est à la veille d'éclater. Pendant que les troupes veillent, le capitaine Renaud fait à Vigny, avec lequel il a lié

connaissance lors des préparatifs de la guerre d'Espagne, le récit de sa vie.

A douze ans, il est amené par son père, vieil officier supérieur, en Egypte. Devant Malte, il monte à bord du vaisseau-amiral où il a l'occasion de se trouver devant le général en chef. Bonaparte décide son père à le renvoyer en France pour qu'il puisse continuer ses études :

« En même temps, il se baissa et, me prenant sous les bras, m'éleva jusqu'à sa bouche et me baisa le front. La tête me tournait, je sentis qu'il était mon maître et qu'il enlevait mon âme à mon père, que du reste je connaissais à peine parce qu'il vivait à l'armée éternellement. Je crus éprouver l'effroi de Moïse, berger, voyant Dieu dans le buisson. Bonaparte m'avait soulevé libre et grand, et quand ses bras me redescendirent doucement sur le pont, ils y laissèrent un esclave de plus. »

A la bataille navale d'Aboukir, son père est fait prisonnier ; de la Sicile où il a obtenu de se rendre, il écrit à son fils pour lui dire de se méfier de l'ambition de Bonaparte, et de ne pas lui témoigner une admiration irréfléchie.

En 1804, Renaud est nommé page de l'Empereur. De temps en temps, par suite de ses fonctions, il est appelé à voir son Maître dans l'intimité.

« Quoi me disais-je, il y a donc des têtes assez fortes pour être sûres de tout et n'hésiter devant personne? Les hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose et dont l'assurance écrase les autres en leur faisant penser que la clef de tout pouvoir et de tout savoir, clef qu'on ne cesse de cher-

cher, est dans une poche et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infaillibles. Je sentais pourtant que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : « Il ment! son attitude, sa voix, son geste, ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté, dont il doit savoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement. Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par dessous. Et que voit-il? un pauvre ignorant comme nous tous, et sous tout cela, la créature faible ».

A l'exemple du Satan d'*Eloa*, il veut à son tour « mesurer » Napoléon.

Un jour, surpris par l'arrivée brusque de l'Empereur, il se jette dans l'alcôve d'un grand lit de parade ; il lui est donné d'assister à l'entretien que Napoléon donne à Pie VII prisonnier. Dès que le Souverain Pontife est entré, l'Empereur se met à plaider sa cause, à donner les raisons qui lui semblent motiver la conduite qu'il a dû prendre pour régler certaines affaires de l'Eglise ; il invoque aussi ses convictions religieuses et prend, en les exprimant, un air d'innocence et de jeunesse très caressant. Il croit avoir convaincu le pape, quand Pie VII lève ses yeux en haut et dit,

« après un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible : *Commediante*. »

Ivre de fureur, Bonaparte accable durement le vieillard qui est devant lui ; il le menace de briser à jamais un pouvoir devenu déjà, d'ailleurs, très débile.

Une seconde fois, le pape lève les yeux au ciel ; après avoir poussé un nouveau soupir, il sourit avec amertume et dit :

« *Tragediante.* »

« Bonaparte, en ce moment, était au bout de la chambre, appuyé sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait, courant sur le vieillard : je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit sur la table un vase de porcelaine de Sèvres où le château Saint-Ange et le Capitole étaient peints et, le jetant sur les chenets et le marbre, le broya sous ses pieds. »

Peu à peu, l'Empereur se ressaisit ; il parvient à attendrir le Pape, à qui il tend la main.

« Cependant, Pie VII secoua la tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard. »

Quelque temps après cette mémorable entrevue, le capitaine Renaud est désigné pour aller au camp de Boulogne. Il fait partie, un jour, d'une expédition au cours de laquelle il tombe entre les mains de l'ennemi. Or, il est reconnu par l'amiral anglais Collingwood qui a eu autrefois son père lui-même comme prisonnier, à la suite de la défaite navale d'Aboukir. Il est traité d'une manière particulièrement bienveillante, et il est captif sur parole. En lui donnant cette liberté relative, l'amiral anglais lui dit :

« Souvenez-vous qu'il est permis de rompre une chaîne de galérien, si l'on peut, mais non une parole d'honneur. »

Le prisonnier n'aspire, cependant, qu'à briser ses chaînes. Une occasion lui est donnée à Gibraltar; mais, au moment de la saisir, un combat se livre en lui dont l'honneur sort victorieux. Il retourne, en conséquence, en captivité à bord du vaisseau-amiral. Au même moment, lord Collingwood lui apprend qu'il est libre.

Après cinq années d'absence, de captivité de guerre, il se rend à Paris pour y voir Napoléon. Il assiste, dans ce but, au spectacle de la Cour ; il se trouve enfin vis-à-vis de l'Empereur :

« Il posa sa main gauche sur son œil gauche pour mieux voir, selon sa coutume ; je sentis qu'il m'avait reconnu. Il se retourna brusquement, ne regarda que la scène et sortit bientôt. J'étais déjà sur son passage. Il marchait vite dans le corridor, et ses jambes grasses, serrées dans des bas de soie blancs, sa taille gonflée sous son habit vert, me le rendaient presque méconnaissable. Il s'arrêta court devant moi, et parlant au colonel qui me présentait, au lieu de m'adresser directement la parole :

— Pourquoi ne l'ai-je vu nulle part? encore lieutenant?
— Il était prisonnier depuis 1804.
— Pourquoi ne s'est-il pas échappé?
— J'étais sur parole, dis-je à demi-voix.
— Je n'aime pas les prisonniers, dit-il, on se fait tuer. Il me tourna le dos. »

Après cet épisode douloureux, Renaud entre dans l'infanterie, dans laquelle il fait toutes les guerres de l'Empire.

Nous sommes en 1814, pendant la campagne de

France. Soissons vient de se rendre, et l'Empereur projette d'attaquer Reims. Soudain, le colonel de Renaud le fait appeler en lui disant :

« Vous voyez bien là-haut une grange, sur cette colline coupée à pic ; là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe avec son bonnet d'évêque ?

— « Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange ».

« Eh bien, vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier, et qui occupe le plus l'Empereur, pour le quart d'heure. Il me dit que c'est la clef de Reims et ça pourrait bien être. En tout cas, nous allons jouer un tour à Worouzoff. A onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez çà à la baïonnette.

« Ça suffit, lui dis-je ; et je m'en allai, avec mon lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire du bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever, avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite, je me promenai quelques instants avec mes sergents, en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'herbe et le fusil caché sous la capote, car quelque chose qu'on fasse, comme vous voyez ce soir, la baïonnette se voit toujours, et, quoiqu'il fit autrement sombre qu'à présent, je ne m'y fiais pas. J'avais observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés. Il y en a encore là, dans les rangs, deux qui y étaient et s'en souviennent bien. Ils avaient l'habitude des Russes, et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit,

comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur son fusil ; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant baillonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais, tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fut une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches, j'eus peur d'avoir senti la peur une fois et, prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leurs fis un geste qu'ils comprirent ; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh ! ce fut une boucherie sourde et horrible ! la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre : un vieil officier, homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup violent, et tomba mort sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : Papa.

« Je compris alors mon œuvre, et j'y regardais avec un empressement frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans, si nombreux dans les armées russes qui nous enva-

hirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir une seconde fois. Ses lèvres roses épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraissées par le lait de la nourrice, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de forme candide, féminine et caressante. Je le soulevai sur un bras et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sur ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte, et il paraissait me dire : « dormons en paix. »

Désespéré d'avoir commis ce qu'il appelle un assassinat, le capitaine Renaud répond à Napoléon qui lui dit :

« Veux-tu de l'avancement ? — Il est bien tard »

La Révolution de 1830 vient d'éclater : Renaud y joue le rôle suivant.

« Il était debout à la tête du pont d'Iéna, couvert de poussière et secouant ses pieds ; il regardait, vers la barrière, si rien ne gênait la sortie de son détachement, et désignait des éclaireurs pour envoyer en avant. Il n'y avait personne dans le Champ-de-Mars que deux maçons qui paraissaient dormir couchés sur le ventre, et un petit garçon d'environ quatorze ans qui marchait pieds nus et jouait des castagnettes avec deux morceaux de faïence cassée. Il les râclait de temps en temps sur le parapet du pont, et vint ainsi, en jouant, jusqu'à la borne où se tenait Renault. Le capitaine montrait en ce moment les hauteurs de Passy avec sa canne. L'enfant s'approcha de

lui, le regardant avec de grands yeux étonnés, et tirant de sa veste un pistolet d'arçon il le prit des deux mains et le dirigea vers la poitrine du capitaine. Celui-ci détourna le coup avec sa canne et l'enfant ayant fait feu, la balle porta dans le haut de la cuisse. Le capitaine tomba assis, sans dire mot, et regarda avec pitié ce singulier ennemi ».

On emporte le blessé tandis que l'enfant fond en larmes, épouvanté de l'acte qu'il vient de commettre.

Mais la blessure est grave et l'amputation est reconnue nécessaire. On s'aperçoit en la faisant, suprême dérision, que l'arme était chargée avec une petite bille d'agate.

« Il n'en faut pas plus que ça pour retrancher une jambe d'un capitaine, me dit Renaud. »

Et Jean, son meurtrier, qu'il a adopté, est à son chevet. Sentant venir la mort, il fait son testament dans lequel il laisse une sorte de métairie misérable, qu'il possède, à la pauvre marchande qui l'a recueilli, et après elle, à Jean, qu'elle doit faire élever, sous condition qu'il ne sera jamais militaire.

Ensuite, son état empirant, on l'entend dire :

« Ils avaient quatorze ans, tous deux. Qui sait si ce n'est pas cette jeune âme revenue dans cet autre corps pour se venger ?...

Ensuite il tressaillit, il pâlit et me regarda tranquillement et avec attendrissement :

Dites-moi ! ne pourriez-vous me fermer la bouche ? Je crains de parler... on s'affaiblit. Je ne voudrais plus parler. J'ai soif. »

On lui donna quelques cuillerées, et il dit :

« J'ai fait mon devoir. Cette idée-là fait du bien. »

Et il ajouta :

« Si le pays se trouve mieux de tout ce qui s'est fait, nous n'avons rien à dire, mais vous verrez. »

Nous apprenons, par le récit de la « Canne de Jonc », que les plus hauts chefs eux-mêmes ne méritent pas, parfois, ce respect et cette vénération qu'exigent leurs grades. Celui qui passe pour un homme incomparable, sachant maîtriser ses passions, s'oublie jusqu'à manquer d'égards envers un vieillard prisonnier et chef de l'Eglise. Puis, tandis que les hasards de la guerre font tomber en captivité le capitaine Renaud et qu'il dévore sa peine en silence, car il est fidèle à la parole donnée, il s'entend dire par l'empereur, à qui il est présenté dès qu'il a reconquis sa liberté : « Je n'aime pas les prisonniers. » Pour faire ressortir encore davantage la grandeur de l'exemple donné, Vigny met les paroles qui glorifient le respect à la foi jurée dans la bouche de l'ennemi, dans celle de l'amiral Collingnood. Dès lors, le capitaine Renaud sait qu'il se trouve en présence d'un chef indigne ; cependant, il doit lui témoigner les mêmes marques extérieures de respect, et être prêt à exécuter ses moindres ordres. C'est donc une nouvelle épreuve à laquelle va être soumise son abnégation, puisqu'il est obligé de comprimer le mouvement de révolte provoqué par la conduite du supérieur.

Mais le capitaine Renaud n'est pas au bout de ses souffrances. Pendant une surprise de nuit, il lui

échoit de massacrer des Russes endormis, et celui qui tombe le premier sous ses coups est un enfant de quatorze ans. Dès ce moment, il a honte de la tâche qu'il a dû accomplir ; il se considère comme un bourreau : il voit sans cesse dans ses rêves le bel adolescent qui ne voulait pas mourir. Aussi, quand il est frappé lui-même par un enfant dans les rues de Paris, il regarde la mort comme une délivrance, comme une expiation nécessaire ; il fait promettre à son meurtrier, qui est devenu son fils adoptif, de ne pas se faire soldat. Il a, par conséquent, poussé l'abnégation jusqu'aux plus sublimes limites, et il quitte la vie sans regret.

Tel est ce roman de *Grandeur et servitude militaires* Il nous est, par suite, permis de voir les épreuves sans nombre qui peuvent être le lot de tout ceux qui exercent ce métier. Le dévouement obscur, l'abnégation la plus complète, sont les qualités qu'il exige de ses membres. Toutes les douleurs physiques et morales, les plus vives et les plus cruelles, peuvent être également leur partage.

Quand il écrit cet ouvrage, Vigny est encore dans cette période de révolte dont nous avons étudié la formation. Bien qu'il parle du métier militaire avec le tact et la mesure d'un ancien officier, on peut y deviner, cependant, cet état d'âme, et jamais le soldat n'avait été déshabillé jusqu'alors, pour employer ses propres expressions, avec une aussi scrupuleuse sévérité.

Par les divers exemples donnés, en effet, il nous est

montré la nature des tribulations dont peut être remplie la carrière d'un soldat, et les stations qui peuvent composer son long calvaire. Tout d'abord, il lui est réservé d'exécuter froidement un jeune homme, coupable d'avoir écrit quelques vers satiriques. S'il pousse le dévouement jusqu'à ne pas se séparer de celle qu'il vient de rendre veuve, il voit son existence sacrifiée, il rive un autre boulet à sa chaîne. Peut-il jouir de ce contentement intérieur que donne la pensée du devoir accompli ? Lira-t-il sur les visages des amis, des camarades, cette approbation tacite qui réconforte et permet de supporter toutes les infortunes ? Le métier militaire ne peut pas lui ménager cette compensation, car, ici, chacun juge et contrôle tous les actes avec une rigueur extrême. Là, tout le monde est susceptible de dévouement, et personne, en revanche, n'est moins disposé à le reconnaître à autrui. C'est ainsi que le pauvre chef de bataillon, qui n'a plus voulu se séparer de la femme qu'il a rendue veuve, est soupçonné, comme le laisse si bien entendre la réflexion du vieux capitaine, d'en avoir fait sa maîtresse. Nous avons donc un exemple saisissant du raffinement de douleur qui peut être imposé à un soldat.

Mais, du moins, si nous mourons victimes de notre zèle pour le service, pour l'Etat, pouvons-nous compter sur les regrets de ceux qui nous ont connus, de nos chefs, de nos inférieurs? Hélas! nous voyons, au contraire, que tous font preuve à notre égard d'un égal manque de cœur. Le chef dessine le cadavre, l'infé-

rieur s'empare d'une cravate encore intacte, et le prince ne s'inquiète même pas de la famille qu'on laisse ici-bas. Avec « la Veillée de Vincennes » on comprend ainsi la grandeur du dévouement du soldat, puisqu'il peut être certain à l'avance qu'il ne sera l'objet d'aucune oraison funèbre, de nulle pitié.

Malgré tout, l'abnégation serait facile, si les chefs méritaient, à tous les points de vue, le prestige qui les entoure, les égards dont ils sont l'objet. Il faut leur obéir, alors qu'on a découvert dans leurs âmes des faiblesses qui les font prendre en pitié. On doit encore dominer ces mouvements de révolte que soulève parfois leur absence de caractère, de grandeur morale et agir, en toutes circonstances, comme s'ils étaient les supérieurs souhaités. Voilà une nouvelle cause de dure souffrance, de peine cruelle.

Enfin, épreuve dernière, on peut être appelé à immoler de ses propres mains un enfant de quatorze ans, et à égorger, pendant la nuit, des malheureux endormis et sans défense. Dans « Laurette, » le capitaine se bornait à faire exécuter les ordres de ses chefs ; mais ici, c'est le capitaine Renaud qui remplit lui-même cet office de bourreau et, cette fois, le sacrifice est au-dessus de ses forces. Il a honte, en effet, d'accomplir un métier qui permet de semblables épreuves, et, quand il est frappé à son tour, il voit venir la mort comme une délivrance.

En résumé, Vigny nous démontre, dans *Grandeur et servitude militaires*, que le soldat peut se trouver dans le cas de devenir bourreau, qu'il n'a pas à compter sur

la pitié de ses supérieurs, de ses camarades ou de ses subordonnés, pas plus que sur la reconnaissance de l'homme au pouvoir, que bien souvent, enfin, le chef ne mérite pas, par ses qualités intellectuelles ou morales, les égards qui lui sont dus. Obéir dans ces conditions est donc faire preuve d'un dévouement qui atteint la beauté du martyre.

En étudiant le rôle de l'armée et du soldat, tel que le conçoit Vigny, il va nous être permis de voir le sentiment qui doit inspirer et soutenir tout militaire, et lui donner la force d'accomplir son dur labeur.

CHAPITRE X

SA CONCEPTION DU ROLE DE L'ARMÉE D'APRÈS « GRANDEUR ET SERVITUDE MILITAIRES »

Dans *Grandeur et servitude militaires*, Vigny nous exprime ses idées sur l'armée, sur les modifications qui lui semblent devoir être introduites dans son organisme. En ce moment où des réformes sont sans cesse apportées dans son recrutement, dans la durée du service, où, suivant l'expression d'un général commandant un corps d'armée, il convient de mettre sa montre à l'heure, il est intéressant d'analyser les changements que souhaitait l'ancien capitaine.

« Il est triste » dit-il « que tout se modifie au milieu de nous, et que la destinée des armées soit la seule immobile. La loi chrétienne a changé une fois les usages farouches de la guerre, mais les conséquences des nouvelles mœurs qu'elle introduisit n'ont pas été poussées assez loin sur ce point ».

Vigny regrette ainsi que les armées ne se soient pas civilisées en même temps que la guerre ; il accuse les gouvernements d'avoir accru le mal en les séparant chaque jour du pays, et en leur faisant une servitude plus oisive et plus grossière que jamais. Il tient, du

moins, à attirer l'attention sur la blessure. Bien que cette guérison soit un problème difficile pour le législateur, il se félicite néanmoins de l'avoir posé. Quelques lignes plus loin, il ajoute :

« On ne peut trop hâter l'époque où les armées seront identifiées à la nation, et si elle doit acheminer au temps où les armées et la guerre ne seront plus, et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales, événement qui, depuis longtemps, devrait être accompli ».

Telle est la question que pose l'auteur :

« Quand tout se transforme et se modifie, l'armée n'a pas le droit de rester stationnaire, et de constituer, comme à l'heure actuelle, une anomalie véritable ».

Vigny constate que, de son temps, l'armée est une nation dans la nation. Il passe alors en revue les armées d'autrefois, en faisant ressortir que tout citoyen était guerrier et tout guerrier était citoyen. Comme nous l'avons signalé, les troupes de la Restauration étaient presque exclusivement composées d'engagés volontaires, et il regrette, pour sa part, ce mode de recrutement. Il réclame, pour le pays, la venue de ce soldat citoyen qui se montrera aussi utile dans la paix que dans la guerre.

« La paix avait des travaux plus rudes que la guerre pour ces armées intelligentes. Par elles, la terre de la patrie était couverte de monuments ou sillonnée de larges routes, et le ciment romain des aqueducs était pétri, ainsi que Rome elle-même, des mains qui la défendaient. Le repos des soldats était fécond autant que celui des nôtres est stérile et nuisible ;

les citoyens n'avaient ni admiration pour leur valeur ni mépris pour leur oisiveté, parce que le même sang circulait sans cesse des veines de la nation dans les veines de l'armée ».

L'auteur nous expose après qu'en France, jusqu'à Louis XIV, le soldat est l'homme du noble, levé par lui sur sa terre, amené à sa suite à l'armée et ne relevant que de lui. Le régiment appartient au colonel, la compagnie au capitaine, et l'un et l'autre savent fort bien emmener leurs hommes quand leur conscience comme citoyens n'est pas d'accord avec les ordres qu'ils reçoivent comme hommes de guerre. L'armée est donc jusqu'ici indépendante. C'est Louvois qui, avec ses réformes, la remet pieds et poings liés dans la main du pouvoir souverain. Mais, quelques grands seigneurs lui résistent, car ils estiment qu'ils ne doivent conduire leur famille de soldats à l'armée que pour aller en guerre.

« Ils haïssaient particulièrement l'uniforme qui donne à tous le même aspect, et soumet les esprits à l'habit et non à l'homme. Ils se plaisaient à se vêtir de rouge les jours de combat pour être mieux vus des leurs et mieux visés de l'ennemi ».

L'armée française d'autrefois laissait ainsi librement luire et flamber le feu national et guerrier de la France.

« Aujourd'hui », nous dit Vigny, « l'armée est un corps séparé du corps de la nation, et qui semble le corps d'un enfant, tant il marche en arrière par l'intelligence et tant il lui

est défendu de grandir. Dès qu'elle cesse d'être en guerre, elle devient une sorte de gendarmerie. Elle se sent honteuse d'elle-même, et ne sait ce qu'elle fait ni ce qu'elle est; elle se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'Etat : ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas ».

Le soldat, l'homme soldé, est, en définitive, un martyr féroce et humble tout ensemble que se rejettent le pouvoir et la nation toujours en désaccord. S'il survient une grève, une émeute quelconque, c'est à lui qu'incombe le soin de la maîtriser.

« La paix revient, on s'embrasse, on se complimente et les chasseurs de lièvres se félicitent de leur adresse dans le tir à l'officier et au soldat. Tout calcul fait, reste une simple soustraction de quelques morts; mais les soldats n'y sont pas portés en nombre, ils ne comptent pas, on s'en inquiète peu. Il est convenu que ceux qui meurent sous l'uniforme n'ont ni père, ni mère, ni femme, ni amie à faire mourir dans les larmes. C'est un sang anonyme ».

L'armée est aveugle et muette ; les règlements qui la régissent lui imposent une obéissance uniforme, passive ; Vigny regrette qu'il en soit ainsi :

« Il faudra bien que l'on en vienne à régler les circonstances où la délibération sera permise à l'homme armé et, jusqu'à quel rang sera laissée libre l'intelligence, et avec elle l'exercice de la conscience et de la justice. Il faudra bien un jour sortir de là..... Quand l'armée tourne sa poitrine de fer du côté de l'étranger, qu'elle marche et agisse comme un seul homme, cela doit être ; mais lorsqu'elle s'est retournée et qu'elle n'a plus devant elle que la mère-patrie, il est bon qu'alors, du moins, elle trouve des lois prévoyantes qui lui permettent d'avoir des entrailles filiales ».

Il voudrait, dès lors, que des limites fussent apportées à ces ordres absolus donnés aux armées par le souverain pouvoir, afin qu'il ne fût pas possible à un dictateur de transformer en assassins des milliers d'hommes.

A son avis encore, le chef devrait être appelé en temps de paix à avoir sa voix dans la cité ; à un grade déterminé, il serait désirable qu'il obtînt le droit d'élection.

Il blâme enfin l'organisation actuelle qui peut ainsi, au moyen de l'obéissance passive imposée à l'armée, entraîner le renversement total de l'Etat. Il suffirait, dit-il, de la complicité d'un ministre de la guerre pour permettre à une révolution à demi-formée de se compléter entièrement.

Vigny conclut, cependant, par un jugement élogieux à l'adresse de l'armée :

« Telle qu'elle est, elle est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité ; on y apprend à mettre la main à tout, aux choses les plus basses comme aux plus élevées ; les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre de près la pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'armée, tel fils de grand seigneur ne soupçonnerait pas comment un soldat vit, grandit, engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie . . . .

. . . .

« J'ai vu des officiers prendre cette existence en passion, au point de ne pouvoir la quitter quelque temps sans ennui, même pour retrouver les plus élégantes et les plus chères coutumes de leur vie. Les régiments sont des couvents d'hom-

mes, mais des couvents nomades ; partout ils portent leurs usages empreints de gravité, de silence, de retenue. On y remplit bien les vœux de pauvreté et d'obéissance.

« Le caractère de ces reclus est indélébile comme celui des moines, et jamais je n'ai revu l'uniforme d'un de mes régiments sans un battement de cœur ».

En somme, les vues de Vigny sur la transformation possible des armées semblent être des plus originales, et il convient de les commenter.

A son époque, l'armée était composée, nous l'avons vu, en une immense majorité d'engagés volontaires, le contingent fourni par la conscription n'y entrant que pour une faible part. L'esprit en était donc tout particulier ; ses membres constituaient une caste spéciale, vivant à l'écart du pays. Elle était véritablement, dans ces conditions, un Etat dans l'Etat. Mais, il ne serait pas exact de dire qu'il en est de même aujourd'hui. Au lieu d'être astreint, comme autrefois, à accomplir un service de sept ans, le soldat ne reste plus maintenant que trois ans sous les drapeaux. Une loi nouvelle va bientôt fixer ce séjour à deux ans, et il n'est pas téméraire de supposer que cette durée de service sera encore réduite dans un bref délai. En même temps, par suite, que son apprentissage militaire devient plus court, le soldat est moins imprégné de cet esprit spécial qui laissait jadis sur lui une empreinte définitive : il reste, en un mot, davantage citoyen. D'ailleurs, au lieu d'être le lot d'une certaine classe, le métier militaire est, à cette heure, l'apanage de tout le monde ; c'est la nation entière qui l'exerce.

Toutefois, il convient de signaler ici une particularité qui semble être, tout d'abord, une étrange anomalie. Tandis, en effet, que la composition de cette armée a varié, que le séjour sous les drapeaux a été considérablement réduit, les règlements militaires, ceux du moins qui concernent le service intérieur et le service des places et qui, en temps de paix, sont journellement appliqués, sont restés les mêmes dans leurs grandes lignes. La vie de caserne est encore semblable à ce qu'elle était du temps de Vigny, alors que ceux qui sont appelés à la mener sont d'une origine tout autre.

Cet état de choses n'a pas dû passer inaperçu aux yeux des divers ministres de la guerre. Il leur a paru, sans doute, imprudent de procéder à des modifications radicales. Certes, le soldat de nos jours est bien différent au point de vue intellectuel et moral de ce qu'il était naguère, mais il n'en subsiste pas moins qu'il est toujours astreint à la même tâche, qu'il doit être prêt à se sacrifier à tout instant. On n'a donc pu trouver probablement aucune méthode nouvelle pour apprendre à l'homme à bien mourir et à se dévouer à toute heure.

Il en résulte que ces transformations successives, demandées par Vigny, s'accomplissent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, par le fait qu'en réduisant la durée du service on modifie également l'esprit militaire. Au lieu d'introduire des règles nouvelles qui pourraient, peut-être, jeter le trouble dans ce vaste

corps, on préfère laisser se former tout seul cet état d'âme qui sera désormais le partage du soldat.

Restant moins de temps sous les drapeaux, il dispose de moins de loisir, et il ne peut pas accomplir ces travaux manuels auxquels se livraient auparavant les guerriers. Il n'y aura plus ainsi lieu de lui imputer à crime l'oisiveté de sa vie de garnison. Ici même, on a pris certaines mesures pour que le soldat se souvienne toujours qu'il est à la veille de redevenir citoyen. Il lui est fait, pendant ses heures de repos, des conférences sur l'agriculture, sur les dangers de l'alcoolisme et sur ses devoirs envers la société et l'Etat. On s'attache, de plus en plus, à faire de l'officier un éducateur, et les programmes des écoles militaires le préparent à connaître l'âme de son subordonné. En réduisant la durée du service, on tient davantage qu'autrefois, du moins, à bien employer les années passées sous les drapeaux, puisqu'en même temps qu'on donne à chaque soldat l'instruction technique nécessaire, on lui enseigne les principes qui devront le guider dans la vie civile. On voit, dès lors, que, de nos jours, le repos des soldats n'est plus stérile et nuisible, mais qu'il est, au contraire, fécond.

Faisant ensuite l'historique du métier militaire, Vigny semble regretter l'époque où il était permis de délibérer pour savoir si l'on donnerait ses services au roi. Il déplore que Louvois ait fait de l'armée un seul corps obéissant aveuglément à l'ordre qui lui est donné. Il espère qu'un jour viendra où la délibération sera permise à l'homme armé, et qu'on réglera jus-

qu'à quel rang sera laissée libre l'intelligence et, avec elle, l'exercice de la conscience et de la justice.

Nous touchons ici à la question la plus délicate, car elle a trait aux assises mêmes de l'armée : à la discipline. Doit-elle être absolue, comme l'exigent les règlements actuels, ou doit-elle être raisonnée comme le souhaite l'écrivain ? Il semble que la première hypothèse soit la seule qui puisse être admise, et Vigny nous en donne lui-même le motif quand il nous dit :

« Quand l'armée tourne sa poitrine de fer du côté de l'ennemi, qu'elle marche et agisse comme un seul homme, celà doit être ; mais lorsqu'elle s'est retournée et qu'elle n'a plus devant elle que la mère-patrie, il est bon qu'alors, du moins, elle trouve des lois prévoyantes qui lui permettent d'avoir des entrailles filiales ».

Mais, précisément, pour obtenir cette cohésion suprême au jour du danger, pour que chacun aille à la mort sans retourner la tête, il convient d'avoir fait aussi un apprentissage du sacrifice, en temps de paix, il est nécessaire d'avoir su déjà faire abstraction de soi-même, de ne pas avoir jamais délibéré. La nature humaine, en effet, n'a que trop de tendances à trouver, dans les circonstances les plus graves, des raisons intérieures qui lui dictent une conduite contraire, parfois, au devoir et à l'intérêt général. S'il délibère en temps de paix, le chef délibérera également en temps de guerre, et la défaite définitive sera le résultat dernier. Admettons, d'ailleurs, que cette délibération puisse se faire. Dans le cas où les voix

seraient partagées en nombre presqu'égal, n'y aurait-il pas à craindre que ceux qui auraient émis un avis défavorable sur une question donnée n'apportassent pas ensuite à sa solution tout le zèle voulu ?

L'auteur de *Grandeur et servitude militaires* nous dit encore qu'avec une armée, composée comme l'est la nôtre, prête à exécuter à la lettre les ordres du souverain pouvoir, il suffirait d'un aventurier et d'un dictateur quelconque pour transformer en assassins un demi-million d'honnêtes hommes.

Cette perspective semble ne pouvoir être redoutée avec le régime actuel que s'est donné la France.

La nation délègue, en effet, ses pouvoirs à des députés et à des sénateurs nombreux. Pour qu'un aventurier parvînt à la dictature, il faudrait donc que le pays fût son complice. L'armée, il est vrai, accomplit les besognes qu'on lui demande et, suivant l'expression de l'écrivain :

« Elle ne veut rien et agit par ressort — C'est une grande chose que l'on meut et qui tue ».

Elle pose, cependant, une condition à son obéissance : elle veut que l'ordre qui lui est donné soit légal, soit régulier. Admettons, malgré tout, que les prévisions de Vigny se réalisent, et qu'avec la complicité d'un ministre de la Guerre, une révolution vienne à éclater : Il est entendu que tout le reste suivra, sans que nul anneau se puisse soustraire à la commotion donnée.

Mais, ce mouvement automatique produit, n'y aura-

t-il pas une réaction ? Quand elle verra que les formes légales n'ont pas été observées, l'armée reprendra, par le fait même, sa liberté et son indépendance. Maintenant, en effet, nous n'avons plus dans les rangs des soldats de métier, prêts à bénir toutes les occasions d'aventures, fussent-elles des moins honorables. Nous avons, à cette heure, des hommes venant au régiment avec des convictions politiques bien déterminées, et qu'ils sont toujours disposés à défendre. Dans ces conditions, un dictateur ne pourrait pas conserver longtemps un pouvoir qu'il aurait ainsi usurpé. Sans doute, il est déjà beaucoup regrettable qu'un incident semblable ait pu se produire, et que l'Etat ait été troublé jusque dans ses fondements. En revanche, cette manière de procéder offre une compensation très grande, car elle donne l'assurance que l'armée marchera comme un seul homme au premier signal. Aujourd'hui, où la mobilisation s'exécute chez les armées européennes avec une rapidité inouïe, un seul moment d'incertitude pourrait être la cause d'un irréparable désastre. Plus que jamais, il faut que l'armée ne fasse qu'une seule tête et qu'un seul cœur. D'ailleurs, puisque dans l'hypothèse dont nous avons admis la réalisation, il nous a fallu convenir de la complicité du ministre de la Guerre, on n'a, pour la rendre à jamais impossible, qu'à appeler à ce poste suprême celui qui, par sa vie passée, son caractère et sa fidélité au gouvernement de la République, est le plus digne de l'obtenir.

Vigny voudrait aussi qu'en temps de paix certains

chefs, d'un grade qu'il s'agirait de déterminer, eussent des droits d'élection, et qu'ils prissent part aux affaires de la cité.

C'est encore une question qui prête à la controverse. A moins d'être réservée aux chefs les plus élevés, l'obtention de ce droit semble devoir présenter des inconvénients sérieux. Chez une nation latine, en effet, chez les descendants de ces peuples qui passaient toute leur journée au forum, les choses politiques prennent une acuité et une importance très grandes. Il serait donc à craindre que des divergences de vues, d'opinions, ne créassent des difficultés dans les divers grades. Ne serait-ce pas faire appel ainsi à la partialité du chef ou du moins ne serait-ce pas tenter de la provoquer ? Il est hors de doute que tout supérieur tiendrait à favoriser tout subordonné qui penserait et voterait comme lui. Involontairement, il croirait devoir faire rendre justice à ce qu'il appellerait son intelligence ou son raisonnement droit. Mais, d'ailleurs, en consultant le chef, en ayant l'air de lui demander son avis sur les choses intérieures, n'amoindrirait-on pas cet esprit de sacrifice qui est le but et le propre du métier militaire ? Le soldat ne doit avoir qu'une seule tâche : se dévouer, et elle est assez belle pour l'accaparer tout entier. Est-il bien sûr, en outre, que le chef saurait se départir, en la circonstance, de ces airs de rudesse que donne l'habitude du commandement, et qu'il n'aurait pas des velléités de traiter ses administrés en soldats ?

Plus que jamais, enfin, l'armée donne le spectacle qu'admirait jadis Vigny. L'égalité s'y exerce d'une manière absolue ; on n'y sent aucune distinction de classe. Il n'y a qu'une réunion d'hommes portant un costume semblable, accomplissant des devoirs pareils et animés des mêmes sentiments.

En résumé, nous pensons, avec Vigny, que l'armée peut se modifier, mais que ces transformations doivent être faites d'une manière successive et à des intervalles assez éloignés. D'ailleurs, les modifications s'opèrent d'elles-mêmes, puisque le temps de service exigé étant plus court, l'esprit militaire est moins vivace qu'autrefois, et ne laisse plus une empreinte définitive et éternelle.

S'il nous était permis de donner notre avis en la matière, nous dirions, cependant, que la discipline passive nous semble nécessaire, tant qu'une armée existera. De nos jours, en effet, où la rapidité de la mobilisation est bien souvent le gage de la victoire, il faut, plus que jamais, qu'elle soit prête à marcher au premier appel, et qu'elle ne soit qu'un instrument, en temps de guerre comme en temps de paix.

Nous ne pensons pas également qu'il faille donner le droit d'élection à des chefs, et les appeler à prendre part aux affaires de la cité. Ce serait, par le fait même, introduire des divergences de vues et d'opinions qui seraient préjudiciables à la bonne marche du service. Ce serait aussi amoindrir cet esprit de sacrifice qui doit seul animer le cœur de tout combattant.

Mais, avec Vigny, nous estimons que la guerre est un dernier reste de l'état de barbarie : après s'être faite de village contre village, de province contre province, de nation contre nation, elle aura lieu, sans doute, entre parties du monde. Il viendra alors un moment où les progrès de la science la rendront impossible, et nous formulons le vœu avec l'écrivain que cette heure arrive bientôt. Avec lui, nous concluons donc :

« La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées ».

CHAPITRE XI

DE SA CONCEPTION DU RÔLE DU SOLDAT DANS « GRANDEUR ET SERVITUDE MILITAIRES »

Dans le *Journal d'un Poète*, Vigny nous dit :

« Officier, j'ai peint ce que j'ai vu : le gladiateur sacrifié aux fantaisies politiques du peuple ou du souverain.

« J'ai dit ce que je sais et ce que j'ai souffert ».

Dans *Grandeur et servitude militaires*, il s'attache, en effet, à analyser scrupuleusement le caractère du soldat, et à faire rendre hommage à son rude labeur :

« C'est bien servir qu'obéir et commander dans une armée. Il faut gémir de cette servitude, mais il est juste d'admirer ces esclaves ».

En premier lieu, il remarque qu'on acquiert très vite, en France, les qualités exigées par l'état militaire. On y arrive bouillant, plein d'entrain et d'activité, et bientôt tout se fond pour faire place à je ne sais quoi de morne et de consterné.

La vie de caserne, dit-il, est triste, monotone, régulière, et les heures sonnées par le tambour sont aussi sourdes et aussi sombres que lui. Tout le monde,

sans distinction d'âge et de rang, finit par prendre l'allure, l'aspect, la démarche qui sont le propre de l'arme où l'on sert et qui est ainsi :

« Le moule où l'on jette son caractère, où il se change et se refond pour prendre une forme générale imprimée pour toujours. L'homme s'efface sous le soldat ».

Il constate que cette servitude qui est imposée à chacun finit par communiquer à tous les visages un air d'ennui et de mécontentement. Ici, une vieillesse anticipée sillonne des figures de trente ans ; la fatigue y ajoute ses rides et le soleil ses teintes jaunes.

Vigny remarque ensuite que le caractère du soldat est simple et bon, qu'il finit par prendre à la longue quelque chose d'enfantin. Il y a beaucoup d'analogies entre la vie de caserne et la vie de collège ; le jeune homme redevient, sous ce nouveau régime, l'enfant qu'il était hier encore. L'ennui lui donne, toutefois, des traits de rudesse et de tristesse que ne connaît pas l'écolier, et qui lui viennent surtout de sa position toujours fausse vis-à-vis du pays et de la comédie nécessaire de l'autorité.

Il y a, en effet, deux sortes de grandeur guerrière : celle du commandement et celle de l'obéissance ; chacune d'elles a ses tribulations. La première, tout extérieure, active, brillante, fière, égoïste, capricieuse paraît à Vigny devoir être de jour en jour plus rare et moins désirée à mesure que la civilisation deviendra plus pacifique ; la seconde, tout intérieure, passive, obscure, modeste, dévouée, persévérante, sera chaque jour plus honorée, car :

« Aujourd'hui que dépérit l'esprit des conquêtes, tout ce qu'un caractère élevé peut apporter de grand dans le métier des armes me paraît être moins encore dans la gloire de combattre que dans l'honneur de *souffrir en silence*, et d'accomplir avec constance des devoirs souvent odieux ».

Nous pouvons noter, ici, le point de départ de cette théorie du silence que Vigny va s'attacher à développer plus longuement dans les poèmes qui composent le recueil des *Destinées* et dont nous avons fait déjà l'analyse. En attendant qu'il la recommande au milieu des épreuves les plus cruelles de l'existence, dans nos rapports avec nos semblables ou avec la Divinité, il puise là ces principes qui vont composer désormais sa religion future. La *Mort du Loup*, le *Mont des Oliviers*, *Wanda*, la *Sauvage*, par exemple, ne sont ainsi, comme nous l'avons vu, que l'amplification poétique de « cet honneur de souffrir en silence » que Vigny admire tant chez les membres de l'armée.

Chef et soldat ont, en somme, de durs devoirs à remplir, ajoute l'auteur de *Grandeur et servitude militaires*. L'un, et il fait allusion surtout à celui qui occupe les plus hauts grades, est obligé de se tenir avec ses inférieurs sur une réserve constante. L'étude du poème de *Moïse* nous a déjà donné une idée de la contrainte qu'il doit s'imposer en toute occasion. Il ne peut pas traiter ses subordonnés avec la bonté et la bienveillance dont il désirerait parfois faire preuve, car il peut se trouver, à tout instant, dans le cas de leur faire sentir son autorité. Pour conserver son prestige, il importe qu'il garde, à leur endroit, une froideur per-

pétuelle, et qu'il pèse soigneusement les mots qu'il leur adresse.

Quant au soldat, il est astreint à une obéissance passive, absolue, qui peut l'amener à accomplir les actes les plus pénibles, tels que ceux qui sont exposés dans les trois récits du roman.

L'un et l'autre ont une idée commune : l'abnégation, c'est-à-dire l'attente continuelle et indifférente de la mort, la renonciation entière à la liberté de penser et d'agir, les lenteurs imposées à une ambition ordinairement bornée et l'impossibilité d'accumuler des richesses.

Le dévouement du soldat actuel est donc comparable à celui du martyr d'autrefois. Mais, tandis que la victime des Césars entrait sans faiblir dans l'arène, car elle pensait sans cesse à la canonisation de la terre et à la béatification du ciel, le soldat n'est pas animé par ces sentiments religieux qui ne trouvent plus place dans son cœur. Aussi, maintenant que les croyances sont mortes dans les âmes, que le christianisme est expirant et que personne ne tourne plus ses regards vers le Crucifié, quel est le Dieu qu'il faudra désormais invoquer pour avoir le courage de bien mourir, et d'accomplir jusqu'au bout son sacrifice ? Les anciens avaient édifié un temple en l'honneur du Dieu inconnu; Vigny croit l'avoir découvert dans le sentiment de l'honneur. Avec l'idée du devoir et de la foi jurée, l'amour du danger, il estime qu'il suffira pour inspirer les plus héroïques dévouements :

« Chez nous maintenant, les croyances sont faibles mais l'homme est fort... Ce n'est pas une foi neuve, un culte de nouvelle invention, une pensée confuse, c'est un sentiment né avec nous, indépendant des temps, des lieux et même des religions, un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté, qui n'a trouvé que dans les temps modernes un nom digne de lui, mais qui déjà produisait de sublimes grandeurs dans l'antiquité et la fécondait comme ces beaux fleuves qui, dans leur source et leurs premiers détours, n'ont pas encore, d'appellation. Cette foi qui me semble rester à tous encore et régner en souveraine dans les armées, est celle de l'Honneur.

« Tandis que toutes les vertus semblent descendre du ciel pour nous donner la main et nous élever, celle-ci paraît venir de nous-mêmes et tendre à monter jusqu'au ciel. C'est une vertu tout humaine que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort ; c'est la vertu de la vie... De là viennent des consolations d'autant plus belles que l'homme en ignore la source et la raison véritables ; de là aussi des révélations soudaines du Vrai, du Beau, du Juste ; de là une lumière qui va devant lui.

« L'honneur c'est la conscience, mais la conscience exaltée ; c'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie portée jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente. »

« L'Honneur » conclut Vigny, « c'est la pudeur virile. »

Tels sont les sentiments qui lui semblent devoir soutenir le soldat dans l'accomplissement de cette lourde tâche qu'il a si éloquemment dépeinte. Examinons les divers jugements qu'a portés Vigny, et considérons s'ils peuvent être encore regardés comme exacts à l'époque actuelle.

Il convient de remarquer, avant tout, que le carac-

tère du soldat paraît s'être modifié, et ne plus être aussi particulier. Du temps de Vigny, on voyait, nous dit-il, un jeune homme arriver au régiment plein d'activité et de gaieté, et devenir bientôt taciturne et morne. Mais cette transformation tenait surtout au long temps de service qu'il accomplissait, à son esprit militaire plus vivace, à son recrutement tout spécial. Aujourd'hui au contraire, où l'on reste beaucoup moins de temps sous les drapeaux, où tout le monde est militaire, une métamorphose moins complète du caractère se produit. Le soldat est traité, d'ailleurs, avec des égards beaucoup plus grands que jadis, et les règlements lui sont appliqués, en toute occasion, avec une bienveillance plus marquée. Dans ces conditions, il ne trouve plus son sort aussi précaire, et il ne se sent plus autant en dehors de la nation. Il se tient au courant des nouvelles politiques, sans rester confiné dans son même milieu. De nos jours, sa servitude est donc loin d'être aussi dure qu'elle le fut pour ses aînés, bien que les mêmes règles le régissent en somme. C'est ici un des changements les plus intéressants à noter par suite de l'adoption de ce recrutement nouveau.

Les différents ministres de la Guerre qui se sont succédé ont tous, d'ailleurs, pris à cœur d'apporter un peu de variété dans la vie du soldat ; la caserne n'est plus ce séjour lugubre dont nous parle Vigny. Des bibliothèques ont été créées dans la plupart des garnisons, et des ouvrage intéressants ont été mis à la disposition des visiteurs. Chaque homme de troupe

a aujourd'hui une place bien marquée dans un réfectoire spécial, où il dispose, pour manger, de couverts de porcelaine : Il ne fait usage que durant les manœuvres de la peu appétissante gamelle en étain. Ses menus sont particulièrement soignés, et ne rappellent plus le brouet noir de jadis. A cette heure même, il est question de lui aménager des casernes nouvelles qui rempliront toutes les conditions voulues de confort et d'hygiène ; on parle encore de lui faire construire de vastes galeries dans lesquelles il pourra faire l'exercice en tout temps, sans être la victime des intempéries des saisons. Si le son des tambours est toujours sourd et sombre, il serait inexact de dire qu'aucun changement n'a été apporté dans le mode de vivre du soldat actuel.

Par contre, il est toujours vrai que le caractère d'un militaire soit simple, bon et patient. Cette discipline qui lui est imposée, ces heures immuables auxquelles s'écoulent les divers événements journaliers, lui font reprendre l'air et l'esprit du collégien. En toute circonstance, il se conduit en enfant. Les conversations qu'il tient dans la chambrée, les jeux auxquels il se livre, rappellent le temps de la première jeunesse. Ici d'ailleurs, la vie matérielle est assurée ; on n'est donc pas éprouvé par ces soucis qui sont le lot habituel d'une autre profession.

Pour bien connaître le caractère du soldat, il suffit du reste, de l'observer peu de jours, car il se dévoile complètement à nous dans un de ses plus chers passe-temps. Un proverbe déclare, en effet : « Dis-moi qui

tu hantes, et je te dirai qui tu es ». Nous pensons, pour notre part, qu'on peut le modifier ainsi à l'adresse du soldat pour pouvoir l'apprécier en tous points : « Dis-moi ce que tu chantes, et je te dirai qui tu es », autrement dit : « Montre-moi ton cahier de chansons ».

A l'endroit le plus protégé du paquetage, se trouve ce fameux cahier que chacun tient avec amour. Par les chansons ou histoires qui y sont inscrites, il va nous renseigner sur les sentiments intimes de chaque soldat de la chambrée, sur ses origines et sur les transformations qui se sont opérées en lui dans cette promiscuité de toutes les heures. La chanson du *Biniou* y révèle le Breton qui la murmure, d'ailleurs, avec cette belle fausseté de voix qui, comme le dit Courteline, est l'indice des consciences pures. L'ancien membre des sociétés de gymnastique de l'Est s'y reconnaît *au vieux Sergent* ; l'honnête ouvrier des campagnes s'y dévoile avec le *Forgeron de la paix* qu'il entonne toujours avec une conviction entière. La chanson de *Montagnes Pyrénées* nous indique le montagnard, à la voix tonnante : celle de *O moun Païs, O moun Païs a Toloso, à Toloso*, le cadet de Gascogne. Quant au Parisien ou à l'habitant des grandes villes, sa présence s'y trahit par la douloureuse *confession de Flora*, les chansons de *Bruant*, *père Dupanloup* et quelquefois, hélas ! *la Carmagnole*.

Ce Parisien ou ce citadin de haute marque joue un grand rôle dans la chambrée ; ses camarades subissent bientôt son influence et son ascendant. Sa facilité d'élocution, son accent faubourien, son audace,

son toupet, en imposent, de même que son art de transformer la visière de son képi et de donner à ses épaulettes d'irrésistibles élans. Il donne le ton, et tous ses compagnons d'armes se croient moralement obligés de l'imiter : ils inscrivent, en conséquence, sur leur cahier et *Bruant* et *Flora* et *Père Dupanloup*, quelquefois aussi, par acquit de conscience, une chanson socialiste quelconque.

Ce cahier nous révèle donc l'état d'âme du soldat par la nature même des chansons qui y sont inscrites. Nous l'y voyons, tour à tour, bon, naïf, sentimental, romanesque, chauvin. Sous l'influence du Parisien ou de l'habitant des villes, il se montre encore obscène, gouailleur et révolutionnaire. Cependant, rien n'est plus facile que de séparer en lui l'ivraie du bon grain.

Pour obtenir du soldat tout ce qu'il peut donner, pour lui faire partager une nouvelle manière de voir, il suffit, en effet, souvent d'un simple bon mot, d'une douce parole qui évoque en lui de doux souvenirs. Nous pouvons, entre mille, en citer un exemple. Nous nous trouvions, il y a quelques années, en traitement à l'hôpital militaire de Fort-de-France, à la Martinique, avec plusieurs de nos camarades. La sœur qui nous soignait nous demandait instamment chaque jour de se joindre à elle pour faire la prière du soir à haute voix. Les premiers temps, le sacrifice fut facile, car des friandises non réglementaires vinrent s'adjoindre aux menus pour le provoquer. Mais ce beau zèle religieux se dissipa bien vite et, après mûre délibération, il fut convenu qu'il fallait faire comprendre à la

sœur que l'on entendait jouir de ce que l'un de nous appela la liberté de conscience. Le soir, quand la sœur commença la prière, personne ne répondit. Deux fois, trois fois, elle tenta de vaincre ce mutisme sans le moindre succès. Bientôt, des rires étouffés et des bruits d'une autre espèce lui firent comprendre qu'un véritable complot avait été tramé contre elle. La sœur se borna alors à dire : « Sur le soldat, séparé de sa mère, veillez toujours sainte mère de Dieu ! » et par une secrète intuition, elle recommença la prière. Comme par un mot d'ordre subit, tous reprirent en chœur le Notre Père, et jamais prière plus fervente ne monta vers Celui qui règne dans les cieux. L'âme du soldat est toujours semblable à ces harpes éoliennes dont les cordes, à certains souffles de la brise, rendaient les sons les plus harmonieux.

Vigny se demande ensuite les sentiments qui vont inspirer et soutenir désormais le soldat, puisque la religion est morte dans les cœurs. En première ligne, il invoque l'idée du devoir et de la foi jurée. Il tient compte, encore, de cet amour du danger qui enflamme certaines âmes et de cet esprit de sacrifice que communique l'esprit militaire. Nous devons examiner si ces mobiles seront suffisants pour que le soldat fasse sans regret l'abandon de sa vie.

Il ne faut pas se dissimuler, en effet, que jamais conditions ne furent plus défavorables pour réveiller l'enthousiasme et l'ardeur qui étaient le propre du soldat d'autrefois.

Nous vivons, aujourd'hui, dans un état démocrati-

que, et le soldat n'a pas à faire preuve de dévouement envers un homme, mais envers la patrie. Certes, personne plus que nous, fils du peuple, ne s'applaudit de ce mode actuel de gouvernement qui nous semble pouvoir seul répondre aux désirs et aux aspirations de la France entière en assurant la sauvegarde de la libre pensée. Au point de vue militaire, malgré tout, il faut reconnaître que, de tout temps, les soldats ont voulu confondre dans un même sentiment la patrie et le chef suprême. Ce fut au cri de « Vive le Roi ! », que les soldats de Philippe-Auguste gagnèrent la victoire nationale de Bouvines, et créèrent l'unité de notre pays. C'est en disant qu'elle voulait faire sacrer le roi à Reims que Jeanne d'Arc chassa les Anglais de la France. Ce fut au cri de « Vive le Roi ! » que les soldats de Villars remportèrent la grande victoire de Denain, et préservèrent notre pays de l'invasion de l'Europe coalisée. Ce fut au même cri que les troupes de Maurice de Saxe s'illustrèrent à Fontenoy. Bonaparte, soldat devenu chef suprême, suscita un enthousiasme plus grand encore. Ce fut au cri de « Vive l'Empereur » que furent gagnées les grandes victoires d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram. Ce fut ce mot magique qui permit au soldat de la grande armée d'endurer les souffrances de la campagne de Russie, et ce fut ce même cri qu'il poussa, enfin, avant de succomber à Waterloo. Toujours et en chaque nation, le soldat a confondu dans un même sentiment la patrie et le chef suprême en voulant faire à quelqu'un de visible le sacrifice de son existence. Le gladiateur, en

entrant dans l'arène, ne tenait-il pas lui-même à dire à César : *ave Caesar, qui morituri te salutant?* Moins heureux que le gladiateur antique, ceux qui vont mourir, aujourd'hui, ne peuvent plus acclamer César.

Le sentiment religieux suscita, autrefois, le plus vif enthousiasme au sein des armées. En France, notamment, nous ne devons pas oublier que des milliers d'hommes partirent pour des contrées lointaines au cri de « Dieu le veut » et qu'ils surent ainsi porter, par delà des mers, le renom de notre vaillance. Pour le législateur, la religion avait été toujours, un appui salutaire, indispensable même. Maintenant que les croyances disparaissent, il y a lieu de se demander à quelle illusion nouvelle il faudra faire appel pour que les vaincus de l'existence acceptent sans révolte leur défaite. Le pauvre pourra-t-il, désormais, supporter sa misère, s'il n'a pas l'espérance d'une vie réparatrice? Le soldat donnera-t-il, à cette heure, ses jours sans regret, s'il n'espère pas recevoir dans un autre monde la récompense de son sacrifice ? Ses chefs ne regretteront jamais assez qu'il ne connaisse plus — pour employer l'expression célèbre du socialiste Jaurès — « cette vieille chanson qui berçait sa misère ».

Sans doute, les armées de la Révolution triomphèrent de l'Europe sans être stimulées par le prestige d'un chef ou par les sentiments religieux. Mais ces soldats marchaient au nom sacré de la liberté, au nom d'une idée que l'on ne connaissait point encore, et qui reposait de longs siècles de servage. Ils se crurent ainsi les apôtres d'une divinité nouvelle, et c'est ce

sentiment religieux instinctif qui les fit les premiers soldats du monde.

Aussi, quand Vigny nous dit, dans le *Mont des Oliviers*, que le juste doit chercher la satisfaction du devoir accompli dans le légitime orgueil que ce sentiment lui donne, et qu'il ne doit pas en faire hommage à une divinité qui ne se manifeste, d'ailleurs, jamais :

« Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence,
Au silence éternel de la Divinité. »

nous pensons que ce mobile sera insuffisant pour donner au soldat le courage de bien mourir.

Il n'a, pour sa part, pour se sacrifier que la vue du drapeau. Mais il nous semble que nous faisons un blasphème en ayant l'air de dire que cette loque sublime ne sera peut-être pas suffisante pour lui inspirer tous les dévouements nécessaires. Avec vous, nous croyons qu'il saura la promener avec gloire en toutes les occasions, et que la même marche triomphale que faisaient retentir ses aînés, lorsque leurs aigles flottaient sur toutes les capitales de l'Europe, résonne encore dans son âme.

Puisque le drapeau est aujourd'hui un des rares stimulants du soldat, il serait donc prudent pour la nation, de l'entourer de la vénération la plus grande, et d'exiger de tous, à son endroit, un respect égal. Ces profanations que lançait à son adresse le Docteur Noir, et qui révoltaient Stello, se reproduisent malheureusement de nos jours, en compromettant, à la longue

son prestige qui n'aurait jamais dû être attaqué. Il faudrait qu'il planât au-dessus de toutes nos misères, de toutes nos rivalités, de toutes les utopies ; il serait alors vraiment le viatique divin qui préparerait le soldat à l'acte d'abnégation suprême ; suivant le mot d'un orateur célèbre, il serait ainsi « le sacrement » dernier.

Mais Vigny craint encore que tous ces sentiments ne soient pas assez grands chez le soldat, et qu'il ne fasse plus preuve à l'avenir de la vaillance d'autrefois. Il découvre heureusement sur cette sombre mer un point qui lui paraît solide. Il l'a vu, d'abord, avec incertitude, et, dans ce premier moment, il n'y a pas cru. Il a craint de l'examiner, et il a longtemps détourné de lui ses yeux. Ensuite, parce qu'il était tourmenté du souvenir de cette première vue, il est revenu malgré lui à ce point visible, mais incertain. Il l'a approché, il en a fait le tour, il a vu sous lui et au-dessus de lui, il y a posé la main, l'a trouvé assez fort pour servir d'appui dans la tourmente, et il a été rassuré.

Ce sentiment nouveau qui va sauver les âmes, qui est cette Grâce céleste dont il nous parle dans les *Destinées*, est l'Honneur. Et Vigny le définit :

« Le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente ».

Il semble, d'après les termes mêmes de cette définition, que ce sentiment sauveur ne puisse pas

être l'apanage ordinaire de tous les membres de l'armée. Nous venons de remarquer que la tâche qu'il remplit donne, bien vite, au soldat un air enfantin, et qu'il paraît être toujours l'élève d'un plus vaste lycée. C'est donc à ce grand enfant, qui remplit une tâche ingrate, qu'on va demander la plus pure élévation morale ?

Mais en même temps que son corps exécute chaque jour des actes uniformes et vulgaires, son âme également s'abaisse et se met à l'unisson. Si elle s'élevait jusqu'aux cimes entrevues, il y aurait une trop grande disproportion entre la tâche humaine, matérielle, et l'ambition morale, et le soldat ne voudrait pas se plier de gaieté de cœur à des exigences qu'il trouverait indignes de lui. Vigny connaît, mieux que personne, ce phénomène psychologique, car il l'a longuement analysé dans *Chatterton* et dans *Stello*. Puisqu'il est constaté que le soldat redevient enfant, il faut le traiter comme tel, en lui prêtant pour mobiles de ses actes les pensées qui sont le lot de la première jeunesse. Or, le sentiment de l'honneur, pas plus que l'idée du devoir et de la foi jurée, n'ont jamais paru suffisants aux maîtres pour tracer leur voie à leurs élèves, et les maintenir dans le droit chemin.

Nous croyons, en conséquence, que les natures d'élite seules pourront être animées de ces sentiments nouveaux qui leur inspireront les actes les plus généreux ou les plus sublimes. Quant aux hommes moins bien doués sous le rapport des qualités

morales, de l'instruction, de l'éducation et de l'intelligence, ces vertus seront, sans doute, insuffisantes pour les décider toujours à bien remplir leur tâche.

Jamais, d'ailleurs, le rôle du soldat ne fut plus ingrat et plus méritoire que de nos jours. A défaut de religion, d'attachement à un chef, des sentiments de l'Honneur, du Devoir et de la Foi jurée, l'amour du danger pourrait inspirer, à son tour, les actions d'éclat, et suggérer les plus beaux sacrifices. Mais il semble que cette ressource suprême soit interdite désormais au soldat. Par suite des progrès de l'armement, de l'extraordinaire portée des canons nouveaux, les batailles se livrent maintenant à de très grandes distances. Si nous en croyons les relations qui nous ont été faites des divers épisodes de la guerre Russo-Japonaise, beaucoup de combattants des deux armées auraient succombé, sans pouvoir se rendre compte de l'endroit d'où leur avaient été tirés les balles et les obus, et seraient morts ainsi sous les coups d'ennemis invisibles. Il faut croire que la guerre a toujours été une anomalie, puisqu'elle ne permet jamais à celui qui y prend part d'y donner toute sa mesure. Autrefois, après les premières phases du combat, le soldat était obligé d'engager la lutte corps à corps ; il ne réunissait pas alors les qualités d'intelligence et d'adresse exigées : il était appelé à faire preuve de beaucoup d'initiative, sans posséder les moyens d'en faire le meilleur usage. Aujourd'hui, au contraire, le soldat est pourvu d'une instruction, technique et générale, bien supérieure, et il lui est rarement donné

de trouver l'occasion de faire preuve de son courage et de sa valeur. Ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles, en effet, qu'il peut agir de lui-même, hors de la présence de ses chefs.

Ce seront, peut-être, ces lacunes qui seront la condamnation de ce soldat citoyen dont on peut prévoir pour une brève échéance la venue. Si jamais, en vérité, ces sentiments que nous venons d'énumérer sont insuffisants pour guider des hommes qui doivent être toujours prêts à se sacrifier, que deviendront ces troupes innombrables qui sont maintenant le propre de la nation armée, quel rôle joueront-elles au moment décisif? Ne faut-il pas croire, comme l'avance l'écrivain allemand Von der Goltz, qu'elles fuiront devant une poignée de braves ayant conservé l'esprit militaire des soldats d'autrefois, et qu'elles abandonneront le champ de bataille, comme jadis les hordes de Xercès et de Darius reculèrent devant les quelques guerriers de Miltiade et de Thémistocle.

En résumé, tout en admirant la manière dont Vigny a connu et analysé le caractère du soldat, nous croyons devoir faire des réserves sur les résultats qu'il attend de l'idée du Devoir, de la Foi jurée, de l'Amour du Danger et du Sentiment de l'Honneur. Sans doute, les âmes d'élite pourront, par ces moyens, accomplir des actes de dévouement tels que la charité évangélique n'en inspira jamais. Mais l'humble soldat, destiné à mourir obscurément, ne se contentera peut-être pas de ces stimulants trop sublimes. Le père de famille,

obligé de quitter les siens et d'aller affronter la mort, trouvera aussi peut-être, pour sa part, le sacrifice trop cruel et la compensation insuffisante.

En attendant que les découvertes scientifiques viennent rendre les guerres à jamais impossibles, il y a donc lieu de se demander s'il ne conviendra pas, plus tard, d'avoir sous la main un noyau important de soldats semblables à ceux qui composent aujourd'hui l'armée coloniale ou la légion étrangère. Décidés à tout, faisant bon marché de leur vie qui ne leur a pas été clémente ou qu'ils ont compromise par des fautes de jeunesse, ces hommes constitueraient la force vive qu'on pourrait utiliser dans les moments solennels. La nation armée n'aurait plus qu'à suivre leur exemple, et à marcher dans la voie qu'ils auraient glorieusement tracée. Comme jadis à Thèbes, ils seraient la phalange sacrée dans laquelle la patrie mettrait, aux heures sombres, son suprême espoir.

CHAPITRE XII

PHILOSOPHIE QUE DÉGAGE L'ŒUVRE D'ALFRED DE VIGNY, ET CE QU'ELLE DOIT A L'ESPRIT MILITAIRE

En analysant l'œuvre de Vigny, nous avons pu nous rendre déjà compte qu'elle avait été inspirée par deux idées principales, absolument contraires, qui correspondent aux deux phases de sa vie. Dans la première, en effet, qui va jusqu'en 1837, il lance l'anathème contre toutes les autorités, il prend ouvertement parti en faveur de toutes les victimes. Il a beaucoup souffert durant les treize années qu'il vient de consacrer au métier militaire, où il a été méconnu et où il n'a obtenu qu'un grade à l'ancienneté. Son cœur est alors plein de révolte, et il est pris d'une infinie pitié à l'égard de ceux qui, de tout temps, ont cherché à briser leurs chaînes. Il est à cette époque, en un mot, danscette situation morale particulière que nous avons indiquée en traitant de la formation de l'esprit militaire. Avec Epictète, il semble dire : « Tyran ! tu peux « te rendre maître de mon corps, mais tu n'auras « jamais mon âme ». Il nous dit lui-même qu'il

accomplit son métier d'officier dans un véritable état de somnambulisme, et qu'il s'adonne, avec joie, à ses travaux littéraires. Mais, qu'il le veuille ou non, il sent sa propre personnalité l'abandonner de plus en plus, il se rend compte que cet esprit militaire, légué par ses aïeux, son père, son éducation et ses longues années de service, s'empare davantage de son âme. Quand, après ses travaux quotidiens qu'il trouve dégradants, comme il va le dire par la bouche de Chatterton, il fait appel, durant ses veilles, à l'inspiration, il évoque sans cesse des héros qui subissent les mêmes souffrances que lui en exhalant de semblables plaintes. Après avoir donné sa démission, il comprend bientôt qu'il a reçu pour la vie, du fait de son passage à l'armée, une empreinte éternelle, et il donne libre cours, avec une réserve encore moins grande, à son indignation. La lettre qu'il écrit à Brizeux, et que nous avons si souvent citée, nous dévoile en tous points les douleurs de son âme.

Dans le *Journal d'un Poète*, il indique, d'ailleurs, le véritable sens des ouvrages qu'il écrit durant cette période de son existence :

« *Cinq-Mars*, *Stello*, *Grandeur et servitude militaires* (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions ; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande ».

On constate donc que jusqu'à l'époque qui correspond à la mort de sa mère, ses sympathies vont vers les martyrs de toutes les causes ; il exprime ses propres plaintes quand il déclare encore :

(1) « La terre est révoltée des injustices de la création ; elle dissimule par frayeur de l'éternité, mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour des hommes ».

L'idée dominante qui caractérise ainsi cette première phase de sa vie est celle de la révolte, de l'indiscipline.

Dans la seconde, au contraire, une complète métamorphose s'opère en l'âme de Vigny. Nous venons de voir qu'après une lutte violente qui se livre en lui, qu'après s'être rendu compte de l'imprudence d'adresser des réclamations, le soldat finit par accepter, de gaîté de cœur, l'obéissance absolue qui lui est demandée. Dès qu'il est pénétré de cet esprit militaire qui lui a tant coûté à acquérir, il comprend qu'il doit désormais *souffrir en silence*, et ne plus jamais élever la voix. Il en a été de même pour notre écrivain ; il a vu luire aussi le jour où il a dû appliquer les préceptes qu'il avait affecté autrefois de méconnaître. Tout d'abord, en effet, il trouve dans la vie civile les mêmes déboires qui avaient été son partage durant son séjour à l'armée. La femme qui devient sa Muse, pour laquelle il écrit *Chatterton*, le trompe, et il est

(1) *Journal d'un Poète*.

obligé de se séparer d'elle. Il subit alors une douleur si cruelle qu'il croit « sentir la terre lui manquer sous les pieds ». Deux ans plus tard, une nouvelle épreuve, encore plus grande, vient le frapper. Sa mère, à qui il voue la plus ardente affection, qu'il entoure des plus grands égards et qu'il soigne avec un dévouement filial exemplaire, rend le dernier soupir. A son tour, il courbe maintenant la tête en cherchant un appui et une consolation. Nous avons déjà reproduit la plupart des pensées qu'il consigna à cette époque, et qui dépeignent, d'une si éloquente manière, sa détresse morale. Il revient, à ce moment, au Dieu de son enfance, et il attend de la religion l'oubli de tous ses maux, la force de gravir son dur calvaire. En adressant des prières ferventes, il sent l'apaisement se faire dans son âme. Mais, peu à peu, il ne veut plus de ce secours qu'il a demandé dans une heure d'égarement. Celui qui a exalté les victimes, les révoltés, doit ici, pour être logique avec lui-même, continuer, dans ses écrits à prôner la résistance et la rébellion. Nous savons qu'il n'en est rien, et qu'il se souvient, à cet instant, de cette théorie qu'il a exposée lui-même dans *Grandeur et servitude militaires* : désormais, il souffre en silence. Il devient, ainsi, discipliné.

Ce sentiment va, dès lors, lui suffire, et il tient à répudier ceux auxquels il a recouru autrefois. Sur la religion catholique, il écrira à plusieurs reprises :

« Lorsque des hommes tels que Descartes et Spinoza ont enfoncé leur tête dans leurs mains, ils devaient chercher en

toute sécurité : 1° comment la création leur apparaissait ; 2° quelles étaient les causes et le but de la création, selon le calcul le plus probable et le plus vraisemblable. C'était une croyance qu'ils cherchaient.

« Lorsque des hommes comme saint Augustin, Bossuet et Fénelon pensent aux choses religieuses, je les trouve beaucoup plus humains et plus superficiels ; ils considèrent l'univers comme construit pour certaine petite peuplade, et Dieu lui-même descendra sur une petite planète privilégiée pour lui donner une législation particulière.

« C'était une religion qu'ils cherchaient.

« La question, lorsqu'on s'enfonce dans ces choses, serait de savoir si l'on doit se placer au point de vue général de l'immensité où nage l'univers, et s'efforcer d'en tirer une sorte de perspective prise d'une planète comme Saturne ou Jupiter, ou bien si l'on doit se placer au milieu de l'espèce humaine qui peuple la petite terre, et, de là, considérer la religion selon l'utilité qu'elle peut avoir comme point d'appui de la morale.

« Le premier point de vue est visiblement le plus grand, le plus divin, en ce qu'il n'est inspiré que par un amour sacré de la vérité qui élève l'âme vers le Créateur et le centre de la création.

« Le second point de vue est le meilleur comme amélioration de la société humaine, on ne peut le contester et, de ce point de vue, le christianisme est jusqu'ici le système dont la vérité serait plus désirable que celle de tous les autres systèmes. Mais on sent combien la recherche de cet intérêt est retréci et misérable auprès de la recherche de la vérité. . . . .
. . . .

Ne peut-on pas supposer un Dieu qui ait créé les constellations et les planètes en demeurant aussi indifférent à l'homme que l'homme à l'insecte, ou l'insecte à la fourmilière ?. . . . .
. . . .

« Une divinité implacable se rit de nous. . . . . . .

. . . .

« Le jugement dernier : « Ce sera ce jour-là que Dieu viendra se justifier devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera ; il dira clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence. En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le Juge, et l'Eternel, le Créateur sera jugé par les générations rendues à la vie . . . .

. . . .

« Du monde merveilleux de la vie future n'en parlez jamais. C'est l'inutile et le plus dangereux penchant de notre esprit : « Ne parle jamais, n'écris jamais sur Dieu. — La Divinité, une ou triple, est inconnue, invisible et muette ».

Nous voyons qu'à l'exemple de Descartes et de Spinoza, il cherche, d'abord, une croyance.

Dans les *Destinées*, il fait parler le Christ lui-même, en lui prêtant ses propres angoisses :

« Jésus se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
« Mon père ! » Le vent seul répondit à sa voix,
Il tomba sur le sable assis et, dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
Et la terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur ».

Jésus est pris de désespoir à l'idée de ne pas avoir pu accomplir sa véritable mission :

« Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,

Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant !
Quand les dieux veulent bien s'abattre sur les mondes,
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes ;
Et, si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet,
Dont le gémissement sans repos m'appelait,

C'était pour y laisser deux anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant,
Qui, dans le paradis, marchent en souriant.
Mais je vais la quitter cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Qui d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

Mal et Doute ! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création !
Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir ;
Qu'il parle. »...

Puisque le Ciel continue à rester sourd, l'homme a donc le droit d'accuser le Créateur, de lui reprocher les douloureuses conditions dans lesquelles il a été mis au monde. Il est ainsi plus grand que son Dieu, et le christianisme ne peut pas lui ménager une religion pas plus qu'une croyance. Dans le *Journal d'un Poète*, Vigny donne libre cours à ses imprécations ; comme nous l'avons vu, il dit qu'au jugement dernier c'est le Créateur lui-même qui sera invité à

se justifier de ses actes devant la créature. Mais, au contraire, il se souvient, dans ses *Destinées*, des principes qu'il a autrefois appris durant sa vie d'officier, et il recommande, en toute occasion, le silence :

« S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité ».

Cette conclusion est celle que présentent, comme nous l'avons remarqué, tous les principaux poèmes de Vigny : elle est son suprême conseil, sa morale même, car nous apprenons avec la *Mort du Loup*, *Wanda*, la *Sauvage*, les *Destinées*, que la ligne de conduite que nous devons tenir en toutes les circonstances consiste dans l'honneur de souffrir en silence.

Il nous est, en conséquence, possible de résumer le caractère étrange que présente l'œuvre de Vigny et la philosophie différente qui correspond aux deux phases bien marquées de sa vie. Dans la première, il prône et exalte sans cesse la révolte, il ne prend pour héros que ceux qui luttèrent contre le ciel et contre l'autorité. Dans la seconde, au contraire, il recommande toujours la plus hautaine résignation. De ce combat qui s'est livré en son âme et au cours duquel il a été amené à modifier ses idées premières, il est

résulté, du moins, un amour immense, une pitié infinie à l'adresse de l'humanité : (1).

« J'aime la majesté des souffrances humaines. »

Puisque la société, la divinité, la nature sont injustes vis-à-vis de l'homme, il doit chercher en sa propre conscience son suprême réconfort et ne rien espérer d'autre part. Il peut s'admirer lui-même.

De nouveau, nous pouvons avancer qu'il s'est produit, en somme, en Vigny ce changement que nous avons analysé en traitant de la formation de l'esprit militaire chez le soldat. Après avoir adressé des réclamations contre toutes les autorités divines ou humaines, par la bouche de ses personnages, il en est arrivé, à son tour, à se dire « à quoi bon » en songeant à l'inutilité de ses plaintes et de ses regrets. Il s'est soumis alors, mais sa résignation n'est qu'apparente, superficielle : elle a quelque chose de cette neutralité armée dont il nous parle dans *Stello*. Cette grandeur passive dont il nous entretient sans cesse ne lui est, peut-être, inspirée que par la plus forte pensée d'orgueil, et il ne serait sans doute pas impossible de découvrir que la révolte couve encore sous cette complète abnégation : elle est une sorte de bouderie sublime. Quoi qu'il en soit, l'esprit militaire est dorénavant vainqueur ; ces lignes de *Gran-*

(1) « De là ma tristesse née avec moi, il est vrai, mais pas si profonde qu'à présent et au fond assez douce et pleine de commisération pour mes frères de douleur, poar tous les prisonniers de la terre, pour tous les hommes » (Lettre à Brizeux).

deur et servitude militaires annonçent déjà ce changement qui s'est opéré chez notre écrivain :

« Je me suis plu à ces récits, parce que je mets au-dessus de tous les dévouements celui qui ne cherche pas à être regardé. Les plus illustres sacrifices ont quelque chose en eux qui prétend à l'illustration, et que l'on ne peut s'empêcher d'y voir malgré soi-même. On voudrait en vain les dépouiller de ce caractère qui vit en eux et fait comme leur force et leur soutien ; c'est l'os de leurs chairs et la moelle de leurs os. Il y avait peut-être quelque chose du combat et du spectacle qui fortifiait les martyrs ; le rôle était si grand dans cette scène, qu'il pouvait doubler l'énergie de la sainte victime. Deux idées soutenaient ses bras de chaque côté : la consolation de la terre et la béatification du ciel. Que ces immolations antiques à une conviction sainte soient adorées pour toujours ; mais,ne méritent-ils pas d'être aimés,quand nous les devinons, ces mouvements ignorés qui ne cherchent pas à se faire voir de ceux qui en sont l'objet ; ces sacrifices, modestes, silencieux, sombres, abandonnés, sans espoir de nulle couronne humaine ou divine, ces muettes résignations dont les exemples plus multiples qu'on ne croit, ont en eux une vérité si puissante que je ne sais nulle vertu qui lui soit comparable ».

Quant à la récompense de cette grandeur passive dont il doit faire toujours preuve, l'Homme la trouve dans le sentiment de l'Honneur qui est le Dieu nouveau devant désormais inspirer tous les actes.

En prônant l'abnégation, la résignation et l'Honneur, Vigny se rapproche donc beaucoup de l'abstine et du sustine du philosophe antique, et de là à dire qu'il s'était inspiré du stoïcisme, il n'y avait qu'un pas qui a été immédiatement franchi. D'ailleurs, nous devons

reconnaître qu'on remarque en maints endroits du *Journal d'un Poète* la trace de cette admiration que lui causait l'étude du système d'Epictète et de la profonde impression qu'il en avait gardée.

« Les stoïciens sont bons, désespérés et doux, forts et miséricordieux . . . .

. . . .

« La philosophie antique renferme toute sagesse humaine dans cette maxime : souffre et abstiens-toi, sentant que nos plus fortes inclinations sont vicieuses et tendent à la destruction de la société . . . .

. . . .

« L'impassibilité, la résignation à la fatalité, c'est tout le stoïcisme antique ».

Il relève aussi la prière d'Epictète :

« Grand Jupiter et vous, puissantes divinités, conduisez-moi partout où vous avez arrêté dans vos décrets que je dois aller. Je suis prêt à vous suivre constamment. En effet, quand je m'obstinerais à vous résister, il faudrait toujours vous suivre malgré moi ».

Mais en même temps qu'on a fait ressortir la grande analogie des idées de Vigny avec celles du stoïcisme, on a signalé encore que notre écrivain semblait avoir été initié à tous les détails de la controverse janséniste, et que la Grâce n'avait pas eu de secrets pour lui. Il serait ainsi redevable à cette influence nouvelle de ce caractère grandiose et sévère que présentent ses principales œuvres. Nous lisons, en effet, encore dans le *Journal d'un Poète* :

« Saint-Augustin défendit la Grâce contre Pélage, mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre. C'est que les deux sont en nous. Nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime, mais, savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas ? . . . . . .

. . . .

« La Grâce necessitante est tout simplement l'enchaînement inévitable des choses, des décrets éternels et des événements ou Fatalité. On ne peut s'y soutenir — La Grâce efficace, on ne lui résiste jamais — La Grâce particulière suffisante, elle est très suffisante puisque l'âme y résiste, elle ne peut être considérée comme une faveur, un privilège ».

Comme M. Léon Siché, qui développe cette seconde thèse avec son talent habituel, cherche à nous démontrer également que Vigny avait, dans sa vie extérieure, tout l'aspect d'un disciple de Port-Royal, il est temps de se demander s'il est véritablement exact que le stoïcisme et le jansénisme aient eu une part si grande dans ses écrits ou dans sa conduite privée. Certes, nous regardons comme dignes d'être pris en très sérieuse considération ces extraits que nous venons de citer et ces lettres diverses dans lesquelles nous sommes mis au courant des études religieuses ou philosophiques que faisait alors notre écrivain. Mais, si l'on attache une importance si grande à ces travaux intellectuels, auxquels il s'est livré au seuil de la vieillesse et à de longs intervalles, ne doit-on pas, à plus forte raison, convenir que l'esprit militaire a eu sur lui une influence décisive, et qu'il lui a inspiré sa conduite et ses écrits ?

Nous avons vu, en effet, que Vigny était d'une nature excessivement sensible, qu'il n'avait rien oublié de ce qui lui était survenu depuis sa plus tendre enfance. Or, depuis un temps immémorial, ses ancêtres avaient été soldats ; l'officier blessé, qu'était son père, l'avait constamment entretenu de récits de guerre. Lui-même avait porté l'épaulette, pendant treize ans, à l'époque la plus belle de sa vie, en pleine sève, en pleine jeunesse. L'écrivain qui nous assure qu'un soldat garde une empreinte éternelle du fait de son passage sous les drapeaux, qui nous dit que l'arme où l'on sert est le moule où l'on jette son caractère, où il se change et se refond pour prendre une forme générale imprimée pour toujours, serait donc sorti, pour sa part, indemne de ce long stage dans le métier militaire. Il y aurait eu ainsi une inexplicable exception pour celui qui pour des motifs relatifs à la naissance, à l'éducation, au caractère, était prédisposé entre tous à recevoir une marque indélébile. La réponse ne nous semble pas un instant devoir être douteuse.

On objectera, peut-être, que ce temps passé au service ne dut pas avoir sur Vigny une influence bien grande, puisque, de son propre aveu, il avait accompli son métier dans un état de somnambulisme. Un de ses camarades a dit de lui, assez ironiquement, qu'il n'avait pas l'air de ce qu'il était pourtant : un soldat. Au cours de l'étude que nous avons faite, nous croyons avoir montré, au contraire, les motifs pour lesquels Vigny semblait s'être désintéressé de sa tâche

d'officier. C'est parce qu'il n'a pu réaliser les grandes actions qu'il avait espéré y accomplir qu'il a pris en aversion cette carrière, c'est parce qu'il était tout dévouement et qu'il n'y a pas trouvé l'occasion de s'y sacrifier, c'est parce qu'il était, enfin, tout feu et tout flamme et qu'il y a été réduit à la plus complète inaction (1). Si Vigny a donc tant souffert dans le métier militaire, c'est parce qu'il n'a pu s'y montrer ce soldat qu'il était par le sang, l'éducation et même ses propres goûts. Sans doute, il n'aima pas ce genre de vie, peu enviable, qui fut le lot des armées de la Restauration, mais, tout nous dit, en somme, qu'il avait dans le cœur le plus vif esprit militaire. Si de son propre aveu *Cinq-Mars*, *Stello*, *Grandeur et servitude* sont les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion, c'est précisément parce qu'il avait pris trop au sérieux les devoirs qu'il n'eut pas l'occasion de remplir.

La meilleure preuve, du reste, que Vigny fut foncièrement soldat c'est que personne mieux que lui n'en a analysé les tribulations, le dévouement, le caractère.

(1) M. de Lagardie : « La renommée littéraire ne le dédommagea jamais qu'imparfaitement de la gloire militaire que sa destinée lui refusait. Ceux qui ne l'ont connu que superficiellement retrouveront difficilement dans leurs souvenirs le soldat sous l'homme du monde élégant et froid, aux formes un peu grêles et au langage mesuré, qu'ils ont entrevu ; mais A. de Vigny n'était pas un soldat comme nous l'entendons aujourd'hui : la camaraderie grossière, l'épanchement banal, la fraternité du café et du billard lui étaient antipathiques. Il avait appris à aimer la guerre à travers le prisme de l'ancien régime » (*Revue nationale*, 10 octobre 1863).

Il a trouvé, en effet, en lui-même ces renseignements qu'il nous donne sur le compte de personnages fictifs et jamais, avant lui on n'avait peint, avec une aussi scrupuleuse vérité, le monde militaire.

Après sa démission, il conserve toujours l'allure de l'officier. Celui qui a écrit en parlant des soldats :

« Le caractère de ces reclus est indélébile comme celui des moines, et jamais je n'ai revu l'uniforme d'un de nos régiments sans un battement de cœur »,

n'oublie plus qu'il a porté l'épaulette. Pendant la Révolution de 1830, il reprend avec bonheur les fonctions si prématurément abandonnées. Le jour de sa réception à l'Académie française, il agit et parle en soldat. Les témoins de sa longue agonie, enfin, déclarent qu'il avait l'air d'un général blessé.

Nous croyons donc que tous les écrits de Vigny lui ont été inspirés uniquement par l'esprit militaire. C'est également à lui qu'il est redevable de son admirable dignité de vie, et qu'il doit d'avoir su maîtriser son âme et son corps. En conséquence, s'il s'est adonné dans l'âge mûr ou sur le déclin de la vie à ces études sur Epictète ou sur la Grâce, c'est parce qu'elles répondaient seulement à son état d'esprit : tout soldat, est, à la vérité, un stoïcien et, un janséniste par force. Nous estimons, en définitive, qu'elles n'ont eu sur lui aucune influence appréciable.

En résumé, nous pensons que toute sa philosophie faite, on l'a vu, de pitié infinie pour les malheureux

ou les vaincus de la vie, de l'abnégation et de la résignation les plus hautaines, lui a été inspirée par l'esprit militaire. Elle correspond aux diverses phases de la lutte qui s'est livrée dans son âme, et elle en est la plus éloquente description. La pensée suprême qui s'en dégage est que l'homme doit souffrir en silence : nous avons constaté qu'elle était la traduction à peu près littérale des règlements du soldat. Par elle, il fait la créature plus grande que le Créateur ; il lui apprend à se passer de lui. Nouveau Prométhée, il dérobe ainsi une seconde fois le feu céleste. En même temps qu'il lui a permis de toucher souvent les astres du front, l'esprit militaire a communiqué, en somme, à son œuvre une profondeur de vues et de pensées qui fait de Vigny l'un des plus philosophes des auteurs dramatiques, des romanciers et des poètes français.

CHAPITRE XIII

DU STYLE D'ALFRED DE VIGNY. — SES QUALITÉS MILITAIRES

En lisant les œuvres de notre écrivain, les mots célèbres de Buffon : « Le style est l'homme même » reviennent immédiatement à la mémoire.

Or, nous avons vu l'influence considérable que l'esprit militaire avait exercée sur lui, et il nous a été permis de constater que Vigny avait toutes les qualités du soldat. Jusqu'à son dernier souffle, il a conservé dans sa démarche, sa tenue, l'allure de l'officier qu'il avait été si longtemps. Dans tous ses écrits encore, il s'est souvenu de ces principes qui lui avaient tant coûté à acquérir, et qui ont, tour à tour, provoqué dans son âme la révolte et la résignation. Aussi, de même que sa pensée a été marquée d'une empreinte éternelle, son style porte également la trace la plus manifeste de cette réglementation qu'il a dû s'imposer.

Dans toutes les correspondances militaires officielles, dans les rapports écrits qu'il est tenu d'adresser à ses chefs dans des circonstances indéterminées, l'inférieur doit faire usage d'une manière d'écrire régle-

mentaire qui est spéciale aux membres de l'armée. Tout détail inutile, tout développement sans objet, doivent être sévèrement bannis de ces rédactions. Il faut que le militaire pèse soigneusement les mots qu'il emploie, et qu'il expose, avec le plus de clarté possible, les faits qu'il relate. Qu'il narre la faute d'un de ses subordonnés qui vient de se rendre passible d'une comparution devant un conseil de guerre ou qu'il raconte, au contraire, l'héroïsme, le courage dont vient de faire preuve un soldat, il importe que l'esprit du chef qui doit prononcer la peine ou la récompense soit complètement édifié à la seule lecture du récit qui lui est fait.

L'originalité de celui qui rédige ce rapport peut se dévoiler, cependant, dans une épithète bien choisie qu'il place à l'endroit opportun, dans un mot à l'emporte-pièce qui indique à lui seul une situation en donnant une note pittoresque à l'ensemble du travail. Le style militaire est donc fait de clarté, de précision, de la concision la plus grande, de complète simplicité. Une sincérité absolue, qui est contrôlée, d'ailleurs, par les divers supérieurs hiérarchiques, doit être la base de toute rédaction.

Nous allons voir que ces qualités peuvent se remarquer dans l'œuvre de Vigny, et que son style présente les particularités qui sont le propre de toute correspondance militaire.

Comme prosateur, il sait, à l'aide des moyens les plus sobres, donner à ses descriptions une exactitude et un relief saisissants. Qui ne connaît cette page du

début de *Cinq-Mars* qui donne la véritable idée de sa manière d'écrire, et qui doit être, plus que jamais, citée en exemple à tout romancier ?

« Connaissez-vous cette contrée que l'on a surnommée le jardin de la France, ce pays où l'on respire un air si pur dans les plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve ? Si vous avez traversé, dans les mois d'été, la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible avec enchantement, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer, entre les deux rives, celle où vous choisirez votre demeure pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsque l'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets des coteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée, tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux. Rien ne leur a été inutile : il semble que, dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par des oiseaux hideux de la nuit ? Non. Au bruit de vos chevaux, la tête riante d'une jeune fille sort du lierre poudreux, blanchi sous la poussière de la grande route ; si vous gravissez un coteau hérissé de raisins, une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds ; c'est que le rocher même est habitée, et que des familles de vignerons respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement pendant le jour. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils

respirent, et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilité du Nord, ni à la vivacité grimacière du Midi ; leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du vrai peuple de Saint-Louis ; leurs cheveux châtains sont encore longs et arrondis autour des oreilles comme les statues de pierre de nos vieux rois ; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent ; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie. »

Quelques lignes lui suffisent pour décrire une province comme la Touraine qui aurait pu être le prétexte, pour un écrivain moins sobre et moins concis, de la plus longue amplification littéraire. Cependant toutes les beautés de cette région privilégiée sont scrupuleusement dépeintes dans ce tableau magistral.

Avec une phrase, il pose le héros de son roman, en nous faisant entrevoir la tragique destinée que va lui réserver l'avenir :

« La porte s'ouvrit, en effet, et l'on vit entrer un jeune homme d'une assez belle taille ; il était pâle, ses cheveux étaient bruns, ses yeux noirs, son air triste et insouciant : c'était Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars *(nom tiré d'une terre de famille)* ; son costume et son manteau court étaient noirs ; un collet de dentelle tombait sur son cou jusqu'au milieu de sa poitrine ; de petites bottes fortes très évasées et ses éperons faisaient assez de bruit sur les dalles du salon pour qu'on l'entendît venir de loin. »

Le récit de la mort d'Urbain Grandier, la narration du supplice de Cinq-Mars et de Thou présentent les mêmes qualités et sont de véritables chefs-d'œuvre.

Stello compte aussi des pages de premier ordre, et l'attention du lecteur est tenue constamment en éveil. La déplorable fin de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier est exposée avec une concision qui augmente encore, chez le lecteur, l'impression d'amertume et de regret. L'épisode de Blaireau apporte une note pittoresque, car le dialogue, auquel il donne prétexte, est d'un réalisme piquant. Nous trouvons ici les expressions et les images convenant à ce milieu populaire qu'il s'agit de peindre :

« Un gros homme, qu'on distinguait mal à la lueur des torches, et qui beuglait d'une étrange façon, devançait tous les autres. Il brandissait un grand sabre courbe, et criait de loin :

Citoyens canonniers, à vos pièces. Je suis le général Henriot. Criez : Vive Robespierre ! mes enfants. Les traitres sont là ! enfants. Brûlez-leur un peu la moustache! Hein ! faudra voir s'ils feront aller leurs enfants comme ils voudront. Hein ! c'est que je suis là, moi. Hein ! vous me connaissez bien, mes fils, pas vrai ? »

. . . .

« Henriot écumait : « Je te fendrai le crâne comme un melon, si tu n'obéis pas, mille tonnerres !

« Oh! pas de çà, Lisette! reprit l'officier en lui montrant le bout d'un écouvillon. Tiens-toi tranquille, s'il vous plaît, citoyen.

« Les espèces d'aides de camp qui suivaient Henriot s'efforçaient inutilement d'enlever les officiers et de les décider : ils les écoutaient beaucoup moins encore que leur gros buveur de général . . . .

. . . .

« C'en fut assez pour décider l'affaire contre Henriot. Les

canonniers furieux firent pleuvoir sur son cheval une grêle de coups de poing, de pied, d'écouvillon; et le malencontreux général, couvert de boue, balloté par son coursier, comme un sac de blé sur un âne, fut emporté vers le Louvre, pour arriver, comme vous savez, à l'Hôtel de Ville, où Coffinhal le Jacobin le jeta par la fenêtre sur un tas de fumier, son lit naturel. »

Le lecteur n'oublie plus ainsi le « gros homme qui beugle », qui parle de « fendre le crâne comme un melon », qui est « ballotté par son coursier comme un sac de blé sur un âne » et qui « avait des espèces d'aides de camp ».

Mais, c'est surtout dans le livre de *Grandeur et servitude militaires* qu'il se montre prosateur incomparable, en donnant à son style la maîtrise suprême. Il nous dit dans le premier chapitre :

« J'ai peu d'aventure à vous raconter, mais j'en ai entendu beaucoup. Je ferai donc parler les autres plus que moi-même, hors quand je serai forcé de m'appeler comme témoin. Je m'y suis toujours senti quelque répugnance, en étant empêché par une certaine pudeur au moment de me mettre en scène. Quand cela m'arrivera, du moins puis-je attester qu'en ces endroits je serai vrai. Quand on parle de soi, la meilleure muse est la Franchise. »

Son but est, en conséquence, de montrer dans son roman cette sincérité qu'il réclame, ailleurs, chez tout écrivain ; il la prend toujours, pour sa part, comme ligne de conduite :

« Le malheur des écrivains est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai pourvu qu'ils disent : il est temps de ne chercher les paroles que dans sa conscience ». . . . .

(1) « Ce qui manque aux lettres, c'est la sincérité. Après avoir vu clairement que le travail des livres et la richesse de l'expression nous conduit tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la sincérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde dominât dans mes livres, et leur donnât le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai. »

Cette qualité, bien militaire, qu'il regarde comme la plus indispensable chez l'homme de lettres lui permet d'avoir des trouvailles d'expressions valant les plus grandioses métaphores. Nous voyons, dans *Laurette*, le commandant du brick *Le Marat*, qui vient d'être réduit à se faire bourreau, déplorer d'avoir dû agir « comme une mécanique ». Jamais mot n'a peint ainsi, d'une manière plus éloquente et plus naïve à la fois, cette obéissance passive qui est exigée de tous les soldats. Lisez encore cette réflexion faite par l'auteur sur le même personnage, et qui est le résumé de toutes les idées contenues dans son roman :

« Il ne répondit pas, et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment ; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même ; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. — La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal ».

(1) *Journal d'un Poète*

Quand, enfin, après avoir pris congé du vieux chef de bataillon, le jeune lieutenant demande plus tard de ses nouvelles, il reçoit cette réponse d'un capitaine :

« Eh ! pardieu, mon cher, je l'ai connu le pauvre diable. C'était un brave homme ; il a été descendu par un boulet à Waterloo. Il avait, en effet, laissé aux bagages une espèce de fille folle que nous menâmes à l'hôpital d'Amiens, en allant à l'armée de la Loire, et qui mourut, furieuse, au bout de trois jours.

Je le crois bien dis-je ; elle n'avait plus son père nourricier.

— Ah ! bah ! père, qu'est-ce que vous dites donc ? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin et licencieux ».

Est-ce que ces expressions de « descendu par un boulet » et de « père » ne peignent pas, d'une admirable sorte, la mort du vieux soldat et les soupçons qui planent encore sur sa mémoire ?

Dans « La veillée de Vincennes », après le récit de l'adorable idylle, à laquelle a donné lieu le mariage de l'adjudant, nous arrivons au point du récit où l'explosion vient de se produire. L'auteur va nous narrer la fin tragique du vieux sous-officier, en se préparant à faire ressortir l'insouciance militaire. Il a recours de nouveau aux moyens les plus simples :

« Elle avait laissé vivre la poule blanche que nous avions remarquée la veille. Quand cette pauvre poule sortit paisiblement de son lit avec ses petits, les cris de joie de nos bons soldats l'accueillirent comme une ancienne amie, et ils se mirent à la caresser avec l'insouciance des enfants.

« Elle tournait en coquetant, rassemblant ses petits et portant toujours son aigrette rouge et son collier d'argent. Elle

avait l'air d'attendre le maître qui lui donnait à manger, et courait tout effarée entre nos jambes, entourée de ses poussins. En la suivant, nous arrivâmes à quelque chose d'horrible ».

En effet, le corps de l'adjudant est ensuite découvert ; l'officier se met à dessiner le cadavre, tandis qu'un soldat s'empare d'une cravate noire que porte encore au cou la victime de l'explosion. On voit ainsi avec quelle simplicité l'écrivain développe son idée, et le parti qu'il sait tirer de la présence de cette pauvre poule, si bien soignée par le malheureux adjudant.

Dans la *Canne de jonc*, nous lisons la fameuse scène de Fontainebleau où l'Empereur se trouve en présence de Pie VII. Ici, chaque mot ajoute encore à l'intérêt du récit. Nous remarquons, d'abord, que Bonaparte ferme la porte derrière le Pape « avec une promptitude de geôlier ». Il se met, après, à rôder autour du fauteuil où le pontife vient de s'asseoir « comme un chasseur prudent et s'arrête tout à coup en face de lui dans l'attitude roide et immobile d'un caporal ». Au cours de la conversation, pour convaincre son interlocuteur, nous le voyons prendre « un air d'innocence et de jeunesse très caressant ». Mais, en dépit de ses efforts oratoires, il s'attire une réponse imprévue : « Le Pape qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans mouvement, comme une statue égyptienne, releva lentement sa tête à demi-baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit, après un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible : Commediante ».

« Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé ». La statue égyptienne et le léopard blessé se trouvent ici face à face ; ces deux images résument cette situation palpitante. A leur tour « les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre ». Tandis que l'Empereur vient de proférer des menaces et qu'il croit avoir épouvanté Pie VII, il s'entend dire : « Tragediante ! »

Il courut alors sur son prisonnier, brisa un vase de Sèvres, « puis tout d'un coup s'assit et demeura dans un silence profond et une immobilité formidable ».

Il réussit à apitoyer le Pontife, à qui il finit par tendre la main : « Et, s'approchant, il tendit sa main blanche et brusque vers la main décharnée et timide du bon Pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblants encore, de l'air d'une grand'mère qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort ». Bonaparte nous est ainsi dépeint comme un enfant gâté qui obtient son pardon après une scène qu'il vient de faire.

On peut, par là, se rendre compte des résultats surprenants que Vigny sait obtenir en faisant toujours usage, cependant, d'un style concis, grave, sévère, auquel des épithètes judicieusement choisies ou des mots pittoresques viennent apporter, de temps en temps, un singulier relief. Il n'est donc pas téméraire

de dire qu'il est, avec Mérimée, le plus parfait conteur, peut-être, que possède notre littérature.

Ses ouvrages dramatiques sont écrits également de main d'ouvrier, comme dit La Bruyère. De nos jours, on convient en général que les tirades enflammées de *Chatterton* ne sauraient susciter le même enthousiasme qu'autrefois. Mais, si elle a vieilli au point de vue des idées, cette pièce accuse toujours la même verdeur de style. « J'ai vécu mille ans » s'écrie le jeune désespéré anglais pour exprimer son incommensurable lassitude. « En toi la rêverie a tué l'action », lui dit le Quaker qui lui apprend, en une ligne, la souffrance dont il meurt. John Bell expose en quelques mots toutes ses idées sociales : « Ne fais-je pas travailler ma femme, moi ? La terre est féconde et l'argent est aussi fertile, et le temps rapporte l'argent. Or, les femmes ont des années comme nous ; donc c'est perdre un bon revenu que de laisser passer le temps sans emploi ». Le Quaker sait trouver encore les termes qui condamnent cette sécheresse d'âme : « Va, ton cœur est d'acier comme tes mécaniques. La Société deviendra comme ton cœur, elle aura pour Dieu un lingot d'or et pour souverain pontife, un usurier juif ». Dans *La Maréchale d'Ancre*, Picard nous dépeint, en deux phrases, ce qu'il pense d'une nation : nous avons ainsi une véritable tableau de la société au commencement du dix-septième siècle : « M'est avis qu'une nation est toute pareille à un tonneau de vin : en haut est la mousse, comme qui dirait la Cour ; en bas est la lie, comme qui dirait la populace paresseuse, igno-

rante et mendiante. Mais entre la lie et la mousse est le bon vin généreux, comme qui dirait le peuple ou les honnêtes gens ». La Maréchale d'Ancre expose, avec une aussi heureuse concision, les sentiments qui agitent son âme et les motifs de sa conduite : « Je suis mère et c'est par là que les femmes sont craintives ou héroïques ». Le docteur Tronchin, qui vient d'être appelé à donner sa consultation sur un cas particulièrement difficile, excuse, en termes charmants, la faute d'une jeune duchesse délaissée : « Madame, quand une jeune femme a une faiblesse publique, tout le monde a son pardon dans le cœur et sa condamnation sur les lèvres ». « Et les lèvres nous jugent » reprend la duchesse. — « Ce n'est pas la faute qui est punie » répond le docteur, « c'est le bruit qu'elle fait ». Nous devinons alors que le mari va se dévouer, et sauver, par sa présence chez sa femme, l'honneur de son nom.

En résumé, nous voyons que le style de Vigny, considéré comme prosateur, est clair, sobre, précis, grave, pittoresque, et qu'une sincérité absolue lui a dicté ses écrits. Dans ses hardiesses les plus grandes, telles que celles dont il fait usage pour nous narrer la fin d'Henriot, il conserve un tact et une retenue qui le préservent de toute trivialité : là encore, il se montre discipliné. Ce n'est donc pas un des côtés les moins curieux de l'influence de cet esprit militaire qui a donné ainsi, à la fois, à notre écrivain les moyens de maîtriser sa pensée et de la bien exprimer.

Il montre les mêmes qualités dans ses poésies ; un vers lui suffit pour évoquer les tableaux les plus

charmants ou les plus grandioses. Il nous parle de :

« ... La fraise embaumée au milieu des gazons. »

Il dit de l'orgue :

« L'orgue entend un soupir et soupire alarmé ».

Ailleurs, il décrit la flèche :

« Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air ».

Plus loin, il nous dépeint le vaisseau qui s'éloigne :

« Et par voile et vapeur vole et roule en avant ».

Il fait entendre encore :

« Le pied vif du cheval sur les pavés en feu ».

L'emploi d'un simple adverbe lui permet d'atteindre les plus surprenants effets :

« La colombe de nuit languissamment roucoule ».

. . . .

Un navire y passait majestueusement ».

En laissant libre cours à son imagination, il trouve les comparaisons les plus simples et les plus heureuses :

« Ta pensée à des bonds comme ceux des gazelles.

. . . .

Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ».

Quelquefois sa concison est telle, et rend si bien son idée, que le vers prend toute l'ampleur d'une sentence, en restant dans l'esprit comme un proverbe :

« Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse ».

. . . .

« J'aime la majesté des souffrances humaines ».

Lisez cette description de la vie :

« La terre sans clartés, sans astre et sans aurore. »

. . . .

« Tous errant sans étoile en un désert sans fond ».

Voyez dans *Le Déluge* la marche de l'Océan :

« Il s'étend en vainqueur dans le désert profond. »

Pour avoir, d'ailleurs, une notion exacte de la grandeur souveraine qu'il sait obtenir par les procédés les plus simples, il convient de citer certains extraits de *La Maison du Berger*. Ces vers nous semblent être les plus beaux, dont puisse s'enorgueillir la littérature française, avec ceux des Stances à la Malibran :

« Si ton cœur gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Eclairer pour lui seul l'horizon effacé »;

« Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frisonnant, sur son épaule nue,
La lettre sociale écrite avec le fer. »

« Si ton corps, frémissant de passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant,
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant ;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend, »

« Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main. »

« La nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs. »

« Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sur les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison. »

« Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.

Viens y cacher l'amour et ta divine faute ;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la maison du Berger. »

Reproduisons encore l'admirable réponse que fait la nature à l'interrogation qui lui est adressée de renseigner l'homme sur sa destinée :

... « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs. »

« Je roule avec dédain sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations. »

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

« C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois,

Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

« Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ? »

« Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi. »

Citons enfin ce début de *La mort du Loup*, où un vulgaire incident de chasse prend les proportions d'une page d'épopée :

« Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;

Car le vent élevé, bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc. . . . . ».

Qu'il écrive en prose ou en vers, Vigny montre ainsi des qualités semblables. Nous venons de remarquer qu'il déclare lui-même, dans *Grandeur et servitude militaires*, s'être fait un point d'honneur de dire la vérité chaque fois qu'il s'est mis en scène. On reconnaît, à ce soin, le soldat qui a appris jadis à ne pas déguiser sa pensée, et qui s'est fait ensuite une règle littéraire de témoigner, dans tous les genres auxquels il s'est adonné, d'une sincérité absolue. Nous venons de voir, encore, que sa concision habituelle, sa sobriété de termes, sa précision, le pittoresque de ses mots, dénotent le long stage qu'il accomplit dans ce métier militaire, où il reçut une définitive empreinte.

Toutefois, il convient de dire que cette discipline dont il fait preuve dans sa tâche d'écrivain, que cette réglementation qu'il s'impose à toute heure, ont dû tarir parfois la source de son inspiration. Le souci de la vérité, la recherche constante d'une correction impeccable, le désir d'éviter tout détail inutile, ont petit à petit apporté des bornes à son imagination qui, par nature, semble avoir été des plus vives. Certes, on peut regretter que Vigny n'ait pas produit un plus grand nombre d'ouvrages et qu'au risque d'être inégal, il n'ait pas laissé vagabonder à sa guise la folle du logis. Mais, quand on envisage l'admirable harmonie

de tout son labeur d'écrivain, la sereine beauté des idées et de la forme, on est tenté de se consoler en songeant que cette œuvre paraît devoir être pour toujours « le mets des plus délicats ».

En somme, Vigny doit encore à l'esprit militaire l'honneur d'être rangé parmi les plus grands écrivains classiques.

CONCLUSION

Nous arrivons ainsi au terme de cette étude, et nous croyons avoir dépeint le Vigny qu'il importait de faire connaître. A défaut d'autre préparation pour bien apprécier l'œuvre du grand écrivain, nous avons du moins, comme lui, passé des années, déjà nombreuses, au service militaire. A son exemple, nous avons parcouru les divers grades subalternes, et nous savons les tribulations qui en sont le lot quotidien. Nous avons encore, peut-être, connu à notre tour des heures d'épreuve et de vive souffrance. Il nous semble donc que nous avons pu présenter beaucoup de pensées de l'écrivain sous leur jour véritable.

Jamais, en effet, la transformation qui s'opère dans le caractère de l'homme devenu soldat ne se fit sentir d'une manière plus éclatante que chez l'auteur de *Cinq-Mars*. Nous avons vu les soins spéciaux qui avaient été apportés à son éducation ; il nous a été donné de faire remarquer sa distinction native et un peu efféminée, ainsi que la sensibilité par trop grande qu'il avait manifestée au temps de sa première jeunesse. Lui-même nous a appris que sa santé avait toujours été chancelante et qu'à plusieurs reprises, il

avait craché le sang. Dans ces conditions physiques et morales particulièrement défavorables, il est nommé officier ; grâce à l'influence de cet esprit nouveau, qui lui coûte tant à acquérir, un changement complet s'opère en lui. Sous cette frêle enveloppe, bat bientôt, en effet, « le cœur d'acier, le cœur des forts » (1).

Le sous-lieutenant qui vient d'endosser le bel uniforme de lancier rouge est, tout d'abord, assez fier de son épaulette d'or ; il brûle du désir d'accomplir les exploits qui ont hanté ses rêves d'enfant. Contrairement à son attente, il est réduit à l'inaction la plus complète ; il ne lui est même pas permis de prendre part à la peu glorieuse expédition d'Espagne. Les monotones occupations qui composent sa tâche quotidienne, son refus de partager les plaisirs, assez vulgaires, de ses camarades, sa froideur envers ses chefs, avec les ennuis qui en sont la conséquence, lui font prendre rapidement en haine cette carrière où il ne trouve que déception. Il affecte d'accomplir son métier dans un état de somnambulisme, et il se livre, avec ardeur et avec succès, dans ses heures de loisir, aux divers genres littéraires. Sous l'empire du découragement, il donne ensuite sa démission, après avoir obtenu à l'ancienneté le grade de capitaine. Il avoue, toutefois, qu'il a appris durant son séjour à l'armée à modifier son caractère, et à devenir impassible.

Rendu à la vie civile, il pousse un cri de joie

(1) *Grandeur et servitude militaires.*

d'avoir brisé sa chaîne ; il se jette avec ardeur dans le mouvement littéraire. Il trouve dans cette société nouvelle, et sous une forme différente, les mêmes déboires, de semblables épreuves : son désenchantement s'accroît sans cesse. Marie Dorval lui est après infidèle. Sa mère, enfin, rend le dernier soupir, et avec cette suprême douleur que lui cause cette mort se termine la première phase de sa vie.

Jusqu'ici, il a exalté dans ses écrits la révolte et l'indiscipline ; il a affecté de méconnaître les principes qu'il avait dû appliquer durant sa vie d'officier. Mais ces deux coups qui le frappent vont avoir sur ses idées futures une influence décisive. Il ne s'est montré impassible encore que dans sa conduite extérieure ; il n'a pas assoupli son âme comme son corps, puisque les œuvres qu'il publie à cette époque reflètent les passions qui l'animent. Il n'a donc pas voulu se plier à toutes les exigences de l'esprit militaire. Toutefois, dans *Grandeur et servitude*, dernier ouvrage qu'il fasse paraître, il laisse entrevoir sa conversion prochaine en admirant surtout dans la tâche du soldat l'honneur de souffrir en silence. Quand il cherche partout un soutien, il le demande, d'abord à la prière et à la religion de son enfance. Mais, l'officier qui dort toujours en lui se réveille, et il a honte de s'être oublié à commettre ce qu'il regarde comme un acte de faiblesse.

La seconde phase de son existence commence alors ; désormais, il se laisse guider uniquement par l'esprit militaire. Toutes les douleurs sont venues l'accabler

en même temps : il les supporte en soldat. Il se soumet sans se plaindre, sans élever la voix, et il n'aspire plus qu'à l'honneur de souffrir en silence. Sa résignation n'est donc que le résultat du long combat qui s'est livré en lui ; à cette heure. elle est encore faite de révoltes apaisées, de sentiments d'indignation contenus, de sanglots étouffés : il n'abdique pas, il dépose momentanément les armes. Dans son infortune, dans cette reddition de lui-même qu'il fait, il conserve une pensée d'orgueil qui l'enivre et le soutient. Il est, en un mot, la plus éloquente personnification et le plus illustre exemple de ces souffrances que cause l'acquisition de l'esprit militaire chez une nature particulièrement sensible, ardente et passionnée. En se soumettant, il a chaque jour conscience du sacrifice qu'il accomplit, de la déchéance qu'il veut bien s'imposer : il est obligé sans cesse de se maîtriser, et c'est là qu'est la grandeur de son dévouement. Vigny est, maintenant, discipliné.

Mais, en même temps qu'il trouve son chemin de Damas, il voit se tarir la source de son inspiration. Lucifer, Chatterton, Stello, Cinq-Mars, ne font, en somme, qu'un seul personnage, à qui il donne des noms divers et qu'il place dans des milieux différents. L'indiscipline, qu'ils caractérisent, inspire, puisqu'elle est, en définitive, une des formes de la passion. On peut dire, dans une certaine mesure pour les romanciers et les poètes ce que l'adage antique exprime pour les orateurs : *pectus est quod disertos facit*. Le propre de la discipline, au contraire, est de recom-

mander partout le silence. Dès qu'on la possède, tous les sujets de mécontentement doivent être refoulés dans le cœur : il ne faut laisser s'exhaler aucune plainte. La véritable grandeur de la ligne de conduite que l'on s'impose réside uniquement dans le fait de dompter ses passions, et de sentir, à chaque instant, l'amertume de son sacrifice. Le sentiment du devoir accompli, le contentement intérieur que donne une conscience satisfaite, sont les seules récompenses que l'on ambitionne désormais.

On s'est demandé, bien souvent, les motifs pour lesquels Vigny s'était retiré, en plein talent, dans le complet épanouissement de tous ses dons, de cette scène littéraire sur laquelle il venait de remporter des triomphes de tout genre. Les motifs les plus différents ont été invoqués, et ils ne sont peut-être pas, les uns et les autres, d'une exactitude absolue. De l'étude que nous venons de faire, il ressort, en effet, que toute la première partie de l'œuvre de Vigny lui a été inspirée par les désillusions qui lui ont été ménagées durant son service, par les combats qui se sont livrés en lui pour l'acquisition de l'esprit militaire. Quand il a compris le puissant secours qu'une âme élevée pouvait retirer de l'application de ces principes si longtemps méconnus, il a donné, par le fait même, d'étroites limites à son imagination. En admirant une théorie qui prône en toute occasion le silence, il a été fatalement réduit à en faire preuve lui-même.

Mais devons-nous regretter cette sorte d'abstention que s'est imposée Vigny ? Sans doute, elle nous a

privés d'œuvres nombreuses qui, à l'exemple de leurs devancières, auraient porté la marque de ce génie si original et si puissant. Il semble, malgré tout, qu'il n'y ait pas lieu de déplorer trop amèrement cette retraite prématurée. Un autre grand poète, Racine, quitta en plein succès la scène tragique, et, quand il y revint, ce fut pour donner *Esther et Athalie*, les deux plus purs chefs d'œuvre dramatiques français. A son tour, cette longue méditation semble avoir produit chez notre écrivain le résultat le plus salutaire. Elle l'a rendu complètement maître de sa pensée et de sa forme ; elle lui a inspiré quelques poèmes qui compteront, désormais, parmi les joyaux les plus rares de la littérature française. A défaut d'autre titre, *les Destinées* auraient établi, sans nul doute, sa gloire dans l'avenir.

Tandis que la réputation de certains poètes, qui paraissait devoir à jamais briller du plus vif éclat, s'obscurcit de jour en jour, tandis qu'une critique plus avisée et plus forte découvre des faiblesses dans des pages qui jouissaient jusqu'alors d'un prestige incontesté, l'œuvre de Vigny grandit sans cesse : elle semble devoir braver l'action du temps. Il est maintenant l'auteur préféré des penseurs, des philosophes, de tous ceux qu'intéresse cette transformation que subit, dans les genres les plus divers et au siècle qui commence, l'humanité. Puisque les religions ne parviennent pas à suggérer l'héroïsme et le dévouement, puisque les croyances ont à peu près disparu des cœurs, il a cherché à leur substituer le sentiment de

l'honneur comme mobile de tous les actes ; il a trouvé ainsi un dieu nouveau. C'est l'esprit militaire, nous l'avons vu, qui, avec ses idées de résignation et d'abnégation, lui a inspiré cette conception grandiose et sublime. En voulant se passer, dorénavent, de la divinité, en faisant la créature plus grande que le créateur, Vigny s'est révélé, en somme, l'émule de ce Prométhée héroïque, qui avait tenté autrefois de dérober aux dieux le feu céleste.

Il fut puni, d'ailleurs, de la même manière que le héros mythologique, et le cancer lui rongea les entrailles comme le vautour avait jadis dévoré le foie sans cesse renaissant de Prométhée. On dirait qu'il semble s'être rendu compte lui-même de l'audace de sa tentative et de l'analogie de sa situation avec celle du grand révolté, car nous lisons, dans sa correspondance, cette description de ses souffrances physiques :

« Je suis accablé de lassitude de cette lutte contre le vautour que Prométhée m'a légué. Il me dévore avec une cruauté inouïe ».

Mais il supporta ce mal impitoyable aussi courageusement qu'il avait enduré déjà les plus vives douleurs morales, montrant ainsi que, sous l'influence de l'esprit militaire, il avait su commander, pendant toute son existence, à son âme et à son corps.

Il n'était donc peut-être pas inutile d'analyser, comme nous l'avons fait, l'œuvre de notre écrivain. Au moment où toutes les écoles le revendiquent, où

plusieurs cherchent dans ses études, dans ses goûts, dans les circonstances les plus banales de sa vie privée, l'explication de ses pensées et de sa conduite, il nous paraît qu'il était nécessaire d'en essayer une nouvelle interprétation. Nous croyons avoir montré que cette empreinte indélébile qu'il déclare se faire chez tout soldat a eu lieu chez lui d'une manière encore plus forte, puisqu'il était prédisposé davantage à la recevoir. Il a assez souffert, d'ailleurs, avec son tempérament si sensible, durant sa carrière d'officier pour qu'on se garde bien de contester l'influence définitive que l'esprit militaire a exercée sur lui, et pour qu'on soit tenté de faire remonter à une autre source l'inspiration de tous ses ouvrages. Mais aurait-il des raisons de se plaindre aujourd'hui de ce passage de treize ans dans les rangs de l'armée ? Il semble qu'il aurait mauvaise grâce à le faire, car il va lui assurer l'immortalité. Sans doute, en assagissant sa pensée, en domptant tous ses mouvements de révolte et de passion, l'idée de discipline, qui en a été le résultat, a contribué, pour une large part, à tarir sa verve et son génie, à circonscrire le champ très vaste qui paraissait devoir être réservé à son imagination première. Mais elle a donné, en retour, à son âme une grandeur suprême qui lui a dicté les œuvres poétiques les plus sereines ayant jamais été écrites en notre langue.

En résumé, si Vigny est un poète philosophe de premier ordre, si ses romans, ses œuvres dramatiques portent, à leur tour, la trace des pensées les plus pro-

fondes et les plus originales, si son style, encore, présente les véritables qualités de l'auteur classique, tout l'honneur en revient à l'esprit militaire.

En analysant *Grandeur et servitude*, nous venons de constater les transformations importantes que subissent l'armée et le soldat. Chaque jour apporte une mesure nouvelle qui prépare sourdement leur métamorphose complète. Les casernes deviennent des maisons confortables, la nourriture de l'homme de troupe est particulièrement soignée, les règlements, toujours sévères cependant, sont appliqués avec une bienveillance spéciale, et la durée du service est réduite sans cesse. En outre, des idées de paix et de fraternité courent par le monde ; certains, qui sont des utopistes peut-être, voudraient voir s'évanouir ces frontières entre les peuples qui ne formeraient plus ensuite qu'une immense nation. La science, enfin, elle-même travaille avec acharnement à améliorer le sort de l'humanité : les découvertes les plus merveilleuses ont marqué le siècle qui vient de finir et celui qui commence. On est donc en droit de se demander si la guerre, maudite de Dieu et des mères, n'est pas appelée à devenir impossible. Il n'est pas téméraire d'avancer, en tout cas, qu'on verra disparaître, à bref délai, des cœurs des soldats nouveaux ces sentiments qui étaient si profondément ancrés dans les âmes des soldats d'autrefois.

Si un historien, tentant alors de retracer les grandes actions de l'armée de jadis, veut montrer l'influence que l'ancien esprit militaire exerçait sur un

homme, il n'aura, pour la déterminer d'une manière complète, qu'à étudier l'existence et les œuvres de Vigny et il sera, comme nous, amené à conclure qu'elle en faisait parfois un « saint laïque », selon l'expression de J. Lemaître, et un grand écrivain.

OUVRAGES CONSULTÉS

J. Lemaitre. — Les Contemporains.
M. Paéologue. — A. de Vigny.
Dorison. — A. de Vigny, poète philosophe.
E. Faguet. — Etudes littéraires sur le XIXe siècle.
Lamartine. — Cours de littérature.
G. Lachaud. — Histoire d'une âme.
G. Planche. — Chatterton, Revue des Deux-Mondes, février 1885,
Sainte-Beuve. — Nouveaux lundis t. III.
E. Sakellaridès. — A. de Vigny, auteur dramatique.
L. Séché. — A. de Vigny et son temps.
P. Lafond. — A. de Vigny en Béarn.
E. Guillon. — Les complots militaires sous la Restauration. Souvenirs historiques du capitaine Krettly.
Von der Goltz. — La nation armée.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE PREMIER. — Enfance d'Alfred de Vigny : son éducation militaire, son caractère 1

CHAPITRE II. — L'armée sous la Restauration 15

CHAPITRE III. — Carrière militaire d'Alfred de Vigny : ses déceptions, sa démission. 31

CHAPITRE IV. — Sa vie depuis l'époque où il quitte l'armée, sa mort. 51

CHAPITRE V. — De l'esprit militaire en général. 69

CHAPITRE VI. — De l'influence de l'esprit militaire sur les principaux poèmes de Vigny : Moïse, Eloa, Le Cor, La Colère de Samson, La Maison du Berger, La Mort du Loup, Le Mont des Oliviers, Les Destinées, La Sauvage, La bouteille à la mer, Wanda, La flûte, L'Esprit pur. 83

CHAPITRE VII. — Alfred de Vigny auteur dramatique. Influence de l'esprit militaire dans « la Maréchale d'Ancre », « Chatterton » et « Quitte pour la peur ». 133

CHAPITRE VIII. — Alfred de Vigny romancier. Influence de l'esprit militaire dans « Cinq-Mars » et « Stello ». 165

CHAPITRE IX. — Etude de « Grandeur et servitude militaires ». 195

CHAPITRE X. — Sa conception du rôle de l'armée d'après « Grandeur et servitude militaires » 221

Chapitre XI. — De sa conception du rôle du soldat d'après « Grandeur et servitude militaires ». . . . 235
Chapitre XII. — Philosophie que dégage l'œuvre d'Alf. de Vigny, et ce qu'elle doit à l'esprit militaire. . . 253
Chapitre XIII. — Du style d'Alfred de Vigny, ses qualités militaires 269
Conclusion 289

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.